4e Année — N° 4 — Octobre-Décembre 1949

Etudes Germaniques

Allemagne - Autriche - Suisse
Pays scandinaves et néerlandais

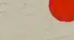
Revue trimestrielle de la Société des Etudes Germaniques

PUBLIÉE PAR

J.-F. ANGELLOZ
Professeur de Littérature Allemande
à l'Université de Caen

et

Fernand MOSSÉ
Professeur
au Collège de France



SOMMAIRE

A LYON, RUE VICTOR-LAGRANGE
A PARIS, 10, RUE DE L'ÉPERON, VI•

IAC

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES GERMANIQUES

BUREAU

Président : Edmond VERMEIL, professeur à la Sorbonne.

Vice-Présidents : Geneviève BIANQUIS, professeur à l'Université de Dijon ; J. DRESCH, recteur honoraire de l'Académie de Strasbourg ; Alfred JOLIVET, professeur à la Sorbonne ; Robert LEROUX, professeur à l'Université de Strasbourg ; Fernand MOSSÉ, professeur au Collège de France ; I. ROUGE, professeur honoraire à la Sorbonne.

Secrétaire : J.-F. ANGELLOZ, professeur à l'Université de Caen.
Secrétaire adj^t : F. DELMAS, professeur honoraire au Lycée Condorcet.
Bibliothécaire : P. ISLER, professeur agrégé au Lycée Henri-IV.

Trésorière : Mlle SCHMIDT, professeur agrégée au Lycée Victor-Duruy.
Trésorière adjointe : Mlle LUXENBURGER, professeur agrégée au Lycée Victor-Duruy.

France et Union Française	le N° **150** fr.	Abonnement	**500** fr.
Etranger	le N° **175** fr.	—	**650** fr.

Années écoulées : France, **600** fr. - Etranger, **700** fr.

(Le N° 1 de 1946 est épuisé).

Les membres de la Société sont priés de verser leur cotisation (France, **400** fr. - Membres à vie, **350** fr. - Etranger, **650** fr.) au compte postal des EDITIONS IAC, LYON.

Adresser les abonnements aux

ÉDITIONS IAC, 58, rue Victor-Lagrange, à LYON

Chèque Postal : Lyon 232-03

Abonnements et cotisations partent du 1er Janvier

RÉDACTION

Adresser tout ce qui concerne la rédaction :

Pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse à J.-F. ANGELLOZ, 4, rue Paillet, Paris V^e.

Pour les Pays scandinaves et néerlandais, pour la linguistique et la philologie à Fernand MOSSÉ, 1, rue Monticelli, Paris XIVe.

Pour la bibliothèque, s'adresser à P. ISLER, 11 *bis*, rue de Navarre, Paris V^e.

Pour les demandes de prêt à Madame PFLÉGER, 5, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris V^e.

Pour tout ce qui concerne l'expédition de la revue aux adhérents s'adresser à IAC, 58, rue Victor-Lagrange, Lyon.

Au moment où la mort l'a enlevé si brutalement à la science française, Ernest TONNELAT avait achevé un ouvrage sur

"Friedrich HŒLDERLIN : Son Œuvre Poétique et sa Pensée Religieuse"

qui est une admirable mise au point.

C'est ce livre de 370 pages, in-8°, qu'avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, la Librairie M. DIDIER va publier très prochainement.

Nous sommes certains que les germanistes, parmi lesquels figurent tant d'élèves et d'admirateurs d'Ernest TONNELAT, tiendront tous à posséder cet ouvrage du grand Maître disparu.

Afin de faciliter l'exécution de ce livre, la Librairie M. DIDIER accepte dès maintenant les commandes individuelles à un prix de souscription de **575** fr. (cinq cent soixante-quinze francs) franco, prix qui sera majoré à partir de la mise en vente.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(Valable seulement jusqu'au 1er Février 1950)

à adresser à la LIBRAIRIE M. DIDIER
4 et 6, Rue de la Sorbonne, PARIS (Ve)

Je, soussigné ....

Adresse complète : ....

Déclare souscrire à

E. TONNELAT : FRIEDRICH HŒLDERLIN
Son Œuvre Poétique et sa Pensée Religieuse

Je vous adresse la somme de **575** fr. par mandat-poste ci-joint — par chèque bancaire ci-joint — que je verse à votre compte de chèques postaux, Paris 2853-84. *(Rayer les mentions inutiles.)*

COMMUNICATIONS

I. Cotisations. — Pour l'année 1950 (1er janvier-31 décembre), la cotisation minima reste fixée comme l'année précédente à :

400 fr. pour la France — **350** fr. pour les sociétaires à vie — **650** fr. pour l'étranger.

Nous rappelons qu'elle donne droit à tous les avantages que procure l'adhésion à la S.E.G., en particulier au service gratuit de la revue.

ETUDES GERMANIQUES. — Les collectivités : universités, lycées, collèges, bibliothèques, etc., peuvent s'abonner à la revue au prix de :

France : **500** fr. — Etranger : **650** fr.

Nous prions nos adhérents de vouloir bien acquitter cette cotisation dès maintenant et au plus tard avant la fin de Janvier par un versement aux ÉDITIONS I. A. C., 58, rue Victor-Lagrange, LYON (7e), C.C. Postal LYON - 232-03. Le service du No 17 ne sera fait en Février qu'à ceux qui seront en règle avec la trésorerie. On voudra bien communiquer les changements d'adresse éventuels au service d'expédition des Ed. I.A.C. et appeler l'attention sur ces changements sur les coupons des formules de virements ou de mandats.

Pour des raisons d'économie, nous nous trouvons contraints de renoncer à l'envoi d'une carte annuelle à chacun des membres. Toutefois ceux-ci recevront, dans le mois qui suivra leur adhésion annuelle, une copie de l'adresse à laquelle leur seront envoyés les numéros de la revue. Ils voudront bien, le cas échéant, communiquer au Secrétaire adjoint F. Delmas, 24, Allée de la Gare, Le Vésinet (S.-et-O.), les rectifications nécessaires, évitant ainsi des retards, des pertes de revues et des réclamations.

II. Bibliothèque. — Tout nouvel adhérent recevra un catalogue de la bibliothèque circulante. Nous rappelons que, pour les envois par la poste, il y a lieu d'adresser 50 francs en timbres-poste avec la demande à Mme Pfléger, 5, Rue de l'Ecole de Médecine. Il est instamment recommandé de ne pas dépasser — et d'abréger si possible — les délais fixés : un mois au maximum ; trois semaines pour les nouveautés. Les retours de livres encore en retard doivent être effectués de toute urgence. Toutes les négligences sont préjudiciables à l'ensemble des membres de la Société, aggravent nos charges financières et désorganisent un service précieux pour tous, mais difficile à assurer.

III. Etudes Germaniques. — Principaux articles à paraître en 1950 :

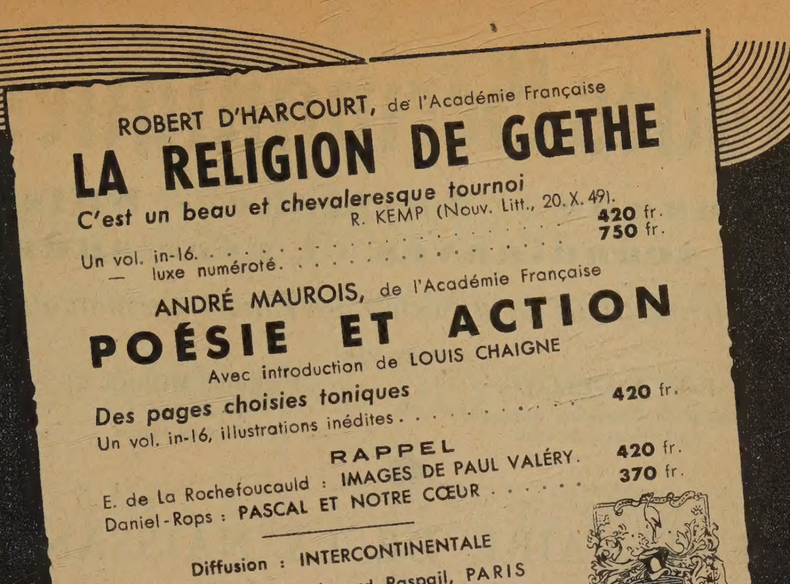
M. Dietrich, *Die geistige Situation in der modernen österreichischen Dichtung.*
M. de Gandillac, *Les disciples d'Eckhart.*
G. Goblot, *L'enfance de Karl Kraus.*
P. Golliet, *L'art allemand.*
J. Hoops, « *Right* » *and* « *Left* » *in the Germanic Languages.*
F. Mossé, *L'œuvre d'Ernest Tonnelat.*
Oppenheim, *Les conversations avec Eckermann.*
Réal, *Chamberlain et Goethe.*
etc..., etc...

En Juin paraîtra un numéro double (18-19), qui sera partiellement consacré à Goethe et au « Goethe-Jahr ».

IV. Propagande. — En maintenant la cotisation à son niveau très bas et en conservant à *Etudes Germaniques* son importance, nous faisons un effort méritoire et consentons un sacrifice financier important. Nous ne pouvons continuer que si les membres actuels, au lieu de se réjouir passivement de recevoir une revue qui les satisfasse, font une propagande active et nous amènent de nouveaux adhérents ou abonnés français ou étrangers. L'époque de Noël et du 1er Janvier est très favorable : un abonnement à la revue est un cadeau durable.

Rappelons qu'au 1er Janvier 1950, le prix de l'année 1949, qui contient le numéro Goethe, sera majoré et porté à :

700 francs pour la France.
750 — l'étranger.


ROBERT D'HARCOURT, de l'Académie Française
LA RELIGION DE GŒTHE
C'est un beau et chevaleresque tournoi
R. KEMP (Nouv. Litt., 20. X. 49).
Un vol. in-16. . . . . 420 fr.
— luxe numéroté. . . . . 750 fr.
ANDRÉ MAUROIS, de l'Académie Française
POÉSIE ET ACTION
Avec introduction de LOUIS CHAIGNE
Des pages choisies toniques
Un vol. in-16, illustrations inédites . . . . . . 420 fr.
RAPPEL
E. de La Rochefoucauld : IMAGES DE PAUL VALÉRY. 420 fr.
Daniel-Rops : PASCAL ET NOTRE CŒUR . . . . . . 370 fr.
Diffusion : INTERCONTINENTALE
COSTARD, 228, Boulevard Raspail, PARIS

Études Germaniques

4e Année Octobre-Décembre 1949 Numéro 4

MILOSZ ET HOELDERLIN

La tendresse qu'il vouait aux êtres les plus déshérités, Milosz l'accordait à quelques grandes œuvres, sacrées ou profanes : la Bible, les Evangiles, l'Imitation, Dante, le Quichotte, Pascal, Faust, qu'il a traduites. Ses muets voyages ont, comme ceux d'Ulysse, « heurté toutes les îles des vieux archipels d'encre ». Et il nomme *Hypérion* souvent :

> Je me croyais suivi par ma jeunesse en pleurs :
> Mais sous la lampe et mon Hypérion sur les genoux
> La vieillesse était assise ; et elle ne leva pas la tête.
>
> *Symphonie inachevée.*

J'écarte l'hypothèse qu'il s'agisse de l'*Hyperion* de Keats ; non que Milosz ait pu rester insensible au *Rossignol* ou à *l'Urne grecque*, mais sa parenté avec Hölderlin est beaucoup plus évidente. Nous allons la suivre dans la courbe de leur vie et de leur œuvre, dans quelques thèmes essentiels, et les composantes de leur lyrisme.

***

Leurs destins sont curieusement parallèles. Comme Hypérion, ils vont à la dure conquête de la vie intérieure, au cours d'une enfance et d'une adolescence solitaires, sensibles, studieuses et traquées ; puis c'est l'appel de l'action, le contact avec la collectivité, une nouvelle prise de soi parmi les gestes et les hommes ; et le retour à la solitude, dans la nature et le rêve ; un pathétique silence, que rien ne semblait annoncer : « Telles étaient mes pensées. La prochaine fois je t'en parlerai plus longuement » ; dernière ligne d'*Hyperion ;* il n'y eut pas de prochaine fois.

Deux terres distantes l'une de l'autre [1], mais qui ne sont pas sans aspects communs : ici, la Souabe, les bords du Neckar, les chênes (« wie gerne würd'ich zum Eichbaum ! »), les prairies et les saules ; là, Czereia, Kovno, « un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir »,

1. Un arbre généalogique du château de Druja, un des domaines lituaniens de la famille Lubicz-Bozawola de Milosz, la fait descendre d'une dynastie sorabe de la Lusace. Par là, comme sur d'autres points, c'est de Rilke que Milosz serait voisin.

la forêt « moisissante », le Niemen. Milosz aurait pu signer : *Da ich ein Knabe war :*

Da spielt'ich sicher und gut
Mit den Blumen des Hains
Und die Lüftchen des Himmels
Spielten mit mir.
...und wie Endymion
War ich dein Liebling
Heilige Luna.
Mich erzog der Wohllaut
Des säuselnden Hains
Und lieben lernt'ich
Unter den Blumen.
Im Arm der Götter wuchs ich gross (II, 48) [1].

Et celui qu'à Fontainebleau on nommait M. de la Mangeoire eût fait sien le soupir qu'arrache à Hölderlin la mort d'un écureuil : « Es tut dem Herzen so weh, wenn etwas in der Natur untergeht ! »

Nulle présence efficace ne veille sur ces natures vulnérables :

Car je n'ai jamais eu, ô Nourrice, ni père ni mère
Et la folie et la froideur erraient sans but dans la maison.

Symphonie de Septembre.

La folie : un père fantasque, féru de sciences exactes, hobereau et grand chasseur ; la froideur : sa mère, une belle Juive indifférente. Hölderlin, lui, a deux ans quand meurt son père ; la veuve le couve, mais elle est très pieuse, austère, peu à la portée d'une âme exaltée ; à quatorze ans, l'internat ecclésiastique : Denkendorf, Maulbronn, Tübingen. Et déjà, la Bible, en hébreu. Milosz, petit-fils d'un professeur d'hébreu de Varsovie, suivra les cours d'Eugène Ledrain, à l'Ecole des Langues Orientales de Paris. Tous deux auront ainsi bu le christianisme à sa source ; sevrés d'affection, ils verront en Dieu avant tout le Père ; leur religiosité se nommera besoin d'amour ; d'autres influences, mais à la fin elles s'effritent ; il reste un mysticisme qui baigne dans l'éducation chrétienne première. Ces adolescents tendres et véhéments, à force d'être repoussés par leur entourage (« Vom Geschrei und der Rute der Menschen »), parfois une fureur les saisit, sur leur parcours d'audace et de solitude (« die einsame gewagte Bahn ») :

Ich hasse mich ! es ist ein ekles Ding
Des Menschen Herz, so kindischschwach, so stolz,
So freundlich wie Tobias Hündlein ist,
Und doch so hämisch wieder ! weg ! ich hasse mich !

1. Je cite l'édition Hellingrath, tome et page ; et la trad. d'*Hyperion* par J. Delage (éd. Attinger).

Milosz prête à Miguel Mañara des accents identiques (journée IV). Cette haine de soi ne va pas sans colères contre autrui, sans violences libératrices : le 10 novembre 1789, Hölderlin arrache le chapeau d'un instituteur qui ne l'avait pas salué : coût, six heures de cachot ; à Fontainebleau, Milosz brandit sa chaise vers une noce qui lui paraît par trop stupide, repue et sacrilège ; Natalie Clifford Barney l'a entendu tonner contre la race déchue, Israël, devenue matérialiste, indigne de ses rois et de ses prophètes ; moi-même, par un souhait anodin de visiter un jour l'Amérique, je m'attirai ses foudres : « Mais, l'Amérique !... c'est le Diable ! » Les termes du *Thaliafragment* d'*Hyperion* n'indiquent pas de moindres bourrasques, et la cause en est la douleur : « O Bruder, Bruder ! das waren schreckliche Tage, namenlose Leiden, — noch nie gefühlte Raserei zerriss mir das Herz ! » De là, des fugues, le sauvage désir des pérégrinations, dont parle Hypérion, dont témoigne la vie instable, itinérante, de Milosz. A la traversée hallucinée de l'Auvergne sous la neige, en décembre 1801, on comparera les courses de Milosz, sur « ses vieilles jambes de grand lièvre hasardeux », de sa Lituanie « cendreuse » aux gorges du Rummel, par Marlow, Windsor, Verceil, Dresde ou le ghetto de Varsovie :

« L'eau impériale de la Néva te connaît ; les lacs incolores de la Moscovie se souviennent de toi ; les cailloux des Carpathes et les galets de la Mer du Nord soupirent ton nom dans leurs rêves. Que cherchais-tu donc, courant de la sorte ? Routes, plaines, sentiers, rues et canaux, Londres et Saint-Pétersbourg ! Qu'as-tu donc trouvé, courant et cherchant de la sorte ? » *(L'Amoureuse Initiation*, éd. Egloff, p. 184).

Le besoin de se fuir, de se sauver de soi, qui mènera Hölderlin à la folie, en une sorte de « Flucht in die Krankheit » (eût dit Freud), — il pousse Milosz vers le suicide. A vingt-deux ans, après une discussion avec un père difficile en tous temps, — et à l'imitation de ce père, grand amateur de hara-kiris infra-mortels au moyen de son vieux sabre d'ancien officier de la garde, — Milosz tente de se tuer ; pendant de longues semaines on désespéra de le sauver. Après « le retour pâle encore d'avoir été l'adieu », ses poèmes les plus stoïques et les plus virils vibreront parfois de cette tendresse murmurante, de cette fragilité des voix qui faillirent se briser, des sources qui allaient tarir :

Dans quel silence, quelle mélodie ou quelle
Voix d'enfant malade vous retrouver, ô belle,
O chaste, ô musique entendue dans le sommeil ?...

La lumière est tiède aux dortoirs de l'hôpital de la vie...

Et (dans l'après-midi d'automne) au détour de l'allée,
Là où le beau chemin descend peureusement, comme la femme
Qui va cueillir les fleurs de la convalescence...

Hölderlin a veillé ainsi sur la vie de Suzette Gontard : *(Der gute*

Glaube, Ihre Genesung). Quoi d'étonnant à ce que, si Milosz évoque (dans *Talita Cumi* — Jeune fille, lève-toi ! [1] —; dans *la Confession de Lemuel)*, sa rupture avec celle qui, depuis quelque dix ans, « était devenue son enfant », il retrouve cette pureté d'accent qui émeut chez Hölderlin :

J'étais seul dans ma chambre allemande et je savais
Que de l'autre côté du mur, cette chose dormait
Pour la dernière fois à trois pas de ma vie
Et que, sans me revoir, au petit jour,
Elle s'en irait — si enfant, si enfant,
Vers la vaste, froide, vide vie.

Les deux poètes connaissent la salutaire réaction de l'humour; mais les cœurs sont trop blessés pour que leurs boutades n'aient pas quelque chose de grinçant, voire d'atroce : on a reproché à Hölderlin la vulgarité des détails dans le fragment *Auf falbem Laube ruhet*, le petit veau qui se prend dans sa longe, la chanson des baisers allemands sur une barbe piquante ; dans *les Sept Solitudes*, Milosz se raille parfois ainsi de nous, de ses auteurs préférés, de lui-même, baptisé Mylord Spleen : un dialogue avec la bien-aimée revue après un voyage en Italie suggère l'aveuglement de la coquette, la détresse du poète, mais cette détresse se déchire elle-même, et parodie :

Ton coq, ton coq, girouette, dit : jamais plus !
...Et puis, vous savez, je suis si distrait, j'ai
Oublié de jeter moi dans le Vésuve !

Allusion sarcastique à *Empedokles*. Dans sa folie, Hölderlin singera la vertu chrétienne par excellence, celle que Milosz nommait la seule magie : l'humilité. Dans sa petite tour sur le Neckar, chez le meunier Zimmer à Tübingen, il décore le moindre visiteur de titres pompeux : Votre Altesse ou Votre Sainteté ; il est parvenu à se fuir si bien, à se sauver de soi [2], qu'il se fait appeler Scardanelli ou Killalusiméno. Je retrouve dans *L'Amoureuse Initiation*, (où Milosz campe, sous les noms sonores de Sassolo Sinibaldo, comte Pinamonte et duc de Brettinoro-Guidoguerra, un double masochiste de lui-même), cette fièvre d'humiliation, ce mépris forcené de soi, qui a ses antécédents littéraires chez Jean-Jacques et Rétif de la Bretonne, mais qui caractérise aussi la démence de Hölderlin. Tentative désespérée pour en finir avec le corps, qui est, disait Milosz, « la maladie de l'esprit » ; tous deux ont conscience de l'avoir trop honoré, dans leur radieuse jeunesse. A l'âge, en effet, où Hölderlin subjuguait ses camarades du Stift par sa présence lumineuse, sa démarche d'Apollon, Milosz se voyait défini en ces termes par Oscar Wilde : « Voici Moréas, le poète ; et voici

1. On comparera la fin de ce poème, acte de foi dans la résurrection et le revoir, avec celle des *Menons Klagen um Diotima.*

2. Bois, dors, meurs, — il faut bien qu'on se sauve de soi
De telle ou d'autre sorte... *(Quand elle viendra...).*

Milosz, la poésie ». Leur mysticisme prit d'abord la forme d'un refus des succès que leur offrait le monde :

« Moi, écrit Hypérion, déjà si complètement isolé de tout, et de toute mon âme étranger et solitaire au milieu des hommes, moi, dont les plus chères mélodies du cœur sont toujours accompagnées du bruit grotesque des grelots humains... » (I, p. 50).

Ce n'est pas un hasard si Milosz a esquissé un *Don Juan*, s'il a fait sien le drame de Miguel Mañara. L'écrire, c'était se confesser comme fit Kierkegaard avec son Journal d'un séducteur : toute grande œuvre est autobiographie.

Aussi la courbe, justement, de l'œuvre, chez Hölderlin et chez Milosz, présente-t-elle de troublantes similitudes. Des poèmes de jeunesse un peu empruntés, extérieurs à leur auteur ; puis un « roman » — le nom de roman ne convient pas plus à *Hyperion* qu'à *L'Amoureuse initiation*, et cette constatation est déjà précieuse ; — un pas de plus vers la sagesse avec le poème dramatique : *Empedokles*, *Miguel Mañara* et *Méphiboseth ;* puis les chefs-d'œuvre lyriques : aux odes, élégies, hymnes, correspondent les Symphonies, la *Confession de Lémuel*, *Ars magna* et les *Arcanes ;* enfin, le silence, troué seulement par quelques fragments isolés : quarante ans de démence chez Hölderlin (1803-1843) ; chez Milosz, douze ans, au moins (1927-1939) d'exégèse biblique et de philologie comparée. Tous les deux, lorsqu'ils se turent, étaient parvenus au terme de leur ascension vers les absolus dépouillements ; la dernière négation de l'accidentel, c'est le mutisme ; ces âmes, pareilles « à l'oiseau des Indes couvé au fond d'une fleur » selon le mot d'Isaac von Sinclair rapporté par Bettina von Arnim, étaient devenues semblables à ce piano qu'avait conservé le vieil Hölderlin, mais dont il avait coupé les cordes.

Il restait l'œuvre, qu'ils eurent beau renier : Was bleibet aber, stiften die Dichter ! Nous allons en analyser les principaux thèmes communs.

***

Le premier est la nostalgie de l'enfance, du matin doré de la vie pour lequel Hölderlin garde à la destinée une reconnaissance fervente :

Für meines Lebens goldnen Morgen,
Sei Dank, o Pepromene, dir ! (I, 169).

D'aucun poème de Milosz, je crois bien, cette nostalgie et cette reconnaissance ne sont absentes ; les seuls mots d'enfance, enfant, jadis, souvenir, lui tirent les larmes. La merveilleuse illusion que regrettent les deux poètes est celle d'être aimé de toute la création ; la tragédie commence lorsque l'adolescent constate, pour la première fois, l'hostilité des choses et des êtres, ou seulement leur indifférence :

Lointains heureux portés par le soupir du soir, nuages d'or,
Beaux navires chargés de manne par les anges ! est-ce vrai
Que tous, tous vous avez cessé de m'aimer, que jamais,
Jamais je ne vous verrai plus à travers le cristal
De l'enfance ?...

Symphonie de Septembre.

Hypérion, lui aussi, se souvient du temps où la Création n'avait pas « cessé de l'aimer » :

« Souvent, lorsque j'étais étendu au milieu des fleurs... et qu'au-dessus de la forêt ruisselante de pluie passaient des nuages dorés, ou encore lorsque l'astre du soir, symbole de paix, montait à l'horizon... que la paix de l'univers m'entourait, me réjouissant le cœur au point qu'attentif à tous les bruits, je prêtais l'oreille, sans trop savoir ce qui m'arrivait... alors, à mes lèvres montaient ces paroles : notre Père du Ciel, m'aimes-tu ? Et je sentais sa réponse dans mon âme heureuse et rassérénée. » (I, p. 21).

La maison, le verger, les buissons, — autant de compagnons de jeux, de confidents familiers :

Und du, mein Haus, und ihr Gespielen,
Bäume des Hügels, ihr wolhbekannten !

Tendre églantier malade au pied de la colline, te reverrai-je
Quelque jour ? Et sais-tu que la fleur où riait la rosée
Etait le cœur si lourd de larmes de mon enfance ? ô ami,
D'autres épines que les tiennes m'ont blessé !

Insomnie, un des plus parfaits poèmes de Milosz :

Je dis : ma Mère. Et c'est à vous que je pense, ô Maison !
Maison des beaux étés obscurs de mon enfance...

semble un « en-marge de » Hölderlin, tant une même soif d'être connu, aimé, un même appétit de familiarité, de co-naissance avec le réel (pour reprendre l'à-peu-près révélateur de Claudel), dévore les deux poètes frères, et les tire en arrière vers

Là-bas, au paradis perdu de ma pleureuse allée
Où d'une voix voilée l'oiseau de l'enfance m'appelle ;

vers les douces collines qui chanteraient toutes sur le passage du voyageur :

Und all der holden Hügel, die dich,
Wanderer ! kennen, ist keiner fremd mir,

où « Echo tönet umher », Echo, « votre second fils, Solitude !... » « O Maison, Maison, pourquoi m'avez-vous laissé partir ? » Où trouver jamais ailleurs pareil, si confiant accueil :

Da empfängt mich das Haus und des Gartens heimliches Dunkel.

L'unique question de l'inquiétude amoureuse *(mir ?* est-ce pour moi ?), Hölderlin la répète quatre fois dans une strophe de *Mein Eigentum :* « Und leuchtest du, o Goldnes, auch mir ?...

Et luis-tu pour moi, rayon d'or, aussi, et souffles-tu
Encor pour moi aussi, ô brise, annonciatrice
D'une joie à moi, comme jadis, viens-tu
Frôler, tel celui des heureux, mon sein à moi ?

La pire déréliction est de se sentir abandonné, méprisé *(Verachteter !)*, de ne plus trouver pour ce cœur une âme, une seule (Ach ! keine Seele, keine, für dieses Herz ?...) On sait quelle explosion de ce sentiment déchire l'argile déjà tant « remuée, hersée, déchiquetée » de Milosz aux dernières lignes de *La Charrette :*

Et je ne peux plus, non, je ne peux plus, je ne peux plus !

« Le silence ne m'aimait plus », note-t-il ailleurs ; et Hypérion : « Es wollte ja mich niemand. »

Pour se faire « vouloir », il faut être utile, agir. De là, chez Hypérion, cette volonté de lutte contre le destin de son peuple ; de là, le poème : *der Archipelagus*, où, à l'époque du centenaire, l'Allemagne s'est complaisamment mirée (voir la conférence de Kurt Hildebrandt faite à Paris le 20 novembre 1942). Je n'ai pas ici à rechercher si, oui ou non, Hölderlin peut apparaître comme le « symbole et l'espérance des forces ascendantes qui animent le peuple allemand ». Mais je note qu'un des plus beaux mouvements lyriques de Milosz, (dans *Nihumim*, 1917, date exacte des premiers efforts politiques du Lituanien, pour l'indépendance de « sa petite Ibérie baltique », à la faveur de l'effondrement russe), commente le « Baue deine Welt ! » de Hölderlin :

Quarante ans
Pour apprendre à aimer la noblesse de l'action. O action !...
Déjà mes mains, déjà la pierre vous attire.
Mains aux veines gonflées, la fureur de bâtir
Vous saisit, vous possède déjà !
Quand le midi des forts sonnera sur la mer
Nous irons saluer les constructeurs de môles.

Hypérion connaît aussi cette hantise de la « Gründung » ; il voudrait pouvoir crier à Adamas : « reviens, bâtis ton monde avec nous ! Car notre monde à nous est aussi le tien. Et le tien aussi, Diotima chérie... Ah ! que ne pouvons-nous accomplir une œuvre qui ait ta sérénité élyséenne ! » *Der Archipelagus* décrit la fondation de la cité : « ein herrlich Gebild, dem Gestirn gleich, sichergegründet ». Le groupe des Veilleurs (les Egregoroi du livre d'Enoch) qui publia en 1918 *L'Affranchi*, journal qui annonçait l'Instructeur du Monde, dont Wilson et Kerensky étaient les précurseurs, et la *Revue Baltique*, consacrée à la défense des questions des pays

baltes, « qui seront la clef de la paix mondiale », ce groupe peut bien avoir puisé dans *Hyperion* et son désir d'action et sa devise : Hiérarchie Fraternité, Liberté :

> Bientôt, demain, mon frère, je pourrai te parler
> Face à face, sans rougir, comme parlent les hommes, car
> Moi aussi, moi aussi je ferai la maison
> Large, puissante et calme comme une femme assise
> Dans un cercle d'enfants sous le pommier en fleur.

Soulignons-le : la Lituanie, qu'il s'agit de reconquérir et de rendre à l'Europe, c'est l'équivalent, pour le futur Ministre-Résident de Lituanie en France, de la Grèce opprimée par le Turc, qu'Hypérion tente de libérer en soulevant les montagnards du Péloponèse jusqu'à la défaite de Tchesmé (1770). Quand Milosz mourut, sa Lituanie vivait encore, mais elle vacillait, la Jérusalem conquise sur les Jébuséens, et Milosz, naturalisé Français en 1930, était déjà entré dans la contemplation et la pénitence de David.

Le conflit entre le rêve et l'action est évoqué dans *Méphiboseth*, en souvenir peut-être d'*Empedokles*. Manes est à Empédocle ce que Méphiboseth est à David : un témoin clairvoyant de sa grandeur, celui qui comprend et permet de comprendre. A son aventure avec Bethsabée, au meurtre d'Urie, à la naissance d'un fils, à sa mort (« Je m'en vais vers lui, et lui ne reviendra pas vers moi »), David aurait-il su quel sens attribuer, sans la présence de Méphiboseth, sans le sacrement de l'Eucharistie ? Car c'est elle qu'il annonce, le vieillard, à partir de la douleur de David, qui a mérité cette récompense :

> « Et maintenant, il est midi. L'heure du repas est venue ; car l'homme ne se nourrit pas seulement de l'amour de son cœur. Il lui faut aussi, pour vivre, le grand don de tendresse de la terre. Le grain est tombé dans le sillon avec la sueur de l'homme. Le blé s'est levé...
>
> *Bath-Sebah* : Que l'heure est étrange ! Comme tout est pur !
> *Mephiboseth*, montrant la table : Voici le pain, voici le vin ! »

Une note du poète de *Brot und Wein* explique l'esquisse de son *Empedokles auf dem Aetna* : « Manes sagt (Empedokles) sei der Berufene, der tödte und belebe, in dem und durch den eine Welt sich in sich auflöse und erneue ». L'Appelé qui tue et ressuscite, c'est bien ce qu'est David ; le meurtre d'Urie permettra la naissance lointaine du Christ comme fils de David, et, grâce à la Rédemption, la fusion du monde déchiré par la discorde (der Streit der Welt) en une nouvelle et harmonieuse union. A la fin de la première version de *Der Tod von Empedokles*, c'est à Pausanias que le héros demande de préparer un dernier repas, une Cène, et d'apporter le pain et le vin, pour rendre grâces de tant de calme. De la cantate à trois voix, par laquelle Panthea, Delia, et Pausa-

nias, heureux d'avoir assisté au splendide couchant d'Empédocle, célèbrent son sacrifice, Milosz s'est souvenu dans l'épilogue de *Méphiboseth ;* un chœur des trois ternaires (celui des profondeurs, celui de la région moyenne, celui des dernières hauteurs inaccessibles) s'entend répondre par le Père le « es muss » d'*Empedokles* (III, 121) :

Ich weiss, es muss,
Was göttlich ist, hinab.

« Je l'ai voulu ; il le fallait ; il le faut ; telle est ma volonté ».

L'abbé de la Caridad, le frère jardinier auront auprès de Miguel Mañara cette même mission de témoins et de prophètes : « Devant celui qui se prosterne, on se prosternera ».

Mais si Johannès Melendez, le mendiant paralytique, est guéri par Miguel, c'est qu'il appelle Dieu non pas « Douleur, ou Justice, ou Vengeance », mais Amour. Et nous touchons ici au message essentiel de Hölderlin, celui qui a eu sur Milosz une influence capitale : sa conception mystique de l'amour.

A ce mot amour, « à ce mot auguste, enchanteur et effrayant, écrit Milosz, l'ignorance et la grossièreté des époques qui nous séparent du Moyen Age, ont prêté plus d'une signifiance puérile ou irrévérencieuse... Il désigne toujours chez moi l'éternel féminin-divin d'Alighieri et de Gœthe, la sentimentalité et la sexualité angélique, la maternité virginale où se fondent, comme en un brûlant creuset, l'adramandonique de Swedenborg [1], l'hespérique de Hoelderlin, l'élyséen de Schiller : l'accord humain parfait, formé par la sagesse attractive de l'époux et la gravitation amoureuse de l'épouse, arcane essentiel... effrayante et sourde tendresse dont la hantise exaspère, de la première note à la dernière, et, peut-être, à l'insu de l'auteur, toute la musique, si peu comprise jusqu'à ce jour, de Richard Wagner. »

Par une « intuition orphique », Milosz l'initié rend compte ainsi de toute la beauté du monde. L'infaillibilité amoureuse permet seule « de situer en lieu sûr et temps propre le mot et le son dans le poème ; le muscle et le pas dans la danse ; le ton et l'accent dans la diction ; la ligne maîtresse de mouvement et de vie en sculpture ; la première vibration de couleur et la dernière en peinture ; en architecture enfin, la pierre et la solive, dans une harmonieuse et logique répartition de l'effort. » C'est assimiler le rythme à « la constatation et l'amour du mouvement », l'Amour à l'aperception du divin. On reconnaît la doctrine platonicienne du *Banquet* (212 a) : « N'est-ce pas, demande Diotima, à celui qui enfante le mérite réel (qui est le contact avec le beau réel) et qui le nourrit, qu'il appartient de devenir cher à la divinité ; et, s'il y a homme au monde capable de s'immortaliser, n'est-ce pas à celui dont je parle qu'en reviendra le

1. Milosz intitule *Adramandoni* un recueil de six poèmes, dont celui qui a pour titre le heth hébraïque : H. (1917).

privilège ? » Sur le rôle sacré dévolu à la femme, sans laquelle l'homme aveugle erre loin du chemin qui mène à la source suprême, Milosz s'est maintes fois expliqué :

« L'épouse de l'homme a été tirée de son sang afin que la lumière de la femme guidât l'époux par les chemins de la pensée et de l'action ; le mobile de l'un et de l'autre étant l'amour inséparable de toute création. La situation mystique de l'homme par rapport à la femme est donc celle de Dieu à l'égard de la création ; et c'est par réminiscence pure que le langage des amants emploie aujourd'hui encore certaines images devenues risibles en leur primitive ingénuité : tu es tout pour moi, tu es mon univers, mon soleil, ma vie, etc... Ce sont ces lieux communs qui, traduits en un langage plus noble, deviennent les discours de Faust à la belle Troyenne, et les élégies de Hölderlin à la Diotima de Francfort » *(Epître à Storge.)* [1].

De cette beauté, de cette charité, la femme peut avoir conscience. Girolame dit à Miguel :

« Il faut bien qu'une sœur pense pour vous et parle pour vous et vous soutienne dans votre marche, et prie Dieu pour vous.
Car n'êtes-vous pas l'homme sauvé de l'eau amère ?
Or donc, je suis très certainement votre sœur. »

Mais elle peut être inconsciente et passive, comme Bath-Sébah, et n'en accomplir pas moins sa mission. Elle peut être parfaitement indigne comme la gourgandine Sulmerre, « la douce, la détestable Mérone », et le miracle a lieu pourtant, malgré tout, malgré elle. C'est *L'Amoureuse Initiation*, dont Milosz, en ses années d'observance catholique, disait répudier « peut-être l'expression quelque peu outrée, mais non pas l'immuable philosophie », qui expose le plus longuement cette doctrine élaborée à partir des élégies de Hölderlin : la vie véritable est une initiation par la tendresse, quel que soit l'objet humain de cette tendresse ; voir surtout les pages 137 à 152. Mais, dans *La Confession de Lemuel*, l'Homme qui s'adresse au Père, le lui rappelle :

Qui, parmi tes enfants, qui donc, depuis l'instant
Où tu te reconnus dans les traits d'une vierge
Comme en un sommeil d'eau, a jamais eu besoin
Comme moi, pour lire en son esprit, de la lumière de la femme ?

Qui ? Mais justement (maillon d'une chaîne mystique qui par Apulée, Nerval, Michelet, bien d'autres aboutit à l'*Arcane* 17, d'André Breton), — Hölderlin, chez qui l'on trouve tous les thèmes indiqués dans les lignes suivantes de *L'Amoureuse Initiation :*

« Comme la nature chante dans ma voix ! Quels frissons de forêts défuntes, quels battements d'ailes d'oiseaux étranges, disparus ; quelles prières enfantines au soleil, à la lune, au silence, au vent ! Comme l'on sent

1. Cité par Armand Godoy : *Milosz, poète de l'Amour.* (Egloff, p. 152.)

que tout ceci a déjà été dit jadis, il y a très longtemps, avant, toujours avant, bien avant toutes choses ! Voici le verbe, le verbe nombreux à la signifiance unique, le langage tendre, mystérieux, translucide des saisons renouvelées, des mondes détruits et réapparus, sons passagers dans le cantique sans commencement ni fin !... Dans chaque mot je trouvais le mot de l'énigme du monde »... (p. 139).

Il va être aisé de montrer que ces lignes contiennent l'essence même du lyrisme de Hölderlin et de son frère Milosz, et rendent compte des formes et des tons qu'il préfère.

***

Un fragment d'essai, daté de 1799, nous peint l'esprit humain pudiquement préservé, comme la flamme céleste par la prêtresse ; et c'est pourquoi le langage a été donné :

« Und darum ist der Güter Gefährlichstes, die Sprache dem Menschen gegeben, damit er schaffend, zerstörend, und untergehend, und wiederkehrend zur Ewiglebenden, zur Meisterin und Mutter, damit er zeuge, was er sei geerbt zu haben, gelernt von ihr Göttlichstes, die allerhabende Liebe » (IV, 246).

L'homme doit donc témoigner, et, pour cela, énoncer, nommer, — depuis que nous sommes un dialogue (Seit ein Gespräch wir sind). Le verbe, et plus encore le cri, est le diamant qui découpe le vitrail opaque, permet d'ouvrir la fenêtre sur la vie. « Et crions, ordonne Milosz, afin que nous entendent nos fils, les dieux de tous les temps et de toutes les races ! Et que je ne sois plus l'homme et que tu ne sois plus la femme ; car tu es l'amour en moi, et nous sommes l'unité suprême formée de deux terrestres unités ! » Hölderlin prescrit au poète de tendre au peuple le don céleste enclos dans l'hymne (Und dem Volk ins Lied Gehüllt die himmlische Gabe zu reichen). Faire œuvre poétique, *dichten*, c'est d'abord nommer les choses avec amour : le terrible et doux amour qui « fait fraterniser notre cœur avec le caillou du chemin », dicte les mots qui transfigurent le concret ; si le poète parvient à dénoncer dans le plus humble objet tant de richesse spirituelle, ce n'est pas qu'il en ait analysé la structure, — c'est la tâche du savant, — mais c'est qu'il l'a aimée. *Dichten*, c'est retrouver le sens religieux de *fari*, du *logos ;* seuls y parviennent « ceux que la prière a conduits à la méditation sur l'origine du langage » ; pour entendre ces choses,

il est nécessaire de connaître les objets désignés par certains mots essentiels.

Tels que pain, sel, sang, soleil, terre, eau, lumière, ténèbres, ainsi que par tous les noms de métaux.

Car ces noms ne sont ni les frères, ni les fils, mais bien les pères des objets sensibles...

L'esprit seul des choses a un nom. Leur substance est innomée.

Cantique de la connaissance.

Comparer ce fragment de Hölderlin, traduit par Pierre-Jean Jouve :

Ils t'ont nommée Amour,
Ou t'ont donné des noms plus obscurs, Terre, car on a honte
A nommer son plus cher cœur, et depuis le début, pourtant, l'homme,
Quand il trouve en lui du grand, et si le Très-Haut le lui permet,
Il nomme ce qui à lui est propre, par un nom propre.

Nommer avec amour, c'est se rapprocher. Au terme de son progrès, Hypérion, qui a perdu un ami, une amante, passe du *sentiment* cruel au *concept* d'isolement, découvre la source de la douleur dans la Séparation [1], dans la distance et la durée qui disjoignent l'humain du divin. Il ne voit de salut que dans la conjonction avec la nature : nommer ne suffira donc pas à ces cœurs effervescents ; on adjoindra au verbe nu les épithètes de la tendresse, on prendra l'objet au lacet des métaphores et des symboles ; on dira : mon père le fleuve ; cet enfant trouvé, frère petit-jour. L'absence de telles effusions serait la preuve de la suprême désolation :

« Nun sprach ich nimmer zu der Blume, du bist meine Schwester ! und zu den Quellen, wir sind Eines Geschlechts ! Ich gab nun treulich, wie ein Echo, jedem Dinge seinen Namen. Wie ein Strom an dürren Ufern, wo kein Weidenblatt im Wasser sich spiegelt, lief unverschönert vorüber an mir die Welt » (II, 136).

L'ivresse de l'amour, au contraire, fait lever les images ; la terre devient « eine der Blumen des Himmels », le ciel l'infini jardin de la vie ; Diotima, par amour, invente des vocables nouveaux pour les fleurs, — et plus beaux. Je sais bien que le Poverello, déjà... L'abbé y fait allusion ; devant Miguel :

Sais-tu quel saint a dit :
Voici mon frère le vent, voici ma sœur la pluie ?
O mon enfant, si tu savais quelles choses l'homme sait dire à Dieu,
Quand la chair de l'homme se fait cri, cri de Dieu s'adorant soi-même !
Journée IV.

Il n'en est pas moins capital, pour notre sujet, que ce qui semble le cœur même, la source de sang et de vie du lyrisme de Milosz, dérive de Hölderlin. Ces rets qu'il tend pour capturer le réel, ces passerelles, ces arcs-en-ciel, Hölderlin les avait jetés. Ces mots de douceur et de pauvreté et d'humilité, qui reviennent avec une sorte d'insistance magique, incantatoire, — ils sont dans Hölderlin. Voici le mot *saint :* Heilge Natur ! die heil'gen Herzenstränen, das heilige Grün, die heilige Lebenslust ; le mot *cher* (« les collines, mes chères ombreuses ») : die holden Gestirne,

Meine Schwester, die süsse Natur, und meine geliebten
Tale lächeln mich an, und meine geliebteren Haine.
An den Frühling.

1. Milosz nomme la Terre « Vallée de la Séparation », le Christ : « le Séparé-de-lui-même ». (Voir *Nihumim*, 3e partie.)

Et tant d'autres, prodigués par les deux voix : friedlich, freundlich, glücklich, himmlisch, zärtlich, still, jugendlich, selig, lächelnd, gütig, u.s.w. Dans ces deux vers de la *Symphonie inachevée* :

Loin de nos archipels de ruines, de lianes, de harpes,
Loin de nos montagnes heureuses...

se rejoignent les plus purs vocables de Hölderlin. Il y manque pourtant les îles :

Ihr lieben Inseln, Augen der Wunderwelt !

car là-bas,
Dans une nuit de soleil, les paresseuses
Hèlent, les îles de jeunesse chantantes et voilées !...
L'archipel séduisant et l'île du milieu, la vaporeuse, la pure...

A l'objet aimé, la tendresse, qui vit de réciprocité, ne saurait manquer d'attribuer les sentiments élémentaires : souffrance, pitié, joie. La nature s'anime alors ; chênes et rochers s'inclinent devant le Seigneur ; le paysage se meut dans une communion que n'expliquent pas seuls les souvenirs de la Bible à travers Klopstock :

Et de doux tilleuls embaument à côté
Des hêtres à midi, quand parmi le blé fauve
La croissance dans la tige droite murmure
Et par la nuque l'épi penche dans un sens
A l'automne pareil...

Ces comparaisons, ces rapports ingénus où excelle Milosz (« Tête blanche déjà comme le frère nuage... J'écarterai la chevelure d'orphelin du saule »), Hölderlin les multiplie :

« La raison brillait sur les débris de son cœur comme l'œil d'un épervier qui s'est posé sur un palais détruit » (II, 63).

Le Rhin est un fauve traqué (das göttliche Wild, der Rhein) ; la forêt, comme une jeune femme, secoue la neige de son manteau :

...Schüttelt der Wald den Schnee, wie ein überlästig Gewand, ab.
Une métaphore souvent répétée présente la nature comme la protectrice :

Uns birgt der Wald, es hält das Gebirge dort
Das mütterliche noch die beiden
Brüder in sicherem Arm gefangen (IV, 33).

euch, traute Berge,
Die mich behüteten einst, der Heimat !

Die Heimat.

Toute tristesse impose la comparaison avec une victime de l'amour. « J'étais, dit Hypérion, comme une fiancée qui vient d'apprendre que son futur vit en cachette avec une fille de mauvaises mœurs » ; et Milosz

montre la Solitude « telle une femme qui a vu mourir l'époux terrestre »; il perçoit le matin, au cœur de la ville « un triste, triste, triste pas d'épouse chassée ». Le soleil du matin et Hypérion vont au-devant l'un de l'autre avec enthousiasme, comme « deux amis réconciliés depuis peu »; pour Milosz, les tours de la ville

> Sont comme des femmes qui, de loin,
> Regardent venir leur amour.
> ...et la peur du jour et la peur de la nuit
> Comme deux sœurs réconciliées dans le malheur
> Debout sur le pont du sommeil se font signe, se font signe !

Le moyen de forcer le réel à l'attention, et qui ressemble le plus à la prière, est l'invocation : ce mouvement lyrique est constant chez nos deux poètes, avec l'interrogation :

> Du aber wandelst ruhig die sichre Bahn,
> O Mutter Erd' im Lichte...

La moitié des poèmes de Hölderlin s'intitulent : *An...* Toute la fin d'Hypérion, maint passage de l'*Amoureuse Initiation*, sont vibrants de ces élans, de ces supplications : « O vous !... » Et qui appeler, de qui quêter une réponse sinon des *Eléments ?* Un recueil de Milosz, en vers « réguliers », porte ce titre; Hölderlin ne cesse de s'adresser au Soleil-Dieu, à l'Hiver, à l'Ether surtout. La vraie joie des deux poètes, celle qui, pour quelques heures, les soulève, les traverse et les transporte, leur livre le monde enchanté des fables, du *Märchen* et du rêve, c'est la joie élémentaire qu'apporte le printemps. Jamais Milosz n'est si près de Hölderlin que dans le *Cantique du Printemps*, qui figure, dès 1913, dans *Méphiboseth.* « Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau ! » La source commune est le Cantique des Cantiques; mais, par une osmose due à mainte lecture, toute une floraison d'images, d'essors d'oiseaux, de rythmes a passé dans le poème de Milosz qui se souvient de *An die Natur*, de *Diotima* (Lange tot und tief verschlossen, Grüsst mein Herz die schöne Welt), de *An den Frühling :*

> Heil dir ! Erstgeborner der Zeit ! erquickender Frühling,
> Auferwecker der schönen Natur ! Alliebender ! Heil dir !

du *Bruchstück I An Diotima :* (Komm und siehe die Freude um uns), de *Die Musse*, de la grande élégie à Siegfried Schmidt : *Stuttgart*, etc... Aether, Natur, Sonnenlicht et l'Esprit, soleil intérieur, répondent à ces appels, infusent au cœur blessé cet encouragement (Ermunterung) qui anime le viril bilan de la quarantième année *(Nihumim).* Alors Milosz voit arriver l'heure de la nouvelle Eglise prédite par Hypérion :

« Wann die Lieblingin der Zeit, die jüngste, schönste Tochter der Zeit, die neue Kirche, hervorgehn wird aus diesen befleckten veralteten

Formen, wann das erwachte Gefühl des Göttlichen dem Menschen seine Gottheit, und seiner Brust die schöne Jugend wiederbringen wird, wann, — ich kann sie nicht verkünden, denn ich ahne sie kaum, aber sie kömmt gewiss, gewiss » (II, 222).

J'ouvrirai les fenêtres de la joyeuse église
Toutes grandes aux anges du soleil et du vent.
J'y bénirai le pain de l'Affirmation.

L'interrogation, au contraire, presque toujours redoublée, est plutôt messagère d'inquiétude et de douleur ; les derniers grappins lancés de la barque en dérive vers le navire ; comme dans le beau poème de la folie : Wenn aus der Ferne...

So sage, wie erwartet die Freundin dich ?...
Wars Frühling, war es Sommer ?...

Beau tilleul somnolent cher aux graves abeilles,
Es-tu heureux comme autrefois ? et toi, carillon des fleurs d'or ?...
Où êtes-vous, beaux jours ? où êtes-vous, belle pleureuse,
Tranquille allée ?
Vous disparus, vous suicidés, vous lointaines,
Vraiment, dites-moi, dormez-vous ? dormez-vous ?

Et puis, nous arrivons à l'ineffable, pour le fond, et pour la forme. Au delà de ce qu'apprenait Chiron, à la fraîcheur des étoiles (Und bei der Sterne Kühle lernt'ich, Aber das Nennbare nur), il y a ce qui ne peut pas être nommé, ce qu'entrevit Hölderlin dans *Patmos* (Nah ist und schwer zu fassen der Gott); ce que vit Milosz à partir de *L'Epître à Storge*, pierre angulaire, a-t-il dit, de son œuvre. L'injonction poétique, fondue maintenant avec l'oraison, contraint ces crânes de voyants à se courber, les vide de tout ce qui n'est pas balbutiements, pleurs de joie. « On peut *tomber* en haut, comme on tombe en bas », écrivait, de Francfort, Hölderlin. A une telle hauteur de pensée, la critique perd ses droits, et le langage même, comme le montrent les immenses déserts de silence, parcourus, après cette ascension, par les deux poètes. Ineffable aussi quant à la forme : ce serait une grotesque et pédante illusion de croire que la confrontation de deux œuvres, voire l'examen minutieux de leur prosodie souple et variée, de leurs tropes ou de leurs métaphores communs puisse rendre compte de ce qui fait le miracle de la poésie. Dieu merci, elle échappe à nos investigations, qui ne sont jamais qu'approximations. Constatons seulement la magnifique fréquence, chez l'un et l'autre, de ces vers donnés, irréductibles à l'analyse, d'une irradiation adamantine, pêche miraculeuse au relever du filet lancé dans l'insondable :

Und aus Bächen herauf glänzt das gegrabene Gold...

ou bien

J'ai tourné la roue d'épouvante de ceux qui partent et reviennent. Il ne reste de moi en maint endroit qu'un cercle d'or tombé dans une poignée de poussière. *Cantique de la connaissance.*

Il ne reste plus alors qu'à remercier, et s'incliner devant l'élection de ces esprits, choisis par l'Esprit pour porter témoignage : « Voici ton frère, Madeleine ; voici ton frère, Thérèse », dit seulement le frère jardinier devant Miguel Mañara étendu dans la mort.

***

Remercier, car ce don qu'ils nous firent, il ne leur fut possible qu'au prix d'une continuelle souffrance, — jusqu'au martyre dans le cas de Hölderlin. Leur amour de l'humanité est à la fois leur soutien et la raison de leurs détresses ; « l'humanité, après tout, c'est elle seule que tu aimes, dit Diotima : die Menschheit, die Du doch am Ende einzig liebst ». Et Milosz : « Comme j'aime les hommes. D'un vieil amour usé par la pitié, la colère et la solitude »; et ailleurs *(Insomnie)* :

Mère, pourquoi m'avoir mis dans l'âme ce terrible,
Cet insatiable amour de l'homme...

Amour exaltant et néfaste qui condamne à tous les exils. Wilhelm Waiblinger, en 1830, parcourait les notes de Hölderlin dément depuis près de trente ans, et tomba sur cette parole « terrible et mystérieuse » : « C'est à présent seulement que je comprends l'homme, maintenant que je vis loin de lui et dans la solitude ». Ce que fut la solitude spirituelle de Milosz, en ses dernières années du moins, est difficilement concevable. Mais tous deux gardaient sans doute la consolation d'avoir dit le mot qu'ils avaient à dire, d'avoir chanté leur hymne. On trouve dans *Hyperion* une parabole qui devait être chère à Milosz. Alabanda y conte qu'un jour, après un naufrage, il fut jeté sur la côte de Séville : Avant que d'arriver aux portes, « j'aperçus une joyeuse société dans les jardins : j'y pénétrai et je chantai une gaie chanson grecque. Je n'en savais point de triste. En même temps, je me sentais rougir de honte et de douleur, d'être ainsi obligé d'afficher ma détresse... Pardonnez-moi, dis-je quand j'eus fini ma chanson ; je viens d'échapper à un naufrage, et je ne saurais rien faire de mieux pour aujourd'hui que de chanter quelque chose ».

André LEBOIS.

LE SENS DE L'*ALADIN* D'OEHLENSCHLÄGER

Assez rares sont les auteurs qui, au même degré qu'Oehlenschläger, appartiennent à deux littératures. Or *Aladin* est au centre même de l'œuvre du poète bilingue. Brandes y voit, non sans quelque exagération assurément, « le point de départ de la vie intellectuelle du Danemark moderne, le fondement sur lequel s'élève l'édifice de la littérature danoise dans la première moitié du siècle »[1]. En tout cas c'est *Aladin* qui fit la réputation d'Oehlenschläger en Allemagne. Pour les romantiques, cette apologie du génie était d'autant plus assurée de trouver leur audience que (comme F. Baldensperger l'a montré dans sa thèse latine) elle s'inspirait largement de leurs propres idées. Mais l'accueil de Goethe ne fut pas moins favorable. Avant même de connaître personnellement Oehlenschläger, il s'était fait traduire différents passages des monologues. Quand le Danois vient à Weimar en 1806, Goethe l'invite à lui donner lecture d'*Aladin* et de *Hakon Jarl*. Si, pour cette dernière pièce, l'illustre auditeur « perd d'abord le fil », *Aladin* lui plaît aussitôt. Tout en faisant quelques réserves sur l'affabulation, il se réjouit que l'œuvre ait été aussi bien accueillie que le *Wunderhorn* ou les chants de Hiller, et au moment de la séparation il écrit dans l'album du visiteur : « En souvenir de bonnes heures, à l'auteur d'*Aladin* »[2].

Dans l'épilogue de son poème, Oehlenschläger nous invite à déceler, grâce à une « lecture attentive », le sens profond de l'ouvrage. Lui-même ajoute immédiatement que la vieille lampe de cuivre représente l'illumination du génie, source de vie et de bonheur. Mais il met aussi le lecteur en garde contre une interprétation trop détaillée : dès lors que l'on a saisi l'idée directrice et lu avec soin les passages essentiels, « point n'est besoin de fouiller davantage dans la lampe avec les mouchettes de l'entendement, afin de chasser toutes les obscurités ». Nous sommes donc autorisés à

1. *Menschen und Werke*, Francfort, 1894, p. 97.

2. Cf. A. Sergel, *Oehlenschläger in seinen persönlichen Beziehungen zu Goethe, Tieck und Hebbel*, Rostock, 1907, pp. 13, 18, 20, 23.

négliger un assez grand nombre de scènes que de toute évidence Oehlenschläger a eu plaisir à composer, mais qui sont sans grand intérêt dans l'économie générale : épisodes de Saladin, scène de l'apothicaire, etc. Il n'en sera que plus facile de suivre la gradation ascendante : découverte, révélation, conquête du génie.

La découverte du génie. — Deux êtres se disputent la lampe merveilleuse : Nuredin et Aladin. Ou, plus exactement, le premier la cherche et le second la trouve, puis s'efforce de la conserver. L'opposition entre les deux adversaires est aussi nette que possible, et la véritable signification de l'un et de l'autre se précise par le contraste même.

Nuredin a vieilli dans les spéculations philosophiques. Depuis des dizaines d'années, il médite, travaille, compute, pour découvrir la lampe, dont il pressent l'importance et qu'il pense pouvoir s'approprier à force de patientes combinaisons. Même, il semble que la recherche d'une part et d'autre part la satisfaction de parvenir à ses fins aient pour lui plus de charme que la possession proprement dite de la lampe : « Ne crois pas, dira-t-il, que je sois si épris de la lampe ; l'honneur de la conquérir par mon travail, c'est là la plus grande jouissance qu'elle m'ait donnée ». Il n'est nullement ignorant, tant s'en faut, mais son tort est de ne pas apercevoir le caractère limité de sa science. Tout le personnage se révèle dans la définition qu'il donne de la sagesse : à ses yeux, être sage consiste à « savoir tout ». Pour Nuredin, l'univers se résout en une somme de connaissances, et de connaissances exactes. Il dédaigne l'irrationnel et plus généralement toute espèce de pensée intuitive : lui qui ne se déride jamais, trouve cependant moyen de tourner en ridicule l'« impétuosité », l'« exaltation » de ceux qui ont plus confiance dans la nature que dans des calculs compliqués. Lui s'est, dès son enfance, retranché de cette nature et n'a appris à connaître le monde que de seconde main. En un mot, Nuredin représente le chercheur obstiné, mais superficiel et livresque.

En face se dresse Aladin. Deux traits frappent tout de suite chez lui. D'abord il est, au sens précis du mot, extraordinaire. Il surpasse de loin tous ses camarades par sa force, son adresse (épisode des oranges), l'impudence même dont il fait preuve — par exemple dans son premier entretien avec Nuredin — et qui n'est sans doute que l'expression d'un sentiment encore vague de supériorité, enfin par sa beauté de jeune sauvage. Car, et c'est là le deuxième trait, Aladin est un enfant de la nature, telle que la concevait Oehlenschläger. C'est, peut-on dire, un véritable animal, que ne tourmente aucune inquiétude, qui ne songe qu'à faire du bruit et à passer le temps. Non seulement il ne sait rien et ne veut

rien apprendre, comme nous nous en doutons dès le premier instant et comme son ancien condisciple Sindbad le confirmera; mais il ignore aussi toute notion de bien et de mal, cause les plus effroyables malheurs sans sourciller et considère l'enterrement de son père comme un spectacle curieux. Notons cependant qu'il est d'une franchise parfaite : le mensonge suppose un minimum de réflexion que le héros n'a pas.

Or c'est Aladin qui possédera la lampe et non Nuredin. Pourquoi ? Le vieux poète que consulte Nuredin nous l'apprend : « Tu avances la main... et les portes de l'espérance se referment. Si ton sort ne s'est pas décidé immédiatement, tu resteras à jamais le jouet de ton désir ». Donc le génie ne s'acquiert pas méthodiquement, mais d'un seul coup. Ce n'est point affaire de patience, mais de chance. Nuredin a travaillé quarante ans et, juste au moment où il croit toucher au but, celui-ci se dérobe. Lorsqu'il avait parlé à Aladin de ces « hommes auxquels un destin favorable accorde souvent de manière subite ce vers quoi les autres aspirent en vain toute leur vie », il ne croyait pas s'adresser à l'un d'eux.

Est-ce à dire que le génie soit un simple effet du hasard, ainsi que semble l'indiquer le début de l'oracle questionné par Nuredin ? Non certes : « l'alerte enfant de la Nature » est aussi l'enfant chéri de la Fortune. La chance, c'est-à-dire la découverte de son génie, lui vient « tandis qu'il est plongé dans un doux sommeil exempt de soucis », et sans même qu'il y pense : il est poussé « par des forces cachées ». On reconnaît là les caractéristiques d'Aladin, l'être spontané, inconscient des possibilités qui se dissimulent en lui. Il est amené par Nuredin lui-même à la découverte de la lampe. Sans doute celui-ci avait eu un instant le sentiment d'être trop loin de la nature et d'avoir en conséquence besoin d'un intermédiaire qui, « parfaitement dépourvu d'idées, eût réservé toutes ses forces pour la chair et le sang », mais il comptait bien, lui, le calculateur, garder la haute direction. Or la suite des événements lui montre que non seulement la science déductive est insuffisante à qui n'a pas le génie, mais qu'elle serait nuisible à qui l'a. Le génie consiste dans un contact immédiat (donc irrationnel) avec les choses, ou, tout au moins, ce contact est la condition *sine qua non* de son épanouissement.

La révélation du génie. — Sauvé par l'anneau (c'est-à-dire certainement par l'imagination, qui permet au génie de ne pas être désarçonné dès les premières embûches), Aladin commence, dans l'incertitude, par écouter et s'instruire, mais de façon toute pratique. Autant il lui était nécessaire auparavant de rester à l'état primitif, autant il doit maintenant enrichir son esprit.

Brusquement il aperçoit le but à atteindre : Gulnare. Tout aussitôt une transformation s'opère en lui ; le gamin étourdi devient un « jeune homme éveillé », et lui-même déclare : « Je n'ai jamais été ainsi auparavant ». C'est que désormais il sait et la fin en vue de laquelle il agit et aussi les moyens dont il dispose. A partir de ce moment il n'oubliera jamais de recourir à la lampe : au milieu des imbéciles le génie ne saurait douter de lui-même. Et il a la conviction invincible de la supériorité du génie sur le talent.

Lui qui jusqu'ici regardait tout d'un œil blasé, il devient enthousiaste, à la folie : « Si vous ne voulez pas que votre fils se fane comme une fleur trop tôt sortie de terre dans le froid du printemps, allez et faites ce que je vous demande ». Il manifeste non seulement de l'audace, mais une ténacité surprenante, et qui semble croître à proportion des difficultés rencontrées : il faut voir en quels termes il parle « de surmonter tous les misérables obstacles » ! Et, une fois cette transformation du caractère accomplie, le reste va de soi. Les qualités extérieures qui manquaient encore à Aladin, il les acquiert sans mal : c'est la scène du bain. Dès lors que le génie agit conformément à son être, les entraves secondaires disparaissent d'elles-mêmes.

Le héros jouit donc, semble-t-il, d'une félicité sans mélange. Non seulement il voit se réaliser ses moindres désirs, mais il écrase ceux qui osent le braver en face. D'où l'hymne de joie : « Oh, que je suis donc heureux ! Possesseur d'un trésor rare et sans prix, qui sans tarder comble tous mes souhaits... Bien fait, plein de santé et d'intelligence, de force et de hardiesse... ». On le voit : Aladin considère que le génie donne droit *ipso facto* au bonheur, que c'est là une conjonction évidente et nécessaire. Il va être vite détrompé.

La conquête du génie. — Tout s'était trop bien passé jusqu'à présent. Aladin avait réussi en somme sans encombre. Mais les ennemis — les envieux sournois, beaucoup plus dangereux que les rebelles — n'avaient pas désarmé. Quelle va être l'attitude du triomphateur brusquement chu de son piédestal ? Il importe ici de bien marquer les différentes phases.

De prime abord, on a l'impression que son génie a complètement sombré. A ce coup imprévu, il réagit comme le commun des hommes. Aucun héroïsme. A la stupeur initiale succède bientôt le désespoir. Aladin doute un moment du fait lui-même, puis s'accable d'amers reproches, et finit par se résigner à l'inévitable.

Cependant le génie ne peut rester à ce point soumis à l'adversité. Il est sauvé inopinément, mais non pas rétabli dans sa splendeur ; au contraire, de nouvelles épreuves l'attendent. Aladin doit faire face maintenant à une situation apparemment sans issue : le

sultan lui impose de remettre les choses en l'état dans un délai très bref, alors que la lampe est à présent aux mains de son ennemi ! De plus, les circonstances tragiques s'accumulent : Morgiane meurt sur ces entrefaites. Aussi Aladin paraît-il être au comble de l'abattement : il devient fou, et l'homme de génie est en butte aux railleries générales.

Or, de même que le coup du sort l'avait atteint au sommet de son bonheur, de même le sursaut salutaire intervient au moment où la détresse est à son paroxysme. C'est justement l'annonce de la suprême difficulté qui fait revenir Aladin à lui, lorsqu'il apprend qu'il ne reste plus qu'un jour à courir sur le délai prescrit. Certes l'anneau, l'imagination, lui fournit le moyen pratique de se tirer d'embarras, mais la réaction est quelque chose de beaucoup plus profond. Aladin prend conscience de son génie, ou plutôt de la suprématie de celui-ci par rapport à toutes les contingences matérielles : « Qu'est-ce qui surgit donc ainsi du fond de ma poitrine ? Une autre nature, supérieure, et plus indépendante de toute forme que cette eau même. Une nature fière, qui se refuse à être considérée comme la compagne d'écurie de la basse nature terrestre ; dont la force se manifeste dans une espérance sacrée ; qui puise dans la conscience sa nourriture et son réconfort... ». L'enivrement des triomphes trop faciles est passé. Aladin se rend compte que le génie n'est nullement lié à la gloire, qu'il tire toute sa valeur de lui-même. D'où la conclusion : ce serait une faute certaine que de vouloir sacrifier ce bien inestimable à cause d'une disgrâce passagère. Le génie n'est pas seulement source de satisfactions, mais aussi et surtout de devoirs, qu'il n'a pas le droit de transgresser. Au dernier moment Aladin recule devant la faute et ne frappe point, « d'un doigt téméraire », à la porte de la mort.

Du fait qu'Aladin a reconnu sa vraie nature et pris la virile résolution qui s'imposait, il reconquiert aisément le bonheur perdu. Mais ceci est accessoire : l'essentiel, c'était de se retrouver (ou plutôt de se trouver) lui-même. Du reste il y a encore un pas à faire. Le moyen auquel Aladin a eu recours pour se débarrasser de Nuredin était, selon lui, justifié ; à coup sûr, il n'était pas noble, et le génie doit, plus peut-être encore qu'un être ordinaire, employer d'autres armes. Aussi, dans l'épisode définitif, Aladin propose-t-il à Hindbad un combat singulier, avec la lampe pour enjeu. Sa victoire signifie qu'il se trouve maintenant en pleine possession de ses forces et que tout adversaire est contraint, dans une lutte loyale, de s'incliner devant lui. La couronne qu'on lui apporte alors symbolise le bonheur qu'il a mérité par l'attitude digne de lui dont il a fait preuve dans l'instant le plus critique.

Interrogeant l'esprit de l'anneau sur l'avenir, Aladin avait reçu pour toute réponse le conseil de réunir par son courage « Aand » et « Lykke ». L'*Aand,* la prédisposition au génie, vient tout seul aux heureux qui savent se tenir près de la nature, et non aux fervents du raisonnement abstrait. Ceux-ci peuvent d'ailleurs être fort divers : à côté de Nuredin, qui travaille avec acharnement et ne pèche que par manque de modestie, on voit Hindbad qui, lui, ne sait à peu près rien et ne pense « qu'à étouffer le bien ». Et, de même que les rationalistes ne parviennent jamais au génie, de même il échappe à ceux qui méconnaissent son caractère dynamique et veulent en jouir comme on fait d'un objet matériel (tel est vraisemblablement le sens de l'épisode du Roc-Aeg). Par *Lykke* on peut entendre « chance » ou « bonheur ». La chance, Aladin l'a toujours, grâce à l'anneau, grâce à l'émeute, etc. Par contre, le bonheur doit être obtenu de haute lutte, et cela non seulement contre les ennemis proprement dits, mais contre les philistins, la foule stupide (les esprits bornés comme Morgiane ou plats comme le sultan) et surtout contre soi-même, contre l'illusion et le découragement.

Ainsi le sens d'*Aladin* est en somme assez clair. Le génie est un privilège inné, mais seule la volonté peut le faire épanouir : il ne suffit pas de l'avoir, il faut le mériter. Dans l'avant-propos à son édition de la pièce, Svend Norrild signale qu'Oehlenschläger a conçu celle-ci comme un « anti-Faust ». En effet l'opposition paraît éclatante : *Faust* est l'apologie du « Streben », tandis qu'*Aladin* dresse la spontanéité du génie contre le travail personnifié dans Nuredin. Mais au fond n'y a-t-il pas de sensibles analogies ? Tout comme Aladin, Faust porte en lui, dès le début, le germe du génie (c'est ce qui le distingue de Wagner, proche parent de Nuredin), et de son côté Aladin ne parvient au sommet que par des efforts qui rappellent ceux de Faust. Ne poussons pas trop loin le parallèle. Il n'y a guère de commune mesure entre ce simple conte dramatique et l'œuvre infiniment complexe de Goethe. D'autre part, en 1805, Oehlenschläger pouvait-il connaître du *Faust* autre chose que le Fragment, qui déconcerta tous les contemporains ? Mais on est au moins en droit de présumer que la sympathie témoignée par Goethe au jeune poète s'expliquait par le sentiment de préoccupations communes.

Pierre BRACHIN.

Université de Bordeaux.

LE "DEUTSCHES THEATER" A PARIS 1857 ; 1861-1864

Il n'est candidat bachelier qui ne sache les représentations données en anglais à l'Odéon en 1827 par Charles Kemble et Miss Harriett Smithson. Les saisons italiennes de 1855, 1856, 1857, etc., où triompha la Ristori, les succès des Rossi et Salvini ont occupé toute la presse. Et le théâtre allemand qui donna régulièrement à Paris pendant trois années consécutives des représentations semble avoir été ignoré de tous les journalistes, dédaigné par tous les historiens du théâtre !

Ses débuts, il est vrai, avaient été modestes et difficiles. C'est en 1857 qu'un directeur de théâtre allemand, autorisé par le département du Bas-Rhin, sollicite la permission de jouer à Paris [1] ; il cite comme libre à l'époque le théâtre des Délassements-comiques, et joint à sa supplique l'indication de son répertoire (opéras comiques et pièces chantantes, « comédies », parmi lesquelles *Egmont* et *Faust* de Goethe, *Kabale und Liebe* de Schiller, vaudevilles de Kaiser, Benedix, Goerner, Kotzebue). Le Ministre accorde, le 13 juin, l'autorisation pour dix représentations, sous réserve que les pièces soient admises par la censure.

Et le 17 juin la troupe allemande, installée aux Folies Nouvelles, et non aux Délassements comiques, donne sa première représentation. Au programme un vaudeville de Goerner en un acte *Nichte und Tante*, et une comédie lyrique en trois actes de Kaiser : *Stadt und Land*. Quelques jours plus tard on joue *Die Wiener in Berlin* de Holtei et *Die Familie Fliedermüller* de Schneider. Le 24 juin c'est *Kabale und Liebe* de Schiller. Tout cela semble bien un peu improvisé ; mais sans doute le directeur (Carl Frey) est-il satisfait, car, le 12 juillet, il sollicite le renouvellement de l'autorisation. « Paris, écrit-il, est la ville de l'Union et plaine *(sic)* des étrangers ; il y a pour temps *(sic)* plusieurs théâtres étrangers [2] mais pas un seul allemand, cela m'encourage à vous exposer ma demande » *(sic)*.

1. Archives F 21, 1154.
2. Sans doute C. Frey fait-il allusion aux saisons du théâtre italien de la Ristori, en 1855, 1856 et 1857.

Une lettre de Huart, le directeur des Folies Nouvelles, qui prête son théâtre, nous apprend que les acteurs allemands « joueront au moins cinq fois par semaine ». Il semble difficile d'assurer un public à tant de représentations. En fait, dès la deuxième, la salle, nous dit la *Revue et Gazette des Théâtres*, est presque vide. Aussi le directeur, qui avait fait merveille à Bischweiler et Meissenburg, connaît-il à Paris les plus graves difficultés.

Les plaintes succèdent aux plaintes. Le 12 juillet, c'est l'acteur régisseur Schmitz qui se plaint de n'être pas payé ; le 28, ce sont les musiciens de l'orchestre. Malgré une lettre-plaidoyer du directeur, écrite en un français effroyable, le Ministre, fatigué des multiples réclamations « des artistes, des musiciens, des machinistes, du propriétaire de la salle et des gens de service », ne renouvelle pas l'autorisation, lorsqu'elle expire, le 31 août. Toutefois, Huard est autorisé à poursuivre ce cycle de représentation pour son compte. « J'ai eu (dit l'auteur de la note au Ministre) deux motifs pour agir ainsi : le premier, que nous serions ainsi débarrassé, de toutes ces incessantes réclamations, et le second, que la troupe allemande avec laquelle M. Huard allait traiter se chargeait d'engager tous les artistes de M. Frey, à l'exception d'un ou deux, qu'ainsi le motif d'honnêteté se trouvait sauvegardé ». Parmi les artistes qui disparaissent, sans doute faut-il compter Carl Frey et sa femme ; mais demeure celle qui sera l'animatrice du théâtre allemand, de 1861 à 1864, Mme Ida Bruning, une actrice appréciée à Vienne, où elle tenait les rôles de Déjazet, et dont les débuts à Paris étaient tout récents.

Elle revient, d'abord en 1861 au Théâtre des Jeunes artistes. Le programme comporte : une pièce en un acte de Goerner *Das Salz der Ehe*, *Die Wiener in Berlin* de Holtei, et un vaudeville en un acte de Schneider : *Die Familie Fliedermüller*, ces deux dernières pièces déjà jouées par la troupe de Carl Frey. Dans *Les Débats* du 18 novembre, J. Janin parle de cette « représentation charmante », donnée par « une toute petite compagnie allemande sous la direction d'une ingénieuse comédienne ». Sans doute Ida Bruning avait-elle voulu tâter le terrain et l'avait-elle trouvé favorable. Elle revient en effet en 1862, mais dans un théâtre à elle, sur une scène « un peu microscopique » celle de la salle Beethoven, passage de l'Opéra, décorée pour elle par l'architecte Robecchi « L'ensemble de la salle, de la rampe et du théâtre a, selon *l'Entracte* du 16 octobre 1862, un air convenablement bourgeois et réalise bien la Gemütlichkeit allemande, cet élément si essentiel aux habitudes de nos voisins d'outre-Rhin ». Sur cette scène Ida Bruning et sa compagnie joueront d'abord deux ou trois fois par semaine puis quotidiennement à partir de 1863.

Que sera le répertoire ? — pièces classiques, ou contemporaines ? Il semble bien d'abord avoir l'ambition d'embrasser les unes et les autres. Le même journal en effet annonce : « Le voici revenu parmi nous, ce

théâtre allemand, avec ses chefs-d'œuvre trop peu connus de Gœthe. Schiller et Lessing, ses Lustspiele et ses Possen » mais au lendemain de la première représentation, qui avait offert aux spectateurs, outre un prologue dans lequel dialoguaient les muses française et allemande, deux comédies en un acte, l'une, *Die Beichte*, de Kotzebue, l'autre, *Eigensinn*, de Benedix et une pièce d'Angély, *Das Fest der Handwerker*, sorte de « bouffonnerie série comique, mélange de conversations philosophiques et de chansons » il souhaitait que le *Deutsches Theater* fît connaître « les œuvres d'auteurs modernes, dût-il pour cela sacrifier un peu les classiques ».

En fait les classiques n'eurent que rarement place au *Deutsches Theater*.

On ne joue qu'exceptionnellement Gœthe, Schiller ou Lessing. Encore ne joue-t-on que le quatrième acte d'*Emilia Galotti* et pour la réouverture du théâtre en 1862. Gœthe est représenté par *Die Geschwister* et Schiller par *Kabale und Liebe*. L'affiche annonce bien *Die Raeuber*, le 20 décembre 1863, mais comme la critique ne cite que trois acteurs et qu'on donne au même spectacle la *Déborah* de Mosenthal, une tragédie en cinq actes, pour laquelle on mentionne deux acteurs, on peut bien supposer qu'il s'agit seulement d'extraits de ces deux pièces.

En fait, le programme comporte surtout de petites pièces, comédies ou vaudevilles, en un ou deux actes, les Lustspiele et les Possen que réclamait *L'Entracte*. Une représentation se compose de deux ou trois de ces pièces, à quoi vient s'ajouter parfois un monologue ou un intermède chanté ou bouffon. Et l'affiche se renouvelle très souvent. J'ai compté pour la courte saison de 1861, et celles de 1862, 1863 et 1864 plus de cent titres. Encore ne suis-je pas sûre de n'en avoir pas omis, tant les journaux même de théâtre, manquent à donner le programme, se contredisent les uns les autres, et même d'une rubrique à l'autre.

Le grand favori semble Goerner, puis Benedix, Bergen, Holtei, Jacobson, Kotzebue [1]. *L'Entracte* a beau annoncer le 17 janvier 1863

1. Goerner : *Das Salz der Elie*, plaisanterie, 1 acte. — *Englisch*, pièce humoristique, 2 actes. — *Der einzige Mann in Dorfe*, comédie, 1 acte. — *Imer ohne Frau*, vaudeville. — *Nichte und Tante*, vaudeville, 1 acte. — *En passant*, comédie, 1 acte. — *Sperling und Sperber*, comédie, 1 acte. — *Erste Gastrolle der Fräulein Veilchenduft*, comédie, 1 acte. — *Wie man Landluft geniesst*, vaudeville, 1 acte.
Benedix : *Die Eifersüchtigen*, comédie, 2 actes. — *Schulze contra Lehmann*, comédie, 2 actes. — *Eigensinn*, proverbe. — *Die Dienstboten*. — *Glückliche Vorzeichen*, comédie, 1 acte. — *Die Hochzeitsreise*, comédie, 2 actes.
Bergen : *Eine Vorlesung bei der Hausmeisterin*, farce, 1 acte. — *Der Mord der Pariser Strasse*, vaudeville, 1 acte. — *Ein ungeschliffener Diamant*, comédie, 1 acte. — *Schwesterliebe*, comédie, 1 acte.
Holtei : *Hans Jueger oder die Perlenschnur*, drame, 3 actes. — *Die Wiener in Berlin*. — *33 minutes à Grüneberg*. — *Sie schreibt an sich selbst*, comédie, 1 acte. — *Die weiblichen Drillinge*, comédie, 1 acte.
Jacobson : *Bei Wasser und Brot*, vaudeville, 1 acte. — *Der italienische Stiefel*, comédie, 1 acte. — *Le lieutenant von Falkenwerder*, farce, 1 acte. — *Faust und Gretchen*, vaudeville, 1 acte.
Kotzebue : *Der Wirwarr*, comédie, 5 actes. — *Die eifersüchtige Frau*, comédie,

que « grâce à la présence de Mme Stolte du théâtre de Brunswick, elle (Mme Bruning) peut aborder le grand répertoire qu'elle avait dû s'interdire jusqu'à présent, on ne voit pas que le niveau se relève sensiblement.

Il semble d'ailleurs, que le public ait souhaité un spectacle facile, sans complications intellectuelles ni sentimentales. Parlant de la pièce de Bauernfeld *das Tagebuch*, le critique de *L'Entracte* écrit le 7 novembre 1863 : « il y a trop de sentiment pour le public de la salle Beethoven, que la direction a habitué à s'amuser « ridendo ». La finesse, l'humour des comédies de Bauernfeld semblent le dérouter un peu. Il est vrai que selon la *Revue et Gazette des Théâtres* du 21 juin 1857 le public est entièrement masculin. Par contre, un spectacle comme celui du 23 janvier 1864 suscite « un long éclat de rire du commencement à la fin ». Il comportait une comédie en deux actes de Benedix : *Schulze contra Lehmann*, deux farces en un acte, l'une de Jacobson : *Le lieutenant von Falkenwerder*, l'autre, de Bergen : *Eine Vorlesung bei der Hausmeisterin*, enfin, un vaudeville de Pohl : *Wer zuletzt lacht lacht am besten.*

On donne aussi au *Deutsches Theater* des parodies, entre autres celle de Tannhaeuser par Fleischer, le 1er décembre 1862, où Tannhaeuser est devenu un étudiant amoureux d'une grisette. On sait le bruit suscité par la pièce de Wagner jouée à Paris en 1862 — et si l'idée d'une parodie de *Tannhaeuser* jouée par des Allemands à Paris nous semble un peu choquante — du moins le succès était-il assuré. Et d'ailleurs, Ida Bruning était autrichienne.

Avec la pièce de Berla : *Der Zigeuner*, vaudeville en un acte, le théâtre allemand espère bien attirer « tous les Hongrois de passage à Paris ». Enfin, en jouant les pièces de Mauthner *(Waehrend der Boerse)*, ou de Kalisch *(Docteur Paschke, Der gebildete Hausknecht, Hermann und Dorothea)*, la direction flatte deux Parisiens d'adoption répandus dans les milieux de journalistes et d'ailleurs auteurs appréciés à Berlin et Vienne.

En 1864, l'entreprise semble péricliter et Mme Bruning cherche une autre formule. Elle demande l'autorisation de jouer des pièces françaises. « Son ambition secrète, dira d'elle F. Sarcey en 1872, était de jouer dans notre langage pour se faire applaudir d'un public parisien. Mais elle avait beaucoup d'accent et ne réussit point ». Le mariage d'une des actrices

2 actes. — *Die Rosen des Herrn von Malesherbes*, comédie, 1 acte. — *Der gerade Weg ist der beste.* — *Die Beichte.*

Citons encore :

ANGÉLY : *Das Fest der Handwerker.* — *List und Phlegma.* — *Klatschereien*, comédie, 1 acte. — BAUERNFELD : *Die Zugvoegel*, comédie, 1 acte. — *Das Tagebuch*, comédie, 2 actes. — BAUMANN : *Das Vesprechen hinter dem Herd*, vaudeville, 2 actes. — MICHEL BEER : *Der Paria.* — BIRCH-PFEIFFER : *Die Grille.* — *Die Waise von Lowood*, des comédies de Beckmann, Belly, Denis, Feldmann, Fleischer, Hahn, Horn, Kaiser, Kalisch, Klaeger, Koerner, Lauger, Lebrun, Marsano, Mauthner, Moser, Nestroy, Putlitz, Toepfer, Wilhelmi ; — des vaudevilles de Belly-Conradi, Berla, Pohl, Raupach, Schneider, Seidl, Steittenheim ; — des opérettes de Belly-Conradi ; — des drames d'Elsholtz, Raupach et quantité de petites pièces dont les auteurs ne sont pas même nommés.

porte un coup très dur au théâtre allemand, et il disparaît avec la saison de 1864.

Mais non pas Madame Ida Bruning. On peut lire dans la *Revue germanique* de 1864, en dernière page, cette annonce : « Madame Ida Bruning se propose de faire des lectures empruntées aux principaux auteurs de l'Allemagne et nous prie d'annoncer son intention au public de la Revue. Ces lectures auront lieu à la salle Beethoven, passage de l'Opéra, tous les jeudis soir, à 8 heures, à partir du jeudi 1er décembre.

Les six premières conférences en langue allemande auront pour sujet les œuvres suivantes :

Die Braut von Messina, de Schiller ; — *Faust*, de Goethe ; — *Der Sohn der Wildnis*, de Halm ; — *Sappho*, de Grillparzer ; — *Nathan*, *Emilia Galotti*, de Lessing ; — *Maria Stuart*, de Schiller et, dans la livraison de février 1865, sous la signature C. D. (Charles Dollfus, directeur de la revue), une invitation pressante aux lecteurs qui comprennent l'allemand. La lecture annoncée pour le jeudi suivant est celle du *Gladiateur de Ravenne*, de Halm, dont la *Revue germanique* avait publié la traduction en 1858 et qui sans doute remplaçait *Der Sohn der Wildnis*, précédemment annoncé. (Ce drame sera créé, en français, à l'Ambigu, en 1870, le jour même de la bataille de Reischoffen). Là se borne l'intérêt porté par la *Revue germanique* au *Deutsches Theater* et à sa directrice.

Sans doute l'appel ne fut-il pas entendu. Je ne retrouve le nom de Mme Bruning sous la plume d'un critique qu'en 1872. Elle était restée le temps de la guerre et du siège à Paris ; Sarcey nous l'apprend dans son article du 11 mars et ne semble pas connaître l'essai tenté en 1864 : « L'idée, dit-il, lui est venue d'ouvrir des conférences, où elle ferait entendre les plus beaux morceaux de poésie de Goethe, de Schiller, de Henri Heine et autres, les récitant ou les chantant, quand c'étaient des Lieder, et les accompagnant de commentaires faits en français. Quand elle me parla de ce projet, je fis un peu la grimace. Le nombre des Parisiens qui comprennent l'allemand est si petit ! Mais elle entendait donner le produit de la représentation à l'œuvre des Femmes de France. C'était une raison déterminante. »

Ainsi fut fait pendant trois dimanches de suite dans la salle du boulevard des Capucines. Le succès fut honorable. Et après avoir versé le montant des entrées à l'œuvre de la libération du territoire (Mme Ida Bruning était autrichienne) elle décida de poursuivre ses « cours de littérature allemande », puisqu'elle avait dû renoncer au théâtre. Malgré l'article élogieux du *Temps*, il ne semble pas que Mme Bruning put réunir un auditoire suffisant. Je n'ai plus trouvé trace de ces lectures.

Amie de la France, femme « très instruite, comédienne de talent », nous dit Sarcey, il semble que Mme Ida Bruning eût mérité un meilleur succès. De son échec nous pouvons peut-être déterminer les causes.

Ce qui manqua au « Deutsches Theater », ce fut tout d'abord une troupe suffisante. C'était, dit la critique, une « toute petite compagnie ». Elle devait s'interdire quantité de pièces ; il fallait pallier le nombre insuffisant des acteurs par des tours de force ; ainsi voyons-nous chacun d'eux incarner plusieurs personnages dans une même pièce. Mme Stolte arrive ; aussitôt s'ouvrent de magnifiques perspectives. Bertha Wolbrüch se marie et le théâtre meurt. Plus même que la troupe manque la grande vedette ; Ida Bruning n'est pas la Ristori ; jamais le Paris mondain, le Paris snob, qui fait les réputations au théâtre, ne se pressera pour l'entendre. Elle ne trouvera pas, comme la Ristori, son Jules Janin. En 1864, c'est la Ristori qui joue à Paris *Marie Stuart*, de Schiller, en italien. Ne l'eût-on pas entendue en allemand ? Certes, le public français ignore l'allemand. Il ignorait aussi, mais moins, l'italien.

Sans doute faut-il incriminer également le répertoire. Libre de son choix, Mme Ida Bruning eût sans doute préféré jouer les classiques allemands devant le public parisien. Ses lectures conférences révèlent un goût très sûr. Limitée dans son choix par les possibilités de sa troupe, contrainte sans doute par la qualité de son public, elle tenta de donner à son théâtre l'intérêt de l'actualité. Ces pièces, qui nous paraissent sans valeur, étaient celles que montaient, avec succès, les théâtres allemands de l'époque. La *Revue germanique* elle-même entretient ses lecteurs du succès de l'*Hermann et Dorothée* de Kalisch [1] àKoenigstaedt. C'est « l'un des favoris de notre public » dit-elle [2]. En 1861, à Dresde, le correspondant de la revue signale les représentations de la *Deborah*, de Mosenthal et de *Eine unerlaubte Liebe*, de Moser, montées toutes deux au « Deutsches Theater », en 1863. Je pourrais multiplier les exemples. Pourquoi donc le public allemand, sinon français, ne fut-il pas plus fidèle ? Les Allemands étaient nombreux alors à Paris — (34.273, chiffre de l'administration, très inférieur à la réalité, selon Dubech et d'Espezel) [3], Balayeurs, tailleurs, mais aussi ouvriers d'art, céramistes, ébénistes, assez aisés et d'esprit ouvert, ils auraient dû pouvoir fournir un public de Lustpiele et de Possen. Une autre catégorie d'émigrés, politiques ceux-là et pénétrés de culture française jugeait sans doute assez sévèrement ce répertoire. Ces petites pièces dont beaucoup étaient imitées du français, ces bouffonneries n'apportaient rien de nouveau. Aussi le « Deutsches Theater » vécût-il en marge du théâtre parisien, pour un public tout allemand, mais limité, plus soucieux de retrouver l'atmosphère du pays natal que curieux d'art dramatique, public qu'il ne put conserver, les ouvriers allemands installés à Paris ayant sans doute peu de goût pour le théâtre et les intellectuels trop d'exigence.

A. LELIÈVRE.

1. Joué au « Deutsches Theater » en 1862.
2. *Revue germanique* 1858, 7e livraison.
3. DUBECH et d'ESPEZEL, *Histoire de Paris* (Paris 1931, t. II, p. 160).

RILKE TRADUCTEUR DU *CIMETIÈRE MARIN* (*)

« Cette somme d'obéissance, de consentement et d'activité parallèle »[1] qu'exige selon lui une traduction, Rilke ne l'a jamais fournie avec tant de joie qu'en faisant revivre en allemand les poèmes de Paul Valéry. Il avait certes rendu déjà ce service à d'autres, à Gide et à Maurice de Guérin, à la Religieuse Portugaise et à Louise Labé. Jamais cependant il n'avait si bien voulu ni tant cru parvenir à la perfection. Mlle Geneviève Bianquis signalait[2] les lacunes de la version rilkéenne des sonnets de la Lyonnaise. Une étude détaillée[3] vient d'en montrer, non sans quelque partialité contre Rilke, les imprécisions, les obscurités, les trahisons. C'est que traduire Louise Labé avait été pour lui un simple exercice poétique, non un travail aussi important qu'une création personnelle.

La découverte de l'œuvre de Valéry devait au contraire avoir pour Rilke une signification telle qu'il a pu dire plus tard : « J'étais seul, j'attendais, toute mon œuvre attendait. Un jour, j'ai lu Valéry — j'ai su que mon attente était finie »[4]. A partir de novembre 1921 ses lettres parlent sans cesse du poète français. Le 26, il écrit : « Je ne connais ses œuvres que depuis le printemps dernier, mais depuis lors il a pris place pour moi parmi les premiers, les plus grands »[5]. Le 29 décembre, à Lou : « ... tout à fait étonnants me semblent les poèmes de Valéry ; j'ai traduit l'un d'eux, *Le Cimetière Marin*, avec une perfection dans l'équivalence que je ne croyais guère possible entre les deux langues »[6]. Le 28 janvier suivant, il revient sur cette perfection, cette équivalence de sa traduction[7] ;

(*) Communication faite à la S.E.G., le 29 Mai 1948.

1. Cité dans J.-F. ANGELLOZ, *Rilke. L'évolution spirituelle du poète*, Hartmann, 1936, p. 353.
2. « Rilke traducteur », dans *Rilke et la France*, Plon, 1942, p. 162.
3. Duschan DERNDARSKY, « Louïze Labé und Rilke » dans *Romanische Forschungen* 60. Band I. Heft, Francfort 1947.
4. Cité dans ANGELLOZ, p. 317.
5. « Briefe aus Muzot », p. 49.
6. *Ibid.*, p. 75.
7. *Ibid.*, p. 94.

quelques jours plus tard allaient lui être « donnés » les *Elégies* et les *Sonnets* [1].

Dans la suite il traduira encore bien d'autres poèmes de Valéry, préparera même une édition séparée de ces traductions et ne cessera de recommander à ses correspondants la lecture du poète français [2]. Il sera aussi satisfait de sa version du « Narcisse » que de celle du *Cimetière Marin* [3]. C'est pourtant à l'étude de cette dernière que nous allons nous limiter : n'est-ce pas par elle d'abord que Rilke a cru atteindre la parfaite réussite ? n'est-elle pas seule antérieur à l' « orage poétique » de février 1922 et le *Cimetière Marin* n'est-il pas le plus célèbre des poèmes de Valéry, le plus chargé de sens, le plus accompli sans doute que le poète allemand, ait tenté de rendre dans sa langue ? le plus fréquemment traduit aussi — en anglais, en espagnol, en italien, en allemand [4] et même en « vers français » ? [5]

Mais comment étudier la traduction de Rilke ? Le temps nous manquera pour disséquer chacune des 24 strophes. Un examen attentif de la première devra orienter notre recherche [6].

***

STROPHE 1

Ce toit tranquille, où marchent les colombes,	*Dies stille Dach, auf dem sich Tauben finden,*
Entre les pins palpite, entre les tombes :	*scheint Grab und Pinie schwingend zu verbinden.*
Midi le juste y compose de feux	*Gerechter Mittag überflammt es nun.*
La mer, la mer, toujours recommencée !	*Das Meer, das Meer, ein immer neues Schenken !*
O récompense après une pensée	*O, die Belohnung, nach dem langen Denken*
Qu'un long regard sur le calme des dieux !	*ein langes Hinschaun auf der Götter Ruhn !*

Comment ne pas être sensible à la correspondance des rythmes ? Dans les deux textes, les rimes des vers 3 et 6 sont masculines, les autres féminines. Là où Valéry a fortement marqué la césure (v. I et 4), Rilke

1. Pour l'importance de l' « événement Valéry » et pour les relations personnelles des deux poètes, voir ANGELLOZ, pp. 317 sq. ; Werner GUNTHER *Weltinnenraum* Berne, 1943, p. 21 et pp. 193 sq. ; Dieter BASSERMANN, *Der späte Rilke* Munich, 1947, p. 46 et pp. 360-365 ; Maurice BETZ, « Valéry et Rilke » dans *Paul Valéry vivant*, Cahiers du Sud, 1946, pp. 212-217.

2. *Briefe aus Muzot*, pp. 110, 112, 124, 157, 167, 178, 300, 361.

3. Cf. Geneviève BIANQUIS, p. 179.

4. En particulier celle d'E.-R. CURTIUS dans *Neuer Merkur*, mai 1924.

5. Sur l'étrange tentative du colonel Godechot, voir *Paul Valéry vivant*, pp. 373-376.

6. Remarquer que Rilke n'a pas traduit sur le texte de l'édition originale, toujours reproduit depuis, mais sur celui de l'édition pré-originale (*Nouvelle Revue Française*, n° 81, du 1er juin 1920) qui en diffère à la fois par l'ordonnance des dix premières strophes et par six petites variantes dont trois ont pu passer, dans le texte de Rilke, pour des erreurs de traduction :

a) str. 7 v. 5 : « O Eintagsspiegel » rend « Miroir d'un jour » et non « regarde-toi ».
b) str. 8 v. 2 : « Das mich doch gedichtet » rend « dont je suis le poème » et non « aux sources du poème ».

l'a suivi, coupant le vers immédiatement après le second temps fort. Quand la césure est moins accentuée chez Valéry (v. 2, 3, 5, 6) Rilke atténue la sienne en la rejetant après le second temps faible, scindant ainsi l'iambe. L'impression produite par une première lecture du poème allemand correspond si bien au mouvement général du vers valérien que l'on est tenté de laisser échapper les imperfections de la traduction proprement dite.

Elles sont pourtant sérieuses : Rilke ne s'est pas contenté d'affaiblir, pour les besoins de la rime, le « marchent » du v. 1 en « sich finden », il n'a pas seulement introduit une cheville indispensable au maintien du rythme (« langen » au v. 5), il a surtout négligé de rendre sensible au lecteur allemand l'image essentielle de cette première strophe : les rayons verticaux, également répartis du soleil de midi apaisent l'éternelle agitation de la mer. Ici s'esquisse le symbole que la suite du poème développera : comme la mer s'assoupit dans la sereine immobilité du milieu du jour méditerranéen, ainsi la contemplation de l'Etre ralentira et manquera d'annihiler l'activité de la conscience du poète. C'est la première apparition de l'un des deux grands thèmes du *Cimetière Marin*, que Valéry a lui-même appelé « une méditation qui fait sentir trop cruellement l'écart entre l'être et le connaître que développe la conscience de la conscience »[1]. Dans la strophe de Rilke on ne peut déceler encore aucun rapport entre le soleil et les vagues. Leurs attributs mêmes y sont interchangés : chez Valéry, Midi exerce une influence, alors que la mer subit une action ; chez Rilke, au contraire, Midi est simplement localisé dans le temps (« nun ») et dans l'espace (« *über* flammt ») ; la mer, elle, agit doublement : en « reliant » pins et tombes et en « donnant », addition encore plus nette à l'original. Ni l'une, ni l'autre activité n'entre dans la ligne dramatique du poème.

Nous sommes ainsi conduits à rechercher dans la suite du poème dans quelle mesure Rilke a été fidèle à la pensée de Valéry. Faute de temps, nous négligerons ce qui fait sans doute l'excellence de la traduction de Rilke : le rythme, les sonorités, en un mot la poésie, pour ne nous préoccuper que de son contenu dramatique et idéel. Mais en avons-nous le droit ? Valéry lui-même nous avertit que « plus un poème est conforme à la poésie, moins il peut se penser en prose sans périr[2]. Et, dit-il encore, « il n'y a pas de vrai sens d'un texte »[3]. Il semble pourtant que tous les

c) str. 10 v. 2 : « Erstauntem Lichte offen » rend « étonnant la lumière » et non « offert à la lumière ».

La variante 6 n'est pas sensible dans la traduction de Rilke. Quant aux variantes 4 et 5 elles concernent la strophe 20, sur laquelle nous aurons à revenir en détail.

1. Préface de l'*Essai d'explication du Cimetière Marin*, de Gustave COHEN, Gallimard 1946, p. 29.

2. *Ibid.*, p. 21.

3. *Ibid.*, p. 29.

exégètes du *Cimetière Marin* peuvent s'accorder sur quelques grandes lignes générales que l'on devra retrouver dans une traduction du poème :

STROPHES 2 *à* 4

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir !
Quand sur l'abîme un soleil se repose,
Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le Temps scintille, et le Songe est savoir.

Wenn Diamanten aus den Schäumen tauchen,
wie rein die Blitze sie verbrauchen,
ein Friede, scheints, besinnt sich seiner Kraft !
Stützt sich die Sonne auf des Abgrunds Schwingung,
als reines Werk der ewigen Bedingung
wird Zeit zum Glanz und Traum zur Wissenschaft.

Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,
Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
O mon silence !... Edifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit !

Stetiger Schatz, Minervens Tempelhülle,
Vorrat der Ruh und allen Schauens Fülle,
hochmütiges Wasser, Aug, das flammend wach
bedenkt, wie es so grossen Schlaf verhehle,
O, meine Stille !... Bau in meiner Seele,
doch First aus Gold mit tausend Ziegeln, Dach !

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,
A ce point pur je monte et m'accoutume,
Tout entouré de mon regard marin ;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation sereine sème
Sur l'altitude un dédain souverain.

Tempel der Zeit, im Seufzen gleich versöhnter,
zur reinen Anhöh steig ich schon gewöhnter,
um mich mein Meerblick, welcher alles tränkt,
und wie ich oben nun den Göttern spende,
ist mir, als ob der Schimmer rings verschwende
ein Ueberheben, völlig unumschränkt.

La strophe 2 marque la suite de l'apaisement de la conscience, la lente venue de l'engourdissement, l'abolition de la succession. La traduction du vers 3 est presqu'un contre-sens : Valéry ne parle pas d'une paix déjà existante mais d'une paix qui s'établit peu à peu dans la nature et chez le poète. Rilke, par l'emploi de « besinnt sich » introduit en outre la pensée dans Midi, dans l'être, alors que pour Valéry, comme le montrera la suite du poème, il n'y a pas de pensée dans l'être, pas plus qu'il n'y a en lui de puissance (« Kraft »).

La même remarque vaut pour la strophe 3 où Rilke traduit

Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme

par

Aug', das flammend wach
Bedenkt, wie es so grossen Schlaf verhehle.

La traduction de la strophe 4 est à peu près parfaite, chaque mot, chaque nuance du texte sont rendus et l'on ne saurait faire grief à Rilke de n'avoir pu reproduire l'allitération du v. 5 : « la scintillation sereine sème... »

STROPHE 5

Comme le fruit se fond en jouissance,
Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.

So wie die Frucht sich auflöst im Genusse,
Abwesenheit Entzücken wird zum Schlusse
in einem Mund, drin ihre Form verschwand,
so atm' ich hier von meinem Zukunftsrauche,
der Himmel singt der Seele im Verbrauche
von den Geräuschen beim vertauschten Land.

La dissolution du fruit est ici symbole à la fois de la diffusion du corps dans la nature après la mort (cf. str. 15 et 19) et de l'anéantissement

de la conscience dans son face à face avec l'être. Rilke n'a pas pu transposer en allemand l'idée de la transformation d'un fruit matériel en sensation pure : « im Genusse » n'exprime qu'une simultanéité. Et le vers 6 est, chez Rilke, pratiquement incompréhensible. Mais pour être certain que l'image ne lui a point échappé, il suffit de lire le treizième sonnet à Orphée :

...Wird euch langsam namenlos im Munde ?
Wo sonst Worte waren fliessen Funde,
aus dem Fruchtfleisch überrascht befreit.

Wagt zu sagen, was ihr Apfel nennet.
Diese Süsse, die sich erst verdichtet,
um, im Schmecken leise aufgerichtet,

klar zu werden, wach und transparent,
doppeldeutig, sonnig, erdig, hiesig, —
O Erfahrung, Fühlung, Freude —, riesig !

C'est donc le thème secondaire de la jouissance, de la joie de vivre qui inspirera Rilke et non celui que nous avons indiqué tout à l'heure. Nous aurons à revenir sur cette constatation.

STROPHES 6 *à* 8

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
De la lumière aux armes sans pitié !
Je te rends pure à ta place première :
Regarde-toi !... Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !

Sieh, schöner, wahrer Himmel, mich verwandelt,
nach soviel Hoffart, so viel ungehandelt
Verlorenem, das doch voll Mächte war,
hab ich mich diesem Lichtraum angeboten,
mein Schatten geht über das Haus der Toten,
sein zartes Wandeln zähmt mich sonderbar.

Die Seele Sonnenwendfackeln preisgegeben,
halt ich dich aus mit meinem ganzen Leben,
Gericht des Lichtes, das keine Gnade kennt !
und du kommst rein an deine erste Stelle !
O Eintagsspiegel... Doch wer schenkte Helle,
der sie als Hälfte nicht vom Schatten trennt !

Für mich, bei mir nur, in mich eingerichtet,
an einen Herzen, das mich doch gedichtet,
zwischen dem Nichts und dem, was rein geschieht,
wart ich, ob innre Grösse widerhalle,
Zisterne, finstre, bittere — draus vor alle,
nie eingeholt, ein Ton des Hohlen zieht !

Nous passerons rapidement sur les trois strophes suivantes : les strophes 6 et 7 marquent la suite du tête à tête du poète et du « vrai ciel », de l' « admirable justice ». La traduction reste près du texte et en rend la beauté. Quant à la strophe 8, c'est une parenthèse, une addition d'interprétation difficile [1], que Rilke a traduite littéralement, avec d'admirables sonorités dans le dernier vers. Mais dans la strophe suivante il accumulera les erreurs :

1. Voir l'interprétation qu'en donne Werner GUNTHER et le rapprochement qu'il fait avec la quatrième élégie, *op. cit.*, p. 276.

STROPHE 9

Sais-tu, fausse captive des feuillages,
Golfe mangeur de ces maigres grillages,
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,
Quel front l'attire à cette terre osseuse ?
Une étincelle y pense à mes absents.

Weisst du, des Blattwerks falsche Kerkerschwelle,
gieriger Golf der klappernden Gestelle,
wenn ich die Augen schliesse, glanzvoll blind,
was für ein Leib mich zieht ins träge Ende,
zu welcher Stirn ich mich nach abwärts wende ?
Ein Funken drin denkt die, die nicht mehr sind.

« Kerkerschwelle » ne correspond guère à « captive », moins encore « klappernd » à « maigres » : un son prend ici la place d'une image visuelle, alors que tout le poème suggère qu'il n'y a d'autre bruit dans ce paysage méditerranéen qu'un faible clapotis des vagues et le léger crissement des cigales. Appeler les yeux « secrets éblouissants », c'est renouveler l'image usée des yeux « miroirs de l'âme » : « glanzvoll blind » ne rend pas cette idée d'une ouverture sur la conscience. La disparition du possessif au vers 4 ne traduit pas non plus d'une façon satisfaisante l'idée que la mort abolit la conscience et par là l'activité propre à l'homme, d'où le qualificatif de « paresseuse » donné à la fin de ce dernier. Mais cette légère infidélité se remarquerait à peine si le vers suivant ne contenait un lourd contre-sens. Rilke comprend qu'un front est contenu dans la terre et attire le corps du poète, alors qu'il s'agit de toute évidence du front du poète lui-même. Il n'a pas vu qu'il y a là le prélude à l'opposition entre la pensée et l'être qui sera développée dans les strophes 12 et 13. L'étincelle de la conscience qui loge dans ce front fait défaut aux « têtes inhabitées » des morts dont il sera question à la strophe 19 où le poète dira que ces morts *sont* la terre, autre façon d'exprimer l'idée de terre « osseuse », que Rilke n'a pas rendue ici.

STROPHES 10 *et* 11

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !

Chienne splendide, écarte l'idolâtre !
Quand solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Eloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux !

Geheiligt, zu, voll Feuer rein von Stoffen,
ein Erdenstück erstauntem Lichte offen,
wie mir, so flammend, dieser Ort gefällt —
aus Baum und Gold und Marmor sich verwebend,
und so viel Stein auf so viel Schatten bebend, —
das Meer schläft treu auf meiner Gräberwelt.

Hündin aus Glanz, verjag mir den Beirrten !
siehst du mich so, mit Mildigkeit des Hirten,
bei meinen Lämmern stehen, wie eingepflockt :
lass mich an meiner Herde Gräber glauben,
halt von ihr ferne die zu klugen Tauben,
die Grübelei'n, die Engel, die es lockt !

Si la strophe 10 est purement descriptive, dans la strophe 11 apparaît le second grand thème du *Cimetière Marin.* L'épigraphe du poème est un passage de la IIIe Pythique de Pindare (épigraphe qu'Albert Camus a reprise pour son *Mythe de Sisyphe)* : « O mon âme, n'aspire pas à l'immortalité, mais épuise le champ du possible. » Nous avons ici le début du développement de la première partie de l'épigraphe : le refus des « songes vains ». Nous ne voyons pas pourquoi Mlle Bianquis a reproché à Rilke d'avoir traduit « l'idolâtre » par « den Beirrten ». La traduc-

tion de Curtius, « scheuch den Gottverirrten », qui va dans le même sens, nous semble encore plus proche du texte, de même que sa version du vers 6 :

der Engel Fürwitz, eitler Träume Gift.

Mais il n'est pas besoin de s'appesantir sur cette strophe : nous retrouverons le thème de la « maigre immortalité » (str. 17 et 18) et nous verrons que Rilke l'a fort exactement rendu. Il faut pourtant remarquer qu'il n'a traduit aucune strophe avec une telle imprécision, écartant quatre mots (« solitaire », « mystérieux », « blanc », « tranquille ») et ajoutant une idée (v. 4).

STROPHE 12

Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Kommt sie hierher, so wird die Zukunft träge.
Der harte Käfer ist des Trockenen Säge:
alles ist aufgebrannt, verzehrt —, geht ein
in irgenwie gestrengere Essenzen...
Der Rausch des Nicht-Seins sprengt des Lebens [Grenzen,
und Bitternis ist süss, und Geist ist rein.

On ne peut sans doute aimer vraiment cette strophe que si l'on a vécu dans le midi. L'immobilité sereine que Valéry chante marque le stade ultime de l'arrêt du temps pour le poète. Ce n'est qu'à la strophe 21 que nous entrerons de nouveau dans l' « ère successive ». Rilke a peut-être pleinement atteint ici l'équivalence dont parlent ses lettres.

STROPHES 13 *et* 14

Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant...
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement.

Die Toten habens gut in diesen Brocken,
sie werden warm und ihr Geheimnis trocken.
Mittag dort oben, Mittag ohme Schwung,
denkt in sich selbst und ist sich selbst zum Lohne...
Haupt ohne Rest und ganz geschlossene Krone,
ich bin in dir die Spur Veränderung

Du hast nur mich, die Aengste zu enthalten,
den Zwang, den Zweifel —, alle die Gewalten,
sind wie ein Fleck in deines Demunts Wert !...
Doch unterm Marmor, finster überlistet,
hat sich ein Volk, das um die Wurzeln nistet,
allmählich langsam schon zu dir bekehrt.

La méditation reprend et développe maintenant largement l'opposition de l'être et de la conscience. Il n'est pas de meilleur commentaire à ces strophes qu'une réplique de *Mon Faust :* « Tu es dans l'éternité, mon diable, » dit Faust, « tu n'as donc point de pensée. Tu ne sais ni douter ni chercher. Au fond tu es infiniment simple ». [1] Rilke est resté très près du texte dans la strophe 13. Mais dans la suivante certaines imprécisions peuvent faire douter de son intelligence de la pensée de

1. VALÉRY, *Mon Faust*, Gallimard 1946, p. 45.

Valéry : les possessifs ont disparu ; les trois termes « repentirs, doutes, contraintes » qui marquent les divers aspects de l'activité de la conscience réfléchissant sur elle-même ne sont rendus que très approximativement. « Zwang » et « Gewalten » traduisent tous deux « contraintes », et encore sans grande précision. Mais les repentirs ? Et surtout la traduction de « sont *le* défaut » par « sind *wie* ein Fleck » fait presque disparaître l'opposition conscience-être. Il semble, à lire le texte de Rilke, qu'il puisse y avoir d'autres défauts dans la pureté de l'être, alors que pour Valéry la conscience seule est une tache ou, pour parler comme Sartre, est un trou dans l'être.

La seconde moitié de la strophe annonce le thème qui sera repris dans les strophes suivantes : les morts dépourvus de conscience font retour à l'être, ils « rentrent dans le jeu ». La traduction, à part la cheville « überlistet », répond en tous points au texte original. Rilke reprendra presque textuellement ces vers dans le quatorzième sonnet :

...die Toten, die die Erde stärken ;
sie sind die Herrn, die bei den Wurzeln schlafen.

STROPHE 15

Ils ont fondu dans une absence épaisse,	*Sie sind zergangen in des Nicht-Seins Dichte.*
L'argile rouge a bu la blanche espèce,	*Die rote Erde trank das Andre, Lichte,*
Le don de vivre a passé dans les fleurs !	*das Leben weiss, das es in Blumen soll !*
Où sont des morts les phrases familières,	*Wo sind die Worte, die den Toten fehlen,*
L'art personnel, les âmes singulières ?	*wo ihre Künste, die besondren Seelen ?*
La larve file où se formaient des pleurs.	*Die Larve spinnt, wo einst die Träne quoll.*

La version rilkéenne de cette strophe célèbre est admirable. La traduction d' « absence épaisse » par « des Nicht-Seins Dichte » fait ressortir ce qu'il y a d'ambigu dans la terminologie de Valéry : tantôt c'est la conscience qui représente le non-être, le trou dans l'être, tantôt, comme ici, c'est la disparition de la conscience qui marque le passage au non-être. L'intelligence du texte n'est cependant nullement entravée par cette ambiguïté.

STROPHE 16

Les cris aigus des filles chatouillées,	*Der Mädchen Schrei und Kitzligsein der Glieder,*
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,	*die Augen, Zähne, feuchte Augenlider,*
Le sein charmant qui joue avec le feu,	*die süsse Brust, die glüht und sich erfrischt,*
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,	*das Blut, das glänzt in Lippen, die sich geben,*
Les derniers dons, les doigts qui les défendent	*und Finger, die sich vor das Letzte heben,*
Tout va sous terre, et rentre dans le jeu !	*hinab mit allem und ins Spiel gemischt !*

Un exemple précis va illustrer la même idée, résumée dans le vers 6 : la conscience vivante est exception dans la nature, est hors du jeu normal. Le cas des jeunes filles, tel que le prend Valéry, n'est d'ailleurs pas très caractéristique : pas plus que ne le fera Sartre il ne tient compte de l'animal. Sa pensée se dégagera mieux à la strophe 13 avec le « ver

rongeur », la conscience réflexive. Mais auparavant nous allons retrouver le thème de l'immortalité. La traduction de Rilke est fidèle, à part un léger faux-sens sur « joue avec le feu » au vers 3.

STROPHES 17 *et* 18

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge,
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici ?
Chanterez-vous quand serez vous vaporeuse ?
Allez ! tout fuit ! Ma présence est poreuse,
La sainte impatience meurt aussi !

Maigre immortalité noire et dorée,
Consolatrice affreusement laurée,
Qui de la mort fais un sein maternel,
Le beau mensonge et la pieuse ruse !
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,
Ce crâne vide et ce rire éternel !

Grossartige Seele, hoffst du noch, dir füge
sich eines, das nicht Farben dieser Lüge
besässe, die hier Gold und Woge leihn ?
Wirst du noch singen, an die Luft verloren ?
Geh, alles flieht ! mein Dasein ist voll Poren,
und auch die heilige Ungeduld geht ein !

Schwarz-goldnes Zerrbild der Unsterblichkeiten,
mag uns die schnöde Trösterin bereiten
den Tod zum Mutterschosse unseres Seins, —
o, schöne Lüge, listig frommes Steigern !
Wer kennt sie nicht und muss sie nicht verweigern,
den Schädel und sein ewiges Gegrins ?

C'est le commentaire développé de la première partie de l'épigraphe : « O mon âme, n'aspire pas à l'immortalité ». Le texte allemand rend bien l'original, malgré quelques imprécisions : l'obscurité de l'enjambement entre les deux premiers vers, la lourdeur du vers 1 de la strophe 18, l'absence de correspondant pour « Steigern » dans le poème français.

STROPHES 19 *et* 20

Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui sous le poids de tant de pelletées,
Etes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable
N'est point pour vous qui dormez sous la table,
Il vit de vie, il ne me quitte pas !

Amour, peut-être, ou de moi-même haine ?
Sa dent secrète est de moi si prochaine
Que tous les noms lui peuvent convenir !
Qu'importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche !
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,
A ce vivant, je vis d'appartenir !

Die tiefen Väter, Köpfe ohne Gäste,
die das Gewicht von so viel Schaufeln presste,
nur wie auf Staub wirkt unser Schritt auf sie, —
der Wurm, dem keiner widerspricht, der Nager,
ist nicht für euch und euer Grab und Lager,
er lebt vom Leben, er verlässt mich nie !

Die Liebe zu mir selber — oder Hassen ?
Ihr Zahn greift tief und weiss so nah zu fassen,
dass ihm kein Name wirklich widerstrebt !
Diesem Gefühl — ; es sieht, es will, es nimmt mich !
Ihm schmeckt mein Fleisch, und selbst mein Bett
[bestimmt mich
lebendig ihm, das immer von mir lebt !

Dernière et capitale reprise du thème de la conscience. Les ancêtres morts ont fait retour à la vie ordinaire de la nature. Mais, pour l'homme, vivre c'est être conscient, c'est examiner, juger, déterminer sans cesse actes et pensées. « *Wie auf Staub* » rend mal « *êtes* la terre » de même que « wie *ein* Fleck » à la strophe 13 affaiblissait « sont *le* défaut ». Là encore l'inexactitude serait peu apparente si elle n'était suivie d'un contre-sens qui diminue et fausse la portée de tout le passage. Rilke ne semble pas avoir vu ce que représente le « ver rongeur » car il néglige le lien qui unit les deux strophes. « Sa dent secrète » s'applique évidemment au ver, symbole de la conscience. Rilke traduit comme s'il s'agissait d'un sentiment et plus précisément de l'amour ou de la haine dont parle le premier vers de cette strophe. Le texte sur lequel travaillait Rilke est certes légèrement différent de celui que nous reproduisons (cf. note 14). L'édi-

tion préoriginale porte « sa dent profonde », ce qui explique « greift tief » et le vers 4 était

Je sens qu'il voit, qu'il veut..., il songe, il touche,

mais la signification était la même. Aucune autre traduction ne contient cette erreur. Curtius par exemple traduit

Ist's Liebe, ist es Hass, was ich hier wähne
So tief zuinnerst nagen seine Zähne,
Dass jeder Name ihm gehörig ist...

STROPHE 21

Zénon ! cruel Zénon ! Zénon d'Elée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !
Le son m'enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !

Grausamer Zeno, Zeno, deine Worte !
Ob mich am Ende jener Pfeil durchbohrte,
der schwirrt und fliegt und doch nicht fliegt zuletzt !
Der Ton gebiert — der Pfeil will mich bestatten !
Ach, Sonne, ach ! Und da... Schildkrötenschatten,
Achilleus, unbeweglich und gehetzt !

Dans ce paysage immobile, où « le temps scintille », le poète se demande si mouvement, temps, succession ne sont pas des mythes. Le texte de Rilke n'appelle aucune remarque particulière.

STROPHES 22 *à* 24

Non, non !... Debout ! Dans l'ère successive !
Brisez, mon corps, cette forme pensive !
Buvez ! mon sein, la naissance du vent !
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salée !
Courons à l'onde en rejaillir vivant !

Nein, nein !... Auf, auf !... Ins grosse Nacheinander !..
Nicht denken, Leib, — ergib dich dem Gewander, —
trink, meine Bruut, den Wind, der aus sich dringt !
Das weht vom Meer, und in dem Wehn enthalten
ist meine Seele... Salzige Gewalten !...
Zur Welle hin, aus der man lebend springt !

Oui ! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil,

Ja, Meer ! du grosses, dein ist alles Wüten,
du Pantherfell, du Mantel, drin die Mythen
der Sonne flimmern, tausende vielleicht —,
von Bläue trunkene, unbeschränkte Schlange,
die sucht, wie sie ihr eignes Gleissen fange
in einem Aufruhr, der der Ruhe gleicht.

Le vent se lève !... il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages tout éblouies !
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

Der Wind erhebt sich ! Leben : ich versuch es !
Riesige Luft im Blättern meines Buches,
und Wasser, dort zu Staub zersplittert sichs ! —
Ihr Seiten fliegt beglänzt aus meinem Schosse,
und Woge, du ! mit frohem Wellenstosse,
das Dach unter dem Klüverschwarm — zerbrichs !

Voici soudain le brusque rejet de l'inquiétude, de l'interrogation par une sorte de coup de clairon qui marque le retour à la vie dans la succession et à la joie. Les trois strophes commentent la seconde partie de l'épigraphe : « ...mais épuise le champ du possible ». L'agitation renaissante de la mer symbole de l'âme marque la fin de l'engourdissement qui gagnait celle-ci. Quant à la traduction de ce passage, on comprend l'admiration que Werner Günther manifeste pour elle. La seule petite faiblesse en serait le dernier vers qui ne reprend pas les termes du début : « ce toit tranquille ».

***

Nous voyons donc que la traduction du *Cimetière Marin* que Rilke nous donne, si elle est sans doute la plus belle qui soit, n'en contient pas moins des erreurs — non seulement, comme le dit Mlle Bianquis, « des chevilles, des paraphrases, ces maux inévitables de la traduction en vers »[1], (ce genre d'inexactitudes en est même presqu'absent), mais aussi de véritables erreurs d'interprétation. Il ne suffit cependant pas de constater l'existence de ces fautes, il faut encore essayer de les expliquer. Il ne peut s'agir ni de changements délibérément introduits, puisque Rilke a cru rendre le poème de Valéry avec une équivalence parfaite, ni d'ignorances linguistiques, puisque sa connaissance de notre langue était sans lacune. Peut-être faut-il alors rechercher si les incompréhensions de détail ne proviennent pas d'une incompréhension plus profonde de certains thèmes du *Cimetière Marin*.

M. Dieter Bassermann ne relève aucune faute dans la traduction de Rilke. Mais voyons quelle est sa conception du poème de Valéry :

> Eine mächtige Auseinandersetzung des Lebendigen mit dem Tod und den Toten, von schonungslosen Einsehen, von vorbehaltloser Rücksichtslosigkeit im Aussprechen einer völligen Kompromisslosigkeit [2] !

Il faut renoncer à traduire cette interprétation si nuancée, exprimée avec tant de délicate simplicité ! Mais il est certain que si l'on réduit le *Cimetière* aux seuls thèmes de la mort-diffusion, du vouloir-vivre et du refus de l'immortalité, on peut parler de « ce premier essai immédiatement et totalement réussi »[3]. Car, nous l'avons vu, les strophes où passent ces thèmes ne renferment aucune erreur d'interprétation.

C'est qu'ils étaient familiers à Rilke. Le rapprochement de la strophe 14 et du quatorzième sonnet s'imposait, l'une étant visiblement source de l'autre. Mais déjà bien avant de connaître Valéry, Rilke avait parlé de la diffusion dans la nature de l'homme après sa mort. Dans le *Livre de la vie monastique* le jeune garçon est « réalisé » dans l'arbre qui pousse sur sa tombe. Dans « Orpheus, Hermes und Eurydike » il est dit d'Eurydice qu'elle devient racine (« Sie war schon Wurzel »). Dans le *Livre de la pauvreté et de la mort*, la mort de François d'Assise est décrite comme une dispersion du corps du saint. Ainsi en sera-t-il d'Orphée (*Sonnets*, I, 26). Rilke pouvait aussi faire sienne l'épigraphe : son écrit sur Dieu et ses lettres le montrent repoussant l'idée d'immortalité telle que la proclament les religions établies avec la même vigueur que Valéry.

1. G. Bianquis, p. 174.
2. Bassermann, p. 363.
3. *Ibid.*, « von diesem ersten sofort und völlig geglückten Versuch ».

Et les sonnets, comme la septième élégie, font ressortir un désir d' « épuiser le champ du possible » aussi grand que celui qu'exprime la fin du *Cimetière.* Une lettre du 13 mars 1922 dira : « Aucun refus, n'est-ce pas ? Aucun refus. Oh, au contraire, quelle infinie, quelle inépuisable adhésion à l'existence ! » [1].

Mais il en est tout autrement pour le thème de la conscience. Il faut insister sur l'importance de ce « conflit entre l'être et la conscience qui traverse, irrésolu et probablement insoluble sous cette forme, les cinquante ans de la méditation valérienne » [2]. La conscience, c'est d'abord la pensée elle-même s'appliquant aux choses et aux idées, construisant les raisonnements et déterminant les actes, c'est l' « étincelle » de la strophe 9. Mais il est une seconde conscience dont le rôle est d'examiner la première ; c'est le doute de Descartes, la conscience « thétique » ou « positionnelle » des philosophes contemporains. Elle provoque la division de l'esprit contre lui-même, elle est le juge ou le témoin toujours présent qui pèse ou scrute gestes et pensées. Quand la Jeune Parque s'écrie : « Je me voyais me voir », quand elle se plaint :

Dieux ! dans ma lourde plaie une secrète sœur
Brûle qui se préfère à l'extrême attentive,

quand la Pythie s'interroge :

Qui me parle, à ma place même
Quel écho me répond, tu mens,

elles font connaissance avec le « ver rongeur ». Valéry a indiqué lui-même dans son *Discours sur Descartes*, l'importance qu'il attribuait à ce dédoublement et à la pensée réflexive : « Je ne puis vous cacher, Messieurs les Philosophes..., que cette manière de voir l'esprit conduit tout naturellement à regarder la philosophie comme un exercice de la pensée sur elle-même... Mais c'est ainsi que doit se présenter à l'œil du poète le système du monde spirituel » [3].

Or ce problème de la conscience thétique qui, dans le *Cimetière Marin*, fonde l'opposition entre le poète et les morts, entre le poète et la nature n'est pas un problème rilkéen. Pour Rilke, en effet, la vie, qu'il s'agit de « tenir ouverte à la mort » [4] ne se différencie pas essentiellement de cette dernière. Toutes deux forment un double royaume, un « Doppel-

1. *Briefe aus Muzot*, p. 117 « Keine Absage, nicht wahr ? ! *keine Absage*, oh, im Gegenteil, wieviel unendliche Zustimmung und immer noch Zustimmung zum Da-Sein ! »

2. Albert Béguin, « Paul Valéry » dans *Critique*, déc. 1947, pp. 553-556.

3. *Variété IV*, p. 217.

4. *Briefe aus Muzot*, 22 déc. 1923, p. 220 « das Leben gegen den Tod hin offen halten ».

reich » (*Sonnets*, 1, 9). Dans la *Résurrection de Lazare* Rilke décrit la colère de Jésus contre le peuple qui lui demande de rappeler Lazare à la vie ; il s'irrite de les voir maintenir une distinction entre être-vivant et être mort. Il s'élève en lui

ein solcher Widerspruch
gegen alle ihre Unterschiede
ihr Gestorben —, ihr Lebendigsein.

Pourquoi vie et mort seraient-elles nettement séparées, puisque l'homme est seulement une partie de la nature, puisqu'avec tous les êtres et toutes les choses il participe de cet espace qui les baigne, le « Weltinnenraum » ? C'est ce que Rilke a exposé dans un magnifique poème qui est capital pour l'intelligence de sa pensée :

Durch alle Wesen reicht der *eine* Raum :
Weltinnenraum. Die Vögel fliegen still
durch uns hindurch. O der ich wachsen will
ich seh hinaus, und *in* mir wächst der Baum...

L'attitude même du poète, debout et seul face au reste du monde, attitude valable par elle-même comme par son rôle de symbole de l'opposition des deux consciences, est étrangère à Rilke. Dans sa *Trilogie Espagnole* il a employé la même image que Valéry ; le « solitaire au sourire de pâtre ». Or, chez Rilke, ce pâtre n'est pas séparé de la nature mais exposé au contraire à tant d'actions venues du dehors qu'il n'a pas besoin d'agir pour participer à la vie du monde, pour être « dans le jeu » :

Warum muss einer dastehn wie ein Hirt
So ausgesetzt dem Uebermass von Einfluss,
beteiligt so an diesem Raum voll Vorgang,
dass er gelehnt an einen Baum der Landschaft
sein Schicksal hätte ohne mehr zu handeln.

Rilke, il est vrai, a lui aussi parlé de déchirement et d'affrontement, entre autres dans la huitième élégie et dans le seizième sonnet de la seconde partie. Mais il serait facile de montrer qu'il ne s'agit pas là du même problème que chez Valéry.

Il semble que l'on puisse ainsi expliquer l'inégalité de la traduction de Rilke : tant qu'il traduit des strophes descriptives ou des strophes développant des thèmes qui lui sont familiers, il peut atteindre vraiment l'équivalence ; mais quand c'est un problème étranger à Rilke qui s'exprime chez Valéry, des erreurs d'interprétations risquent de se produire.

Il ne faudrait cependant pas voir là une sorte d'infériorité de Rilke sur Valéry. C'est la différence de deux natures que met en lumière cette incompréhension. Si l'on devait en effet trouver à tout prix un mot-clé qui définisse ce qui sépare les deux poètes, il faudrait avancer la notion de conscience thétique. N'est-ce point elle qui permet d'expliquer en parti-

culier les divergences dans leurs conceptions du poète et de la poésie ? André Gide rapporte dans son *Journal*, au 30 décembre 1922, cette boutade de Valéry : « On me prend pour un poète ! Mais je m'en fous, moi, de la poésie. C'est par accident que j'ai écrit des vers. Je serais exactement le même si je ne les avais pas écrits. » Même en faisant sa part à la plaisanterie, on a bien ici la définition d'une poésie conçue comme un exercice dont on reste le maître. C'est pourquoi Valéry parlera des « difficultés qui peuvent naître entre la « conscience de soi » et la coutume d'écrire » [1], alors que Rilke dira : « Toute poussée de mon esprit commence dans mon sang » [2] et écrira au jeune poète : « Une œuvre d'art n'est belle que née d'une nécessité » [3] Valéry est toujours curieux de se connaître et de se juger mieux : « Quoi de plus intéressant pour lui (le poète) que le résultat d'un examen scrupuleux et les impressions d'un regard étranger » [4], alors que Rilke affirme que « la place de l'artiste n'est pas, n'est jamais, même pour un instant, aux côtés de celui qui regarde et qui juge » [5].

« Les difficultés qui peuvent naître entre la « conscience de soi » et la coutume d'écrire » — c'est là la rançon de la lucidité, cette vertu maîtresse de Valéry. Rien n'est plus destructeur que la conscience thétique, que cet œil toujours fixé sur la pensée, sur la création naissante. C'est l'absence de ce dédoublement intérieur qui a permis à Rilke d'être un grand poète, au sens romantique du terme, et de traduire *le Cimetière Marin* avec tant de réussite poétique. Eût-il été en mesure de pénétrer le thème essentiel de la pensée de Valéry, sa traduction en eût sans doute été plus exacte mais vraisemblablement moins belle.

Reste à savoir si l'on ne peut pas élargir l'opposition, voir en Valéry et en Rilke les représentants de leurs pays respectifs : d'un côté lucidité, connaissance de soi, affirmation de son individualité, de l'autre, désir d'unité intérieure et d'union avec la nature. Comme toute généralisation, celle-là serait nécessairement sommaire et incomplète. Elle vaudrait pourtant d'être tentée. Valéry ne le disait-il pas quand il écrivait à propos de Rilke : « Sans doute avait-il développé sa pensée tout à l'opposite du sens où j'avais orienté et longtemps entraîné la mienne. Peut-être une question de race ? » [6].

Paris, Fondation Thiers.

A. GROSSER.

1. COHEN, p. 17.
2. *Briefe aus Muzot*, p. 14 « Aller Aufschwung meines Geistes beginnt in meinem Blut ».
3. *Briefe an einen jungen Dichter*, Insel-Verlag, p. 12 « ein Kunstwerk ist gut wenn es aus Notwendigkeit entsprang ».
4. COHEN, p. 29.
5. *Briefe aus Muzot* 24 déc. 1921, p. 60 « Des Künstlers Platz ist nicht, nie, auch nicht einen Augenblick, neben dem Beschauer und Beurteiler ».
6. Dans *Rilke et la France*, p. 197.

ADRIEN GODARD (1871-1948)

L'année dernière, la Société des Etudes germaniques a perdu deux de ses membres les plus anciens et les plus fidèles : A. Godard et E. Tonnelat. Dans les Langues Modernes *de mai-juillet 1948, M. Fouret a dit en termes excellents quel professeur incomparable, quel inspecteur « de haute lignée spirituelle » fut A. Godard. Il aurait pu être un savant, il préféra former des savants et, dans une sphère intermédiaire entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, préparer l'œuvre d'Andler et de Lichtenberger en suscitant des vocations. L'un de ces germanistes qui sont les fils spirituels de Godard vient d'être nommé Haut-Commissaire de la France en Allemagne et la Société des Etudes germaniques, dont il fait partie, est heureuse de lui offrir ses félicitations et ses vœux. Présidant le banquet des anciens élèves du Lycée Henri-IV, M. André François-Poncet évoqua la « Cagne » et son rayonnement, rendit hommage à deux de ses anciens maîtres : Chantavoine et Godard. Il a bien voulu nous autoriser à publier les pages où il fait revivre celui qui l'orienta vers le monde germanique ; nous lui en exprimons notre reconnaissance.*

Nous publierons prochainement une étude sur l'œuvre d'E. Tonnelat ainsi qu'une bibliographie de ses travaux. — N.D.L.R.

Puisque je viens d'évoquer l'image d'un des professeurs d'Henri-IV qui, sur moi, comme sur bien d'autres, avant et après moi, ont laissé l'impression la plus durable, qu'il me soit permis de penser encore tout haut, avec la même gratitude et la même piété, à un autre de nos maîtres qui n'appartenait pas exclusivement à Henri-IV, car il dispensait ses leçons également aux cagnes de Louis-le-Grand et de Condorcet, mais qui n'en a pas moins exercé la plus forte action sur les garçons de mon âge : Adrien Godard, professeur d'allemand. Celui-là, plus jeune de vingt ans qu'Henri Chantavoine, était un petit Lorrain, dressé sur ses ergots, cambré sur ses reins, vif, précis, alerte. Il portait une courte moustache taillée, nettement en avance sur la mode. La franchise, l'ouverture d'esprit, l'intelligence se lisaient sur son visage avenant. Adrien Godard nous étonnait par l'étendue de sa culture et par l'ardeur vitale, le dynamisme qui l'animaient. Son enseignement n'était pas un enseignement de mots, mais un enseignement d'idées.

Versé dans les lettres anciennes, bon latiniste, bon helléniste, il ne nous initiait pas seulement à Goethe, aux romantiques allemands, à Wagner, à Nietzsche ; il était aussi philosophe ; il était musicien, excellent pianiste. Il aimait et commentait avec pertinence la peinture et les autres arts. Il était curieux de toutes choses, informé de toutes choses. Alpiniste intrépide, cycliste plein de foi, il avait beaucoup voyagé. A chaque vacance, il repartait en expédition, arpentant l'Europe du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est. Avec lui pénétraient dans cette cagne recluse, héritière des Génovéfains, les souffles du large, l'air du monde, les échos variés de la vie des peuples. Sa personne attestait par elle-même l'existence d'un humanisme moderne, égal en dignité à l'humanisme classique ; ou, plutôt, elle nous révélait que l'humanisme classique n'a pas de frontières, ni dans l'espace, ni dans le temps, qu'il n'est pas fini, accompli, mais qu'au contraire il se poursuit et trouve dans les langues et les lettres vivantes son prolongement, son complément, son utilisation naturels.

Cette révélation eut pour moi une importance décisive. « Je voudrais, pensai-je, être un homme comme Godard ! » Au concours général de 1903 le sujet proposé pour la composition latine avait été le suivant : « Bacon adresse un discours aux élèves de l'Université d'Oxford pour leur démontrer l'utilité des langues vivantes ». La voix que je prêtai à Bacon, s'ajoutant à celle d'Adrien Godard, détermina ma vocation. Je devins à mon tour cagneux, vétéran, germaniste. J'en plaisantais souvent mon ancien maître et lui disais affectueusement, en parodiant les derniers vers de la *Lorelei :*

Und das hat mit seinem Singen
Unser Godard getan !

C'est de sa faute, en effet, si par la suite je fus conduit à m'occuper pendant de longues années de l'Allemagne et si aujourd'hui encore, je suis à la veille d'aller de nouveau, le long du fleuve des Nibelungen, pousser une pierre, dont je veux espérer qu'elle ne sera pas, une fois de plus, le rocher de Sisyphe.

André François-Poncet.

CHRONIQUE

I

L'ACTUALITE POLITIQUE EN ALLEMAGNE

Depuis six mois, la situation de l'Allemagne s'est profondément modifiée. Les accords de Washington, la Conférence de Paris, la constitution d'une République Fédérale dans l'Allemagne de l'Ouest, la proclamation d'une République démocratique dans l'Allemagne de l'Est, tels sont les événements marquants de cette période. Nous allons en retracer les grandes lignes.

LES ACCORDS DE WASHINGTON (8 avril)

En mars, les négociations menées à Londres entre les experts alliés au sujet de la réorganisation de l'Allemagne avaient plus ou moins marqué le pas. La discussion des questions pendantes fut reprise par les ministres des Affaires Etrangères des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et de France, réunis à Washington au début d'avril à l'occasion de la signature du pacte de l'Atlantique. Elle aboutit à des accords concrétisés dans 9 textes. Les plus importants sont ceux qui ont trait à la réorganisation du contrôle allié et au statut d'occupation et qui tendent à l'unification de la politique des autorités occupantes dans l'Allemagne de l'Ouest.

Le contrôle tripartite

En vertu de ces textes, les gouvernements militaires ont cédé la place en Allemagne occidentale à une Haute Commission Alliée. Trois Hauts Commissaires ont été désignés. Pour la Grande-Bretagne, le général Brian Robertson, ancien Commandant en chef, est demeuré à son poste à titre de Commissaire. La France est représentée à la Haute Commission par M. François-Poncet. Pour les Etats-Unis, l'ancien président de la Banque Mondiale, M. John Mac Cloy, succède au général Clay. Ce dernier a quitté l'Allemagne le 15 mai, suivi dans sa retraite par plusieurs de ses collaborateurs immédiats, entre autres le général Howley, commandant américain de Berlin, remplacé en septembre par le général Taylor. La Haute Commission Alliée a établi son siège au Petersberg, près de Bonn. Le gouvernement militaire a pris fin officiellement le 21 septembre; en même temps le statut d'occupation est entré en vigueur.

Les décisions de la Haute Commission seront prises à l'unanimité pour tout amendement à la constitution fédérale; selon un système de « vote pondéré », c'est-à-dire proportionnel aux charges fiscales supportées en Allemagne par chacun des trois pays, en ce qui concerne le commerce extérieur et les changes; à la majorité pour toutes les autres questions. Dans certains cas, le Haut Commissaire minoritaire pourra demander le renvoi de la décision aux trois gouvernements et son appel sera suspensif soit pour 30 jours sans reconduction, soit avec reconduction jusqu'à la réalisation d'un accord définitif.

Dans chaque *pays*, la Commission sera représentée par un commissaire de *Land* ressortissant de la puissance occupante, assisté de deux observateurs ressortissants des deux autres puissances, aux fins d'information et de consultation.

Les forces d'occupation continuent à être sous les ordres d'un commandant en chef et ne dépendent pas de la Haute Commission.

Le statut d'occupation

Le texte du statut d'occupation sur lequel les experts de Londres n'avaient pas réussi à se mettre d'accord a été rédigé à Washington sous une forme simplifiée et remis le 10 avril au Dr Adenauer, président du Conseil Parlementaire.

L'autorité suprême reste aux mains des Alliés. Mais la souveraineté politique est partiellement rendue à un gouvernement allemand et aux gouvernements de *pays*. Les fonctions des Alliés sont désormais essentiellement des fonctions de contrôle.

Le statut formule les principes selon lesquels s'exercera le contrôle allié. Dans un certain nombre de domaines réservés, les Alliés conservent le droit d'agir directement eux-mêmes ou de donner des instructions aux autorités allemandes. Sont réservés la politique extérieure et les accords internationaux (les Allemands ne seront pour l'instant représentés à l'étranger que par des consulats), les questions du désarmement, de la démilitarisation, de la sécurité, des réparations, des frais d'occupation, le contrôle de la Ruhr, la décartellisation, la question des personnes déplacées, le commerce extérieur et les changes.

Sous réserve des limitations prévues, l'Etat fédéral et les *pays* disposent des pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires dans le cadre de la loi fondamentale et des constitutions. Les lois votées entrent en vigueur au bout de 21 jours si les Alliés n'ont pas fait opposition pour incompatibilité avec les buts fondamentaux de la politique d'occupation, avec les lois et ordonnances des autorités alliées ou avec les constitutions.

Un statut analogue a été remis au magistrat de Berlin le 14 mai.

Le statut d'occupation sera révisé au bout d'un an, à la lumière de l'expérience.

Autres décisions

L'accord sur la Ruhr du 29 décembre 1948 a été confirmé et signé le 28 avril au Foreign Office. Le 21 mars, les gouvernements militaires britannique et américain avaient désigné 12 membres du Conseil de gérance allemand chargé à titre provisoire de l'administration des indus-

tries de la Ruhr en vertu du § 10 de la directive 75, parmi lesquels Heinrich Dinkelbach, administrateur financier des Aciéries Réunies depuis 30 ans.

L'Autorité Internationale de la Ruhr a tenu sa première séance le 18 juillet à Düsseldorf.

Les accords réalisés à Londres au sujet du démantèlement des usines et des industries interdites ou limitées ont été confirmés. Les accords sur les niveaux de production restent en vigueur, mais les conventions sur les industries limitées sont révisibles en fonction de la reconstruction européenne. La construction de navires marchands jaugeant 9.000 tonnes au plus est autorisée.

Le plébiscite sur le regroupement territorial des Etats du sud-ouest (Bade et Wurtemberg), réclamé à nouveau par les ministres-présidents le 24 mars, a été ajourné.

Un accord sur Kehl prévoit des négociations entre les autorités françaises et le gouvernement fédéral en vue d'une administration conjointe du port de Kehl. La ville sera graduellement rendue à l'administration allemande.

Le 26 mars, un protocole sur les rectifications mineures apportées aux frontieres occidentales allemandes a été publié à Londres. Une dizaine de rectifications représentant une centaine de km. carrés avec 10.000 habitants concernent la Hollande et ont provoqué les vives protestations de l'Etat Rhéno-westphalien. La Belgique annexe une vingtaine de km. carrés, le Luxembourg la forêt du Kammerwald près de Vianden.

LA REPUBLIQUE FEDERALE DE L'OUEST

L'élaboration de la loi fondamentale

Le *Conseil Parlementaire* avait fixé au 2 mars la discussion en séance plénière du projet constitutionnel adopté en février par sa commission générale. Ce même jour, les Commandants en chef, réunis la veille pour examiner les rapports de leurs conseillers politiques, firent remettre au *Conseil* un memorandum énumérant les principales divergences entre le projet de la commission et les vues fédéralistes des Alliés. Leurs observations avaient trait en particulier à la répartition des pouvoirs entre le *Bund* et les *Laender*, aux pouvoirs financiers du Bund, à l'indépendance du pouvoir judiciaire, au statut de Berlin.

Alors que les fédéralistes admettaient ces recommandations comme base de discussion, les socialistes manifestèrent leur hostilité à la teneur du memorandum comme au principe de l'intervention alliée. Après avoir fait maintenir les dispositions essentielles du projet par un comité restreint dont les contre-propositions furent repoussées par les alliés le 25 mars, et fait rejeter au début d'avril les textes transactionnels de la C.D.U., les socialistes furent battus le 7 avril à la commission générale qui, par suite d'un revirement des petits partis, se montra favorable aux concessions. Ce fut la crise.

Au comité directeur du S.P.D., réuni le 11 avril, plusieurs tendances s'opposèrent. Le comité élargi convoqué pour le 20 avril à Hanovre adopta une attitude intransigeante et posa ses conditions : non-ingérence des Alliés, discussion en bloc d'un projet de constitution réduit que présenterait la fraction socialiste, pouvoirs suffisants pour le *Bund,* garantie de son unité juridique et économique, uniformité des conditions de vie dans les *Laender* par une péréquation des charges.

Les réactions suscitées par le memorandum du 2 mars avaient montré aux Alliés la possibilité d'une évolution défavorable à leur politique. Dès le 8 avril, les trois ministres des Affaires Etrangères avaient rédigé une lettre que les Commandants en chef devaient communiquer au *Conseil Parlementaire* avant que les opinions ne se fussent cristallisées. Elle fut remise à son président le 22 avril. Dans cette lettre d'un ton conciliant, les ministres se déclaraient prêts à prendre en considération tout projet qui établirait un juste équilibre dans la répartition des compétences législatives et financières et admettaient la péréquation des charges par l'attribution de subventions aux *pays* défavorisés, en particulier pour l'enseignement, l'assistance sociale et la santé publique.

Ainsi une plus grande latitude était laissée aux députés et la voie était ouverte à un compromis. Les négociations furent reprises le 23 avril et aboutirent rapidement. Le 25, un accord s'établit entre les gouverneurs militaires et une délégation du *Conseil Parlementaire.* Le texte définitif, approuvé par la commission générale le 5 mai, fut voté le 8 en séance plénière du *Conseil Parlementaire* par 53 voix contre 12 (6 membres sur 8 de la C.S.U. bavaroise, 2 du K.P.D., 2 du Centre, 2 de la Deutsche Partei).

Le 10 mai, Bonn est choisi comme capitale de la Fédération par 33 voix contre 29 à Francfort.

Le 12, les Commandants en chef donnent leur approbation à la constitution. Ils précisent qu'elle s'appliquera dans le cadre du statut d'occupation ; que Berlin n'est pas admis actuellement à faire partie de la Fédération, mais autorisé à déléguer au Bundestag des représentants à titre consultatif ; qu'à l'exception des *pays* de Bade et de Wurtemberg les Etats de la fédération devront conserver leurs limites actuelles jusqu'au traité de paix, sauf accord unanime des Hauts Commissaires.

Le référendum prévu à Londres a été remplacé par la simple approbation des *Landtage.* Le statut fondamental a été ratifié par toutes les diètes sauf celle de Bavière. Cette dernière avait à se prononcer sur deux motions : la première qui repoussait le statut fondamental a été votée par 101 voix contre 64 et 9 abstentions ; la seconde par laquelle la Bavière déclarait se soumettre à la décision que les autres *pays* prendraient à la majorité légale des deux tiers, a été adoptée par 97 voix contre 6 et 70 abstentions.

Le 23 mai, le *Conseil Parlementaire* promulgua solennellement le statut fondamental, à l'heure même où s'ouvrait à Paris la Conférence des Quatre. Les ministres-présidents, les présidents des diètes et les membres du *Conseil Parlementaire,* sauf les deux députés communistes, se succédèrent à la tribune pour signer le document.

Les principales dispositions de la constitution

Les 19 premiers articles sont consacrés aux droits fondamentaux : liberté de la personne, égalité devant la loi, liberté de conscience s'éten-

dant au refus du service armé en temps de guerre, liberté de réunion, d'association, de parole, liberté de la presse, libre déplacement et choix du travail, inviolabilité du domicile et de la correspondance, droit de propriété et d'héritage.

On sait que les Eglises sont intervenues avec vivacité pour la reconnaissance constitutionnelle du Concordat, qui a été rejetée, et pour le droit des parents en matière religieuse et scolaire. Les articles 6 à 8 règlent ainsi cette question : « L'entretien et l'éducation des enfants sont le droit naturel des parents et leur premier devoir. » « Les chargés d'éducation ont le droit de décider de la participation de l'enfant à l'instruction religieuse. » « L'instruction religieuse est matière ordinaire dans les écoles publiques à l exception des écoles sans confession. » L'organisation scolaire elle-même est affaire des *pays*.

La socialisation de la propriété contre indemnisation est prévue à l'article 15.

La *République Fédérale d'Allemagne*, composée de 11 *pays*, mais à laquelle d autres *pays* pourront adhérer, est définie comme un Etat fédéral démocratique et social. Son emblème est le drapeau noir-rouge-or. La constitution des *pays* doit correspondre aux principes de l'Etat juridique républicain, démocratique et social, dont les assemblées représentatives sont issues d'élections générales, secrètes et libres.

L'article 29 prévoit la possibilité d'une nouvelle délimitation des Etats sur une base ethnique, historique, économique et sociale. Dans les territoires dont l'appartenance a changé depuis 1945 sans consultation des habitants un référendum sera organisé s'il est demandé par un dixième des électeurs.

L'Etat fédéral peut adhérer à un système de sécurité collective et d'arbitrage international, il peut déléguer une partie de sa souveraineté à des instances internationales.

Les institutions

L'appareil législatif comprend deux Chambres.

Le *Bundestag*, diète fédérale, est élu pour 4 ans au suffrage universel, direct, libre et secret. L'âge des électeurs est fixé à 21 ans, l'éligibilité à 25 ans. En cas de dissolution, les élections doivent intervenir dans les 60 jours.

Le *Bundesrat*, conseil fédéral, se compose de membres des gouvernements de *pays*, nommés et révoqués par ceux-ci. Les *pays* disposent de 3 voix jusqu'à 2 millions d'habitants, de 4 voix jusqu'à 6 millions, de 5 voix au delà. Les représentants d'un *pays* votent non par tête, mais en bloc. L'assentiment du *Bundesrat* n'est requis que pour des lois déterminées touchant à l'intérêt des pays, en particulier les lois financières qui sont de la compétence commune du *Bund* et des *pays*.

Le *Bundespräsident*, président de la Fédération, est élu pour 5 ans par une *Bundesversammlung* composée des membres du *Bundestag* et d'un nombre égal de membres désignés à la proportionnelle par les diètes des *pays*. Pour son élection la majorité absolue est requise aux deux premiers tours, la majorité relative au 3e. Il signe les traités avec les Etats étrangers, accrédite les ambassadeurs, nomme les juges et les fonctionnaires du *Bund* dans la limite fixée par les lois, dispose du droit de grâce. Il désigne et nomme le chancelier, il peut dissoudre la diète dans certains cas.

Le gouvernement fédéral comprend le *Bundeskanzler,* élu par le *Bundestag,* sur proposition du Président fédéral, à la majorité absolue, et les ministres, nommés et destitués sur proposition du chancelier par le Président fédéral. Si le chancelier désigné par le *Bundespräsident* n'est pas élu, le *Bundestag* doit en investir un autre, à la majorité absolue, dans les 15 jours. Si ce vote n'est pas obtenu, le chancelier peut être élu après ce délai à la majorité relative. Dans ce dernier cas, le Président fédéral peut nommer le chancelier investi ou dissoudre la Diète.

Le *Bundestag* ne peut renverser un chancelier qu'en lui désignant un successeur à la majorité absolue. Si le chancelier pose la question de confiance et n'obtient pas la majorité absolue, il peut proposer au Président, dans les 21 jours, la dissolution de la Diète. Mais ce droit devient caduc par l'élection d'un successeur. Dans tous les cas, un délai de 48 heures est obligatoire entre le dépôt de la motion de confiance ou de méfiance et le vote du *Bundestag.*

Répartition des compétences

L'article 70 précise que les droits législatifs appartiennent aux *pays* dans la mesure où la loi fondamentale ne les attribue pas au *Bund.*

Dans certains domaines, le droit législatif appartient exclusivement au *Bund :* affaires étrangères, citoyenneté nationale, passeports, immigration et émigration, monnaies et changes, poids et mesures, traités de commerce et de navigation, commerce extérieur, chemins de fer nationaux et trafic aérien, P.T.T., statut des fonctionnaires du Reich.

Dans d'autres domaines, il exerce le droit législatif concurremment avec les *pays.* Le droit du *Bund* l'emporte sur le droit des *pays.* Il peut intervenir lorsqu'une législation locale manque de l'efficacité nécessaire ou empiète sur les droits d'un autre *pays* et plus généralement pour sauvegarder l'unité juridique et économique de la Fédération et l'uniformité des conditions de vie. La législation mixte concerne en particulier le droit civil et pénal, la constitution des tribunaux et la procédure, le droit d'association et de réunion, de séjour et d'établissement, les réfugiés et personnes déplacées, les invalides et prisonniers de guerre, les dommages de guerre et les réparations, le droit économique (mines, industrie, commerce, artisanat, banques, énergie, assurances), la législation du travail (y compris les assurances sociales), l'assistance publique, le droit d'expropriation et de socialisation, la législation agricole et forestière, la navigation maritime, côtière et fluviale, les grandes voies de communication.

L'administration appartient en règle générale aux *pays,* selon les directives et sous le contrôle du *Bund.* Des administrations fédérales sont prévues pour les Affaires Etrangères, les finances fédérales, les chemins de fer, les P.T.T., les voies fluviales du Bund.

Le Bund dispose d'une banque d'émission.

Le *Bundesverfassungsgericht,* cour suprême, dont les membres sont élus pour moitié par le *Bundestag,* pour moitié par le *Bundesrat,* arbitre les conflits constitutionnels.

Les compétences financières

C'est autour des dispositions financières que se sont livrées les plus âpres batailles entre centralistes et fédéralistes. Ces derniers ont finalement obtenu de grands avantages.

Le *Bund* partage avec les *pays* les droits législatifs en ce qui concerne les impôts de consommation et impôts indirects (sauf les impôts locaux), les impôts sur le revenu et sur la fortune, les droits de succession. Sa législation exclusive ne s'étend qu'aux douanes et aux monopoles, qu'il administre.

Le *Bund* dispose du revenu des douanes et des monopoles, des impôts de consommation (sauf l'impôt sur la bière), de l'impôt sur le chiffre d'affaires et des prélèvements exceptionnels sur le capital, et en assure la perception.

L'impôt sur la bière, les impôts indirects, l'impôt sur le revenu et sur la fortune, les droits de succession, l'impôt foncier et les impôts locaux reviennent aux *pays* et aux communes. Cependant le *Bund* peut s'attribuer par une loi une partie de l'impôt sur le revenu pour couvrir l'excédent de ses dépenses, en particulier les subventions aux *pays* dans le domaine de l'enseignement, de la santé publique et de l'assistance sociale.

Pour assurer la péréquation des charges entre les pays il peut accorder des subventions et les prélever sur certains impôts.

Selon le vœu des fédéralistes, la majeure partie de l'administration financière reste aux mains des *pays*. Cependant le *Bund* peut, par un règlement, unifier les administrations, la procédure et la formation des fonctionnaires.

LA CONFERENCE DE PARIS (23 mai-20 juin)

Le problème monétaire, dont la solution semblait être une condition préalable a la levée du blocus de Berlin, était passé sous silence dans les déclarations faites le 30 janvier par le maréchal Staline au journaliste américain Kingsbury Smith. Le 15 février, au cours de la session tenue par l'O.N.U. à Lake-Success, le délégué américain Jessup demanda au délégué soviétique Malik si cette omission avait une signification particulière. Le 15 mars, M. Malik fit savoir que la question monétaire pourrait être discutée au cours d'une réunion des quatre ministres des Affaires Etrangères si une conférence consacrée à l'ensemble du problème allemand était convoquée. M. Jessup ayant demandé si le gouvernement soviétique était disposé à lever le blocus pour permettre aux ministres de se réunir, M. Malik l'informa le 21 que si une date définitive pouvait être fixée pour une conférence des quatre, une levée réciproque et simultanée du blocus pourrait être effectuée préalablement à la réunion du Conseil. Les trois puissances occidentales, s'étant concertées, firent remettre à M. Malik, le 5 avril, une déclaration commune pour s'assurer qu'en dehors de la fixation d'une date pour la réunion d'une Conférence, aucune autre condition à une levée simultanée du blocus ne serait posée. Les négociations, révélées le 26 avril par un communiqué de l'agence

Tass suivi d'un communiqué du Département d'Etat, aboutirent le 4 mai à l'accord de New-York qui fixait au 12 mai à minuit la levée de toutes les restrictions de la circulation établies depuis le 1er mars 1948 et au 23 mai la réunion du Conseil des ministres des Affaires Etrangères.

Réuni à Paris, au Palais de Sagan, le Conseil, composé de MM. Vychinski, Acheson, Bevin et Schuman, se mit d'accord sur l'ordre du jour suivant : 1°) Unité de l'Allemagne au point de vue économique et politique, y compris le problème du contrôle; 2°) Problème de Berlin, y compris la question monétaire; 3°) Préparation du traité de paix allemand; 4°) Examen du traité de paix autrichien.

Pour l'unification de l'Allemagne, M. Vychinski proposa d'une part la reprise de l'activité du Conseil de Contrôle allié exerçant en Allemagne le pouvoir suprême, d'autre part la création d'un Conseil gouvernemental, organisme central allemand qui serait constitué à partir des organisations économiques existant dans l'une et l'autre zones. Sa compétence s'étendrait aux questions politiques et économiques dont il serait chargé pour l'ensemble de l'Allemagne par le Conseil de Contrôle.

Ces propositions se heurtèrent au front commun des ministres occidentaux qui les jugeaient dépassées par les événements. Au point de vue politique, ils n'acceptaient pas de remettre en question l'existence des organismes politiques créés dans l'Allemagne de l'ouest. Voici les thèses essentielles défendues par eux : L'unité de l'Allemagne doit se faire sur la base fédérale du statut fondamental voté à Bonn qui peut s'adapter à l'Allemagne entière, et selon les principes démocratiques (liberté de l'individu, indépendance et libre activité des partis, interdiction de toute formation de police politique). Un statut d'occupation quadripartite doit mettre fin au gouvernement militaire. Sauf pour les domaines réservés, de larges pouvoirs seront concédés au gouvernement fédéral et aux *pays* dans le cadre d'institutions homogènes. Le contrôle quadripartite confié à une Haute Commission sera exercé à la majorité des voix, la règle de l'unanimité et le veto étant limités à des cas exceptionnels.

Au point de vue économique, c'est surtout M. Acheson qui a formulé des revendications : arrêt définitif des démontages et suspension des réparations et prélèvements sur la production courante, renseignements sur l'état économique de la zone orientale et sur les prélèvements opérés, rétrocession des biens soviétiques d'Etat dans cette zone.

A ces thèses qui mettaient en cause toute la structure politique et économique de l'Allemagne de l'est et demandaient son assimilation à l'ouest, le délégué soviétique répondit par un refus catégorique.

Pour Berlin, les propositions de M. Vychinski tendaient au rétablissement d'une *kommandatura* interalliée, chargée de contrôler une administration municipale unique, issue de nouvelles élections, et de recréer des conditions de vie normales. D'accord sur le principe, les ministres se trouvèrent en désaccord d'une part sur le fonctionnement de la *kommandatura*, d'autre part sur les compétences du *Magistrat*.

Les ministres occidentaux estimaient que les décisions devaient être prises en règle générale à la majorité, le ministre soviétique s'en tenait au principe de l'unanimité et du véto. Les occidentaux demandaient d'autre part de larges pouvoirs pour le *Magistrat*, selon les principes du statut d'occupation.

Dans la question monétaire, aucun progrès ne fut enregistré. Les ministres ayant demandé aux experts réunis à Berlin depuis le 13 mai un rapport sur leurs travaux pour le 13 juin, ceux-ci ne purent que rendre compte de l'échec de leurs entretiens.

Abordant le problème du traité de paix, M. Vychinski proposa qu'un traité de paix fût élaboré par les quatre gouvernements dans les trois mois. Ce projet devrait prévoir le retrait de toutes les troupes d'occupation dans le délai d'un an après la signature du traité. La proposition fut écartée par un renvoi aux suppléants.

Les seuls résultats positifs de la Conférence concernent le traité de paix avec l'Autriche. Les principaux points litigieux ont été réglés. L'Autriche garde ses frontières du 1er janvier 1938, celles de la Carinthie méridionale n'étant pas modifiées au profit de la Yougoslavie. Elle s'engage à protéger les droits des minorités slovènes et croates.

L'U.R.S.S. recevra de l'Autriche 150 millions de dollars payables en 6 ans. Les biens de la compagnie de navigation danubienne en Autriche orientale, Hongrie, Roumanie et Bulgarie sont transférés à l'U.R.S.S. qui obtient également des concessions pétrolifères. La Yougoslavie dispose des biens autrichiens situés sur son sol.

Reprise au moment de la session de l'O.N.U. (les 28 septembre et 8 octobre), la discussion du traité de paix avec l'Autriche n'a pas abouti toutefois à un accord définitif entre les quatre ministres.

La Conférence de Paris s'est donc soldée, en ce qui concerne le problème allemand, par un échec complet. Toutefois les ministres ont consacré plusieurs séances secrètes à la recherche d'un *modus vivendi*. Le communiqué final du 20 juin précisait que l'accord de New-York du 4 mai qui mettait fin au blocus, demeurerait en vigueur. Il indiquait d'autre part qu'« afin d'atténuer les effets de l'actuelle division administrative de l'Allemagne et de Berlin », des consultations quadripartites concernant l'administration des 4 secteurs d'une part, le trafic et le commerce interzonal d'autre part, se poursuivraient dans l'ancienne capitale.

Le rétablissement de relations plus normales entre l'est et l'ouest s'est heurté à de nombreux obstacles.

On sait que depuis le 20 mars, seul le D.-mark occidental a cours légal dans les secteurs ouest de Berlin. Pour obtenir de la direction des chemins de fer, sous contrôle russe, le paiement de leurs salaires en marks occidentaux, les 15.000 cheminots de Berlin-ouest, rattachés en grande majorité au syndicat autonome de l'U.G.O., ont déclenché, le 20 mai, une grève qui, avec des incidents multiples et des péripéties diverses, ne s'est terminée que le 28 juin, les cheminots obtenant le paiement de 60 % de leur salaire en marks occidentaux.

En vue de normaliser les conditions de vie à Berlin, des réunions ont eu lieu entre les Commandants alliés de Berlin ou leurs adjoints après la Conférence de Paris. Accusant l'administration soviétique des chemins de fer de ne pas respecter l'accord intervenu, les commandants des secteurs ouest, sur l'ordre des Hauts Commissaires, ont interrompu les pourparlers le 28 septembre.

La reprise du commerce interzonal s'est avérée complexe. Le 5 juillet, un comité d'experts quadripartite s'est constitué. Le 7 juillet, des négociations ont commencé entre la Commission Economique allemande (de l'est) et l'Administration Economique Bizonale. Après maintes interruptions, elles ont abouti le 8 octobre à un accord commercial interzonal portant sur 150 millions de dollars.

L'EVOLUTION POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE DE L'OUEST

Les élections au *Bundestag* ont eu lieu le 14 août. Elles ont marqué une avance des libéraux et de l'extrême droite. Voici la répartition des 402 sièges : C.D.U. et C.S.U. 139, S.P.D. 131, F.D.P. 52, Bayernpartei 17, Deutsche Partei 17, K.P.D. 15, W.A.V. (parti de Loritz) 12, Centre 10, Droite allemande 5, Union du Schleswig-Sud 1, Indépendants 3. Le Parlement municipal de Berlin a en outre élu 8 délégués (sans droit de vote).

Tirant avantage de cette situation, la C.D.U. s'est tournée vers les libéraux et le parti allemand pour constituer les cadres du nouvel Etat en rejetant les socialistes dans l'opposition.

Réunies le 7 septembre, les deux Chambres ont élu leurs bureaux. Le *Bundesrat,* qui comprend 42 membres, a élu président Karl Arnold, ministre-président de Rhénanie-Westphalie, leader de l'aile gauche de la C.D.U. et syndicaliste. Cette manœuvre centraliste s'est faite aux dépens des Bavarois et de leur ministre-président Ehard. Les ministres-présidents de Basse-Saxe, H. Kopf (S.P.D.), et de Wurtemberg-Hohenzollern, Dr Müller (C.D.U.), ont été désignés comme vice-présidents.

Le *Bundestag* a élu président le Dr E. Koehler (C.D.U.), ex-président du Conseil Economique de la bizone depuis juin 1947, et comme vice-présidents le Dr Carlo Schmidt (S.P.D.) et le Dr Schaefer (F.D.P.).

Le 12 septembre, la *Bundesversammlung* qui avait à choisir entre trois candidats : le Dr Heuss, chef du F.D.P., Schumacher, chef du S.P.D. et Amelunxen, personnalité du Centre, a élu le Dr Heuss, président fédéral. L'élection s'est faite au 2e tour par 416 voix contre 312 à Schumacher.

Le 15 septembre, Karl Adenauer, chef de la C.D.U., désigné par le président fédéral, a été élu chancelier par le Bundestag. Sur 389 votants, 202 voix se sont prononcées pour lui (142 voix contre, 44 abstentions, 1 bulletin nul, 13 absents).

Le 20 septembre, le 1er ministère du Bund s'est présenté devant le Bundestag. Outre le chancelier, il comprend 13 ministres. La C.D.U. détient 8 portefeuilles, l'Economie (avec Erhard, ex-directeur de l'administration économique bizonale), l'Intérieur, le Travail, le ministère des Réfugiés et celui de l'Unité allemande (confié à Jacob Kaiser), en outre les Finances, les Postes et le Ravitaillement attribués à des membres de la C.S.U. bavaroise. Le F.D.P. obtient la vice-présidence et la Justice, la Deutsche Partei les Communications et la Liaison avec les Chambres.

En politique extérieure, le gouvernement fédéral, appuyé par l'opposition socialiste, réclame la révision des frontières orientales et un règlement du problème de la Sarre dans le cadre allemand.

En politique intérieure, il s'attaque en particulier à la question des

démantèlements et au problème de Berlin. Bien que les alliés aient rayé de la liste des démontages 159 des 167 usines dont le comité Humphrey avait demandé le maintien, la campagne contre tout démantèlement prend de plus en plus d'ampleur et trouve un écho grandissant en Amérique où 44 sénateurs républicains ou démocrates viennent de demander l'arrêt total des démontages. Quant à Berlin, le parlement fédéral a voté, le 30 septembre, une motion incluant dans la République fédérale Berlin qui doit à l'avenir en être la capitale, et demandé aux alliés de réviser leur position.

LA REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DE L'EST

Des événements d'une portée considérable viennent de se dérouler en zone orientale. L'insuffisance de la documentation dont nous disposons actuellement ne nous permet malheureusement que d'en faire un compte rendu succinct.

Le 5 octobre, à la suite d'une campagne de manifestations et de motions populaires, le *présidium* du Conseil du peuple et les représentants du Bloc démocratique (qui groupe tous les partis autorisés) donnaient mandat au Conseil du Peuple d'instaurer un gouvernement [1]. Le 7, la République démocratique allemande fut proclamée par le Conseil du Peuple. Le président Wilhelm Pieck donna lecture du manifeste du Front national pour l'unité et la paix dont les points principaux sont : le rétablissement de l'unité politique et économique par l'instauration d'un gouvernement démocratique allemand, la dissolution de la République fédérale de l'ouest, l'annulation du statut de la Ruhr et de l'autonomie de la Sarre, l'unification de la monnaie, la cessation des démantèlements, le retrait des troupes d'occupation et la signature d'un traité de paix.

Le Conseil du Peuple se transforma ensuite en Chambre du peuple *(Volkskammer)* provisoire. Des élections doivent avoir lieu en octobre 1950. Une première loi décida la mise en vigueur de la constitution unitaire adoptée le 30 mai par le Congrès du peuple. Une autre loi fixait la composition du ministère qui doit comprendre 1 ministre président, 3 ministres-présidents adjoints et 14 ministres, en tout 18 membres. Proposé par le S.E.D., parti le plus important, M. Otto Grotewohl fut ensuite élu ministre-président par la Chambre populaire.

Le 10 octobre, le général Tchouikov (nommé chef de l'Administration militaire soviétique en avril, après la désignation du général Sokolovski comme ministre adjoint des forces armées de l'U.R.S.S.) fit connaître par une proclamation que l'Administration militaire soviétique était dissoute et ses pouvoirs transmis au gouvernement de la République démocratique. Il n'y aura pas de statut d'occupation. Une commission de contrôle, dirigée par l'ambassadeur extraordinaire Sémionov, est instituée pour contrôler l'application des décisions de Potsdam.

Les troupes soviétiques quittent le secteur russe de Berlin où s'installe le nouveau gouvernement. L'évacuation de toute la zone est envisagée pour l'an prochain.

1. Rappelons que le Conseil du Peuple, composé de 330 délégués de l'est et de 100 représentants de l'ouest, est une émanation du 3e Congrès du Peuple, dont la composition et les buts avaient fait l'objet, les 15 et 16 mai, d'une consultation des électeurs par *oui* ou *non*.

Une Assemblée nationale, composée de la *Volkskammer* et de la *Länderkammer,* fut convoquée pour le 11 octobre. La *Chambre des pays*, désignée par les 5 diètes à raison d'un député pour 500.000 habitants, comprend 34 membres (11 pour la Saxe, 8 pour la Saxe-Anhalt, 6 pour la Thuringe, 5 pour le Brandebourg et 4 pour le Mecklembourg). D'autre part, 7 observateurs font partie de la *Chambre des pays* pour Berlin. Comme pour l'ouest, la question du rattachement de Berlin à l'Etat nouveau en tant que 6e *Land* reste pendante.

L'Assemblée nationale élut à l'unanimité comme Président de la République démocratique le président du S.E.D. et du Conseil du peuple Wilhelm Pieck.

Le 12 octobre, le gouvernement formé par M. Grotewohl s'est présenté devant la *Volkskammer*. Il comprend comme vice-présidents les chefs des trois partis principaux : Walter Ulbricht (S.E.D.), Otto Nuschke (C.D.U.) et Hermann Kastner (L.D.P.). Les 18 portefeuilles sont ainsi répartis : 8 au S.E.D. (dont l'Intérieur avec Karl Steinhof, premier ministre du Brandebourg, et le Plan Economique avec Heinrich Rau, président de la Commission Economique), 4 à la C.D.U. (dont les Affaires Etrangères avec G. Dertinger), 3 au L.D.P. (dont les Finances), 1 au parti national-démocrate, 1 au parti paysan, 1 à un ministre sans parti.

La déclaration ministérielle, qui a recueilli un vote de confiance unanime, repose en politique générale sur le programme du Front National. En politique extérieure, elle proclame sa fidélité aux accords de Potsdam et reconnaît formellement la ligne Oder-Neisse comme une frontière de paix.

Il existe donc désormais deux Allemagnes, dotées d'institutions politiques différentes, les unes fédérales, les autres centralisées. Le rattachement politique des divers secteurs de Berlin à l'un et à l'autre Etat ne semble plus guère qu'une question de forme. Chacune des deux parties de l'Allemagne cherche à étendre à l'autre son influence idéologique et morale pour recréer l'unité, et le désaccord des alliés leur laisse de larges possibilités. Mais le problème allemand est dominé maintenant par la lutte d'influence entre l'Amérique avec ses partisans et le monde soviétique ; son évolution en dépend étroitement.

P. Isler.

Le 14 octobre 1949.

II

LES LIVRES

En 1949 seulement, les livres édités en Allemagne ont commencé à circuler. Mais on rencontre encore beaucoup de difficulté à se procurer ceux qui ont paru depuis 1940 ou même à savoir dans quelle mesure ils existent encore.

Avant qu'il soit trop tard, signalons ici quelques livres marquants qui ont vu le jour, en Allemagne ou ailleurs, depuis le début de la seconde guerre mondiale.

M. Georg Baesecke a commencé la publication d'une grande synthèse intitulée *VOR- UND FRÜHGESCHICHTE DES DEUTSCHEN SCHRIFTTUMS* dont le premier tome, *Vorgeschichte* a paru en 1940 (Halle, Niemeyer, gr. in-8°, XIV + 557 p., 22 mk, cart.). Le livre est dépourvu de préface, de sorte que le lecteur doit deviner par lui-même, d'après ce volume, le dessein général de l'ouvrage.

Ce premier tome est divisé en dix livres dans lesquels l'auteur passe successivement en revue tout ce qui touche aux sources de la poésie germanique (et non pas seulement allemande, naturellement) prise dans son sens le plus large, depuis les traditions populaires, les témoignages classiques et l'écriture runique jusqu'aux grands thèmes de la poésie héroïque, Ermanaric, Dietrich et les Nibelungen. Seulement, comme dans cette préhistoire, aucune œuvre n'est encore allemande, mais norroise ou anglaise, c'est sur ces dernières sources que se fonde M. Baesecke pour restituer un passé reculé et souvent bien hypothétique. Supputer, comme il est fait au livre VI, les « témoignages de la poésie gotique en Allemagne » est assez vain quand on songe que nous ne possédons pas une trace de cette poésie ; c'est un jeu auquel on s'est un peu trop fréquemment livré en Allemagne depuis A. W. Schlegel et Jacob Grimm.

*
* *

On trouve un tableau beaucoup plus sobre de la poésie germanique dans son ensemble dans le livre qu'Andreas Heusler avait publié en 1923 sous le titre *DIE ALTGERMANISCHE DICHTUNG*. Heusler est mort le 28 février 1940, mais il avait revu son livre en vue d'une nouvelle édition augmentée qui est parue en 1941 (Potsdam, Akademische Verlagsgesellschaft, Athenaion). Il n'est guère de page qui n'ait subi quelque retouche, mais surtout le livre s'est enrichi de trois chapitres sur les sagas islandaises. Ces chapitres sont excellents, bien qu'il faille comprendre « Dichtung » dans un sens très élargi pour y faire entrer les sagas qui sont essentiellement de la prose narrative.

*
* *

C'est encore pendant la guerre qu'a vu le jour la vaste *ALTNORDISCHE LITERATURGESCHICHTE* que Jan de Vries a publiée dans le *Grundriss der germanischen Philologie* (Berlin, W. de Gruyter, vol. I, 1941, VII + 295 p. ; vol. II, 1942, VII + 532 p.). Quelle qu'ait pu être, en Hollande sous l'occupation, l'attitude de M. Jan de Vries, nous n'avons pas à juger ici le citoyen, mais le savant. Cette *Histoire*, qui va des origines à

la fin du moyen âge, remplace dans la nouvelle édition du *Grundriss* celle qu'avait jadis composée Eugen Mogk. Une de ses innovations est de présenter la littérature norroise dans son développement chronologique et non d'après les genres littéraires seulement. Tentative assez hardie sur certains points, mais brillamment réalisée par quelqu'un qui domine parfaitement son sujet.

*
* *

Revenons à M. Baesecke pour indiquer qu'en 1945, il a publié une édition du chant de Hildebrand (*DAS HILDEBRANDLIED,* Eine geschichtliche Einleitung für Laien, mit Lichtbildern der Handschrift, alt- und neuhochdeutschen Texten, Halle, Niemeyer, gr. in-4°, 64 p. 7 mk 60, cartonné). Cette édition comporte une reproduction diplomatique du ms. avec, en face, une traduction littérale, puis une restitution du texte haut-allemand avec traduction en vers allitérés. Le reste du volume est occupé par l'introduction, fort détaillée, où M. Baesecke passe en revue les nombreux problèmes qui se rattachent à ce poème. Le savant professeur émet l'hypothèse, suggérée par un ingénieux rapprochement avec l'*Histoire* de Paul Diacre, qu'un « chant de Hildebrand » a pu naître chez les Lombards, à la cour de Liutbrand entre 712 et 730. Le texte original en dialecte langobarde aurait pris sa physionomie actuelle en passant par le bavarois et le bas-allemand. Du point de vue linguistique, le chant de Hildebrand est une curiosité par ses surcharges dialectales. Du point de vue littéraire au contraire, il est le type même du court poème héroïque de la poésie germanique la plus authentique.

*
* *

A M. Georg Baesecke qui avait atteint sa soixante-cinquième année le 13 janvier 1941, un certain nombre de disciples et d'amis ont offert le traditionnel recueil de mélanges (*ALTDEUTSCHES WORT UND WORTKUNSTWERK,* Halle, Niemeyer, 1941, IV + 215 p., 13 mk.). Dans ce volume qui porte sur le vieux et le moyen-haut-allemand, on remarque deux études très poussées sur l'histoire du mot *deutsch,* l'une de Hennig Brinkmann, l'autre de Theodor Frings, ainsi qu'un article de K. Wagner, « Zum Problem einer althochdeutschen Grammatik », où l'auteur esquisse ce que pourrait, ce que devrait être une grammaire du vieux-haut-allemand qui tiendrait compte des progrès récents de la linguistique.

*
* *

On connaît l'état déplorable de la lexicographie pour le vieux-haut-allemand. Un siècle après le *Sprachschatz* de Graff on attend encore un dictionnaire moderne et complet. On y travaille pourtant depuis de longues années et il faut espérer que l'œuvre que dirigent M. Th. Frings et M[me] E. Karg-Gasterstädt ne tardera pas trop à voir le jour puisque le fichier est sauf.

En attendant, il a paru d'intéressantes monographies, en liaison plus ou moins étroite avec ce dictionnaire. C'est ainsi que M. Heinrich Wesche a publié, dès 1940, un travail très fouillé sur le vocabulaire de la magie et de la divination (*DER ALTHOCHDEUTSCHE WORTSCHATZ IM GEBIETE DES ZAUBERS UND DER WEISSAGUNG,* Halle, M. Niemeyer, IV + 110 p., 7 mk 50) qui complète les études précédentes du même auteur (*Das Heidentum in der althochdeutschen Sprache,* Göttingen, 1932,

et « Das Priestertum und der Gottesdienst », *PBB*, LXI). D'autre part, M. Werner Betz à qui l'on devait l'étude *Der Einfluss des Lateinischen auf den althochdeutschen Sprachschatz, I, Der Abrogans*, 1936, vient de soumettre la traduction de la *Règle de Saint Benoît* en vieux-haut-allemand à la même analyse sémantique (*DEUTSCH UND LATEINISCH. DIE LEHNBILDUNGEN DER AHD. BENEDIKTINERREGEL*, Bonn, H. Bouvier Verlag, 1949, 227 p., 9 mk 50). Même au point de vue de la méthode générale d'analyse des calques linguistiques et des mots d'emprunt, le livre de M. Betz est important, et son premier chapitre pose les problèmes avec beaucoup de précision. En ce qui touche à la constitution du vocabulaire allemand, des études comme celle-ci sont capitales, et il est heureux que M. Betz, qui a collaboré pendant deux ans au dictionnaire du vieux-haut-allemand, ait pu enfin publier ce nouveau travail qui était déjà achevé au début de la dernière guerre.

*
* *

Les livres récents qui retracent l'histoire de la langue allemande ne sont pas encore très nombreux. Celui de R. Priebsch et W. E. Collinson (*The German Language*, Londres, Faber and Faber) a connu une seconde édition, de même que celui de M. Adolf Bach (*Geschichte der deutschen Sprache*, Leipzig, Quelle und Meyer, 1943), revu et augmenté d'une vingtaine de pages qui ne sont pas toutes des plus heureuses : l'annexionisme apparaît dans le § 188*a* sur le néerlandais et s'étale sur la carte 2 où sont abolies les frontières françaises et autrichiennes. Il est vraiment pénible de voir un savant de mérite comme M. Adolf Bach introduire des éléments qui n'ont rien à voir avec la linguistique ; le couplet sur la « pureté de la langue et la pureté du sang » qui termine l'ouvrage laissera rêveurs les lecteurs qui auront étudié des travaux comme ceux de M. Betz.

*
* *

Victor Henry avait jadis composé une *Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand* qui, par un détour, était une grammaire du germanique. C'est un dessein assez différent qu'a eu M. Wolfgang Jungandreas en écrivant sa *GESCHICHTE DER DEUTSCHEN UND DER ENGLISCHEN SPRACHE* (Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht). Les deux langues westiques ayant un tronc commun assez rapproché et présentant dans leur développement de nombreuses analogies, il est parfaitement plausible de suivre parallèlement leur évolution. L'ouvrage de M. Jungandreas se composera de six fascicules dont les deux premiers seulement ont paru (Teil I : *Vom Urgermanischen bis zum Beginn der literarischen Zeit*, 1946, 116 p. ; Teil II : *Geschichte der deutschen Sprache*, 1947, 130 p.). Viendront ensuite : III, Geschichte der englischen Sprache ; IV, Deutsche und englische Sprachgeschichte als Kulturgeschichte (Bedeutungswandel) ; V, Ergänzungsheft ; VI, Texte zur Sprachgeschichte. On voit que l'ensemble est assez ambitieux, bien que chaque fascicule, pris séparément, soit de dimensions modestes. Le premier expose le développement linguistique depuis l'indo-européen (germanique commun ; nordique, ostique, westique ; anglo-frison ; développement du vieux-haut-allemand ; vieil-anglais). Il tient surtout compte des faits phonétiques (sous une forme parfois condensée) et du vocabulaire.

Le second décrit l'histoire de l'allemand en se fondant principalement sur le vocabulaire et les emprunts. La lutte des dialectes et la constitution d'une « koiné » sont bien marquées.

*
* *

Mais le travail le plus important qui ait paru sur ce domaine est l'esquisse publiée par M. Th. Frings sous le titre de *GRUNDLEGUNG EINER GESCHICHTE DER DEUTSCHEN SPRACHE* (Halle, Niemeyer, 1948, gr. in-8°, 109 pages avec 61 cartes, 6 mk 60 cartonné), titre qui était déjà celui d'un article paru en 1938 dans la *Zeitschrift für deutsche Geisteswissenschaft*. Le maître actuel des études de géographie linguistique et de dialectologie en Allemagne nous apprend que les notes qu'il accumulait en vue d'une histoire de la langue allemande ont été détruites dans l'incendie de l'Université de Leipzig en décembre 1943. Se trouvait en sécurité le texte de trois conférences qu'il avait faites sur ce sujet et qui était déjà prêt pour l'impression en 1936. Dans l'intervalle (1944), l'auteur a publié son mémoire sur la place des Pays-Bas dans le développement du germanique (*DIE STELLUNG DER NIEDERLANDE IM AUFBAU DES GERMANISCHEN*, Halle, Niemeyer, 1944, 67 p. avec 24 cartes) qui lui a permis de préciser ses idées sur certains points. On retrouvera ici l'auteur de *Germania Romana* dont la première conférence *Sprachgeographie und Kulturgeographie,* résume les thèses fondamentales. La seconde, *Aufbau und Gliederung des deutschen Sprachgebietes*, reprend un thème bien connu, mais le renouvelle à la lumière de la géographie linguistique. La troisième, *Westgermanisch, Ingwäonisch, Deutsch,* traite d'une question qui est d'actualité depuis quelques années (l'existence et la subdivision du domaine westique), mais qui remonte à un célèbre article de F. Wrede, *Ingwäonisch und Deutsch* (1924). Pour Wrede, le représentant authentique du westique, c'est l'anglais ; l'allemand est du westique fortement influencé par le gotique. M. Frings fait ici, à la lumière de la géographie linguistique et de la préhistoire une critique de l'hypothèse de Wrede. Il y a là un effort considérable pour restituer la situation géographique des tribus germaniques du continent à l'époque préhistorique. M. Friedrich Maurer, dans son livre *Nordgermanen und Alemannen* (Strasbourg 1942), a également tenté une restitution analogue, mais les résultats auxquels il aboutissait sont sensiblement différents. Cette méthode a déjà été utilisée par M. W. von Wartburg pour les langues romanes (*Die Entstehung der romanischen Völker*, Halle, Niemeyer, 1939, 180 p.), mais il ne faut pas oublier que nous sommes assez bien renseignés sur la géographie de la Romania. Pour les Germains du continent, les données sont bien maigres : on se laisse hypnotiser par la division tripartie de Tacite (*Germ.* II) en Ingaevones, Herminones et Istaevones, et on veut à tout prix la retrouver sur le plan linguistique. Les très nombreuses cartes dressées par M. Frings projettent autant de clarté qu'il est possible sur un problème difficile. Ce qui est hors de doute, c'est que, après les travaux du maître de Leipzig, les rapports des différents dialectes westiques apparaissent plus nettement dans leur complexité. Les recherches que l'on poursuit depuis plusieurs années en Belgique pour établir, à la lumière des noms propres, les linéaments d'une grammaire du vieux-néerlandais, permettront sans doute de faire avancer un peu le problème. On se rappelle tout le parti que le très regretté Joseph Mansion avait déjà su tirer de l'onomastique gantoise dans son beau livre *Oudgentsche Naamen*.

*
* *

Il manquait depuis longtemps un livre qui traitât de la formation des mots en allemand. Le tome II de la *Deutsche Grammatik* de Wilmanns, réimprimé en 1911, est épuisé depuis longtemps, ainsi que le petit livre de Kluge, *Abriss der deutschen Wortbildungslehre* (1913). La grande grammaire de H. Paul dont le cinquième et dernier volume traite du sujet (1920) est difficile à trouver (on en prépare un résumé). C'est dire que le manuel de M. Walter Henzen, *DEUTSCHE WORTBILDUNG* (Halle, M. Niemeyer, 1947, XIV + 307 p.) comble une lacune. Le livre prend place dans l'illustre *Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte* que fonda W. Braune et que dirige Karl Helm (Ergänzungsreihe, Nr. 5).

Cet ouvrage n'apporte rien de révolutionnaire; l'étude de la formation des mots se fait suivant une méthode aujourd'hui classique : étude de la dérivation et de la composition. Le plan suivi par M. Henzen est très clair, ses exemples fort bien choisis. Son exposé est bien documenté et les références bibliographiques sont abondantes. Le livre est pourvu de bons index ; l'index des mots cités, sans être exhaustif, remplit soixante-quatorze colonnes.

Il est difficile d'exposer la formation des mots d'une langue moderne sans la replacer dans la perspective historique. M. Henzen se sert du gotique et des autres dialectes germaniques avec discrétion, il ne se prive pas d'appeler à l'aide les dialectes allemands d'aujourd'hui. A propos des tendances actuelles, on trouvera dans la dernière partie, pp. 238 et suiv., des renseignements bien classés sur les formations du type de la dérivation impropre, des formations rétrogrades, des abréviations, etc. § 137 l'auteur aurait dû citer les deux articles de M. Cahen sur les adjectifs en *-kunds* dans les *Mélanges Andler* et les *Mélanges Vendryes*.

*
* *

Pour le lecteur étranger, la partie qui paraîtra la moins développée dans le livre de M. Henzen est celle qui est consacrée à l'étude des préfixes et des préverbes. Dans sa récente *WORD FORMATION IN GERMAN* (Charlottesville, University of Virginia, 1948, VIII + 124 p., in-4°), M. Frederic T. Wood emploie au contraire les deux cinquièmes de son livre à décrire ce type de formation. Le livre de M. Wood est plus élémentaire que celui de M. Henzen; il laisse de côté toute considération historique et il est dépourvu d'index, ce qui, pour un traité de ce genre, est regrettable; mais c'est un livre clair et bien fait.

*
* *

Deux ouvrages de runologie parus en 1935 ont été réédités. Le premier est celui de M. Wolgang Krause, *WAS MAN IN RUNEN RITZTE* (Halle, Niemeyer, 1943, VII + 64 p. et 16 planches hors texte, 3 mk 60). Or, dit l'auteur dans sa préface, depuis 1935 la runologie a « progressé à pas de géant ». Cette nouvelle édition a en conséquence été remaniée et augmentée pour tenir compte des tendances récentes, en particulier de l'étude des « signes pré-runiques ».

C'est dans le même sens, mais plus profondément, que M. Helmut Arntz a remanié son *HANDBUCH DER RUNENKUNDE* (Zweite Auflage, Halle, Niemeyer, 1944, XV + 314 p. et 16 pl. hors texte, 14 mk). Presque

toute la partie qui faisait l'histoire des recherches runologiques a disparu, ainsi que le chapitre (fort discutable d'ailleurs) sur l'ogom irlandais. Le reste a été refondu, redistribué et souvent développé, ce qui fait qu'on a sur bien des points un livre nouveau. Les hypothèses sur l'origine latine ou grecque de l'alphabet runique sont exposés en quelques pages, tandis qu'au contraire l'hypothèse nord-italique posée par MM. Marstrander et Hammarström est traitée avec beaucoup de détail.

L'inscription du casque B de Negau prend une grande importance dans ces discussions, ainsi que les signes pré-runiques du Val Camonica, avec les travaux de M. F. Altheim et Mme E. Trautmann. On s'oriente ainsi de plus en plus vers une hypothèses qui voit dans les runes un alphabet à valeur essentiellement magique à l'origine, fait sur un modèle nord-italique par des Germains alpins déjà habitués à utiliser les signes pré-runiques. Tout cela est bien aventureux.

*
* *

La valeureuse collection *Altdeutsche Textbibliothek,* fondée jadis par Hermann Paul et dirigée par M. G. Baesecke a repris ses publications. L'excellente édition du *PARZIVAL* de Wolfram von Eschenbach que M. Albert Lutzmann a procurée dans cette collection reparaît, soigneusement revue et encore améliorée (Erstes Heft : buch I bis VI; Fünfte verbesserte Auflage 1948; Zweites Heft : buch VII bis XI, Dritte verbesserte Auflage 1947; Halle Niemeyer, 5 mk chacun).

*
* *

Dans la même collection, on vient de réimprimer en sixième édition les textes vieux-saxons *HELIAND UND GENESIS* (hrsg. von Otto Behaghel, Halle, Niemeyer, 1948, XXXV + 290 p., 6 mk 80). C'est page xxiii qu'on apprend, par hasard, que cette édition a été mise à jour par M. W. Mitzka. L'introduction est un modèle de précision, la bibliographie est parfaitement au courant jusqu'au milieu de 1948.

Ces textes vieux-saxons viennent également d'être traduits en allemand moderne dans la collection « Reclam » par M. Felix Genzmer (*HELIAND UND DIE BRUCHSTÜCKE DER GENESIS, aus dem Altsächsischen und Angelsächsischen übertragen,* Leipzig, Philipp Reclam jun., 1948, 224 p.). Cette traduction remplace dans cette collection celle qu'avait jadis publiée Paul Herrmann. La version en vers allitérés que nous donne M. Genzmer ne laisse rien à désirer : elle épouse admirablement le texte ancien sans tomber dans un archaïsme trop facile. Dira-t-on que pour l'excellent traducteur de l'*Edda* et des *scaldes* qu'est M. Genzmer, la traduction du *Heliand* n'était peut-être qu'un jeu ?

*
* *

Le dernier fascicule paru dans l'*Altdeutsche Uebungstexte* sort un peu du cadre de la collection, mais n'en est pas moins le très bienvenu. C'est une édition de la *HONSNA-THORESSAGA* (hrsg. von Manfred Szadrowsky, Berne, A. Francke s. d. [1949], 70 p., 4 fr. suisses). Les textes norrois sont si difficiles à se procurer à l'heure actuelle que cette édition comble une lacune. Elle reproduit l'excellente édition d'Andreas Heusler dans *Zwei Isländergeschichten*[2] (Berlin, 1913) qui, à son tour suivait le texte de Jón Sigurðsson (Copenhague, 1847). Le glossaire qui l'accompagne reproduit également celui de Heusler, mais sans les réfé rences ni les indications étymologiques.

* * *

Dans la série des « Abrisse » de la grande *Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte*, figurait un *Abriss der altisländischen Grammatik* d'Adolf Noreen que connaissent bien tous ceux qui, depuis la fin de l'autre siècle, ont abordé l'étude du vieux-norrois. La 3e édition (1913) en était épuisée depuis fort longtemps. A sa place M. Wolfgang KRAUSE fait paraître un *ABRISS DES ALTWEST-NORDISCHEN* (Halle, Niemeyer, 1948, XI + 124 p., 5 mk 20) qui, comme le titre l'indique, tient compte non seulement du vieil-islandais, mais du vieux-norvégien. Tout en restant dans les limites d'un livre d'initiation, c'est un ouvrage beaucoup plus complet que l'*Abriss* de Noreen ; il a un volume au moins double et se trouve pourvu d'un index de 26 pages. Le vocalisme, si délicat, du vieux-norrois, y est traité avec détail et parfois de façon assez personnelle. La morphologie est plus développée, de sorte que la grammaire de M. Krause comble une lacune sensible. On regrettera l'absence totale de formation des mots et surtout de syntaxe. Ne serait-il pas temps, cependant, de rompre avec cette vieille tradition ? Je pense à l'*Altisländisches Elementarbuch* de Heusler ou à l'excellente *Norrön Grammatikk* de R. Iversen qui en tiennent largement compte. Enfin, suivant une autre tradition, M. Krause donne les formes et les sons de la langue du XIIe siècle. Seulement, l'étudiant qui débute commencera certainement par une saga et non par les poèmes eddiques. Or, celles de Heusler mises à part (cf. ci-dessus), la plupart des éditions, à commencer par celles qui ont paru chez Niemeyer, et tous les dictionnaires, sont notés dans l'orthographe « moderne ». Cette différence risque de désorienter le débutant qui a déjà tendance à trouver le vieux-norrois difficile.

* * *

Les poèmes eddiques nous sont transmis par des textes qui datent en gros des XIIe et XIIIe siècles, mais il ne fait pas de doute qu'un certain nombre de ces poèmes datent de l'époque antérieure à la conversion au christianisme. C'est à la question : « Quel aurait été le contenu de l'*Edda* vers l'an mille ? » que M. Hermann SCHNEIDER tente de répondre dans un livre intitulé *EINE UREDDA Untersuchungen und Texte zur Frühgeschichte der eddischen Götterdichtung* (Halle, Niemeyer, 1948, 119 p., 5 mk 20). M. Schneider pense qu'à cette époque seules existaient des versions plus simples de la *Völuspá*, correspondant grosso modo l'une à la *Völuspá* du Codex Regius depuis la strophe 27 (Völuspá en forna) et l'autre aux strophes 29-44 du *Hyndluliód*. Sur ce point tout le monde est d'accord. Existaient encore la *Lokasenna*, le *Skirnisför*, une forme ancienne des *Grimnismal* et une forme ancienne des *Hávamál* et quelques strophes indépendantes *(lausavisur)*. On aura profit à comparer les raisons que M. Schneider met en avant avec les vues de M. Van de Vries, par exemple dans sa grande *Literaturgeschichte*. De semblables reconstructions ont toujours un caractère très subjectif.

* * *

Quatre grands noms jalonnent l'étude de la difficile poésie scaldique depuis le XIXe siècle : Sveinbjörn Egilsson avec son *Lexicon Poeticum* (1860), Guðbrandur Vigfússon (1883) et Finnur Jonsson (1915) avec leurs éditions ; et enfin E. A. Kock avec les remarques critiques qu'il a publiées sous le titre de *Notationes Norroenae* de 1923 à 1941.

Ernst A. Kock, on le sait, n'a cessé de démontrer que F. Jónsson avait beaucoup trop corrigé les manuscrits, que la poésie scaldique n'est pas si ésotérique qu'on le prétendait et qu'il est possible d'arriver à un sens satisfaisant sans désarticuler complètement les vers. Même s'il est probable que Kock s'est parfois laissé entraîner un peu loin, même s'il n'a peut-être pas tenu assez compte du fait que l'obscurité ou la recherche de l'obscurité constitue un des éléments de toute poésie raffinée, il n'en reste pas moins vrai qu'il a fait faire un immense progrès par ses explications critiques et ses rapprochements. Le *Skaldisches Lesebuch* qu'il publia avec R. Meissner en 1931 rendit de grands services. Voici qu'après la mort de Kock, sa veuve et M. Ivar Lindquist viennent de nous donner successivement un index général des *Notationes Norroenae* (Lunds Universitets Årsskrift, 1944), et enfin un recueil complet de la poésie scaldique dont le premier volume vient de paraître (*DEN NORSK-ISLANDSKE SKALDEDIKTNING*, reviderat av Ernst A. Kock. Första Bandet. Lund, G. W. K. Gleerups Förlag, [s. d.] VIII + 344 p., 20 cour. suéd.). Ce premier volume reproduit le contenu du premier volume de la *Skjaldedigtning* de F. Jónsson, c'est-à-dire les poésies scaldiques du IXe au XIIe siècle, mais avec les corrections et la ponctuation d'E. A. Kock et de très nombreux renvois à ses *Notationes Norroenae*. C'est un magnifique volume, fort bien imprimé, sur beau papier. En attendant le jour où l'on disposera du corpus, dont le plan a été naguère esquissé par M. Jón Helgason, cette édition, qui résume tout le travail d'E. A. Kock, restera indispensable, à côté de celle de F. Jónsson.

*
* *

Difficile à interpréter, la poésie scaldique est encore plus difficile à traduire. Le jeu rigoureux des rimes et des allitérations et celui des métaphores poétiques ou *kenningar* doivent-ils être conservés ? La question a fait, récemment encore, l'objet de discussions et de réalisations. M. Lee M. Hollander, bien connu pour ses traductions du vieux-norrois, y a consacré un article dans les *Scandinavian Studies and Notes*, XVIII (1945), « The Translation of Skaldic Poetry » auquel a répondu M. Félix Genzmer, dans le *Journal of English and Germanic Philology*, XLVII (1948), « Ist die Skaldendichtung übersetzbar ? ». M. Genzmer, prestigieux traducteur de l'*Edda* en allemand, est d'avis qu'on peut et qu'on doit tout conserver : il l'a prouvé à maintes reprises. M. Lee M. Hollander estime qu'il faut jeter par dessus bord les rimes intérieures (*skothending* et *adalhending*) et conserver le rythme, l'allitération et les métaphores. Joignant l'exemple au précepte, il a publié un volume de morceaux choisis (*THE SKALDS · A SELECTION OF THEIR POEMS*, with Introductions and Notes, Princeton University Press, 1947, IX + 216 p.). Un traducteur danois va plus loin encore dans la liberté : au vers hexasyllabe du *drottkvætt* des scaldes, il substitue un octosyllabe ; mais il s'efforce de conserver toute la richesse des kennings. Il traduit ainsi l'œuvre entière du skalde Sigvatr Thórdarson qu'il enchâsse dans une biographie du poète dont Snorri Sturluson disait qu'il improvisait aussi vite que les gens parlent (Sv. AA Petersen, *VIKINGER OG VIKINGEAAND, SIGHVAT THORDSSON OG HANS SKJALTKAB*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1946, 193 p.). A la vérité, je crois que beaucoup dépend de la plasticité de la langue dans laquelle on traduit et aussi de l'habileté

du traducteur. A moins d'être très familier avec le *Gradus ad Parnassum* des scaldes, le lecteur moderne a besoin de beaucoup d'annotations pour comprendre ces strophes, même traduites.

*
* *

M. Rudolf MEISSNER qui a déjà rendu tant de services à la littérature scandinave du moyen âge, soit par ses travaux, soit par ses nombreuses traductions, vient encore d'ajouter à ces dernières, en publiant *DER KOENIGSPIEGEL : KONUNGSSKUGGSJA* (aus dem altnorwegischen übersetzt, Halle, Niemeyer, 1944, 288 p., cart., 9 mk), à côté des traductions scandinaves modernes et de la traduction anglaise de L. M. Larson, celle de M. Meissner, qui est très fidèle et aussi littérale que possible, mettra à la disposition de tous les médiévistes ce « Miroir du Roi » où se reflètent toutes les préoccupations du XIII[e] siècle norvégien et qui, dans sa partie la plus originale (ch. XXIV à XLII) contient une description unique de la vie à la cour.

*
* *

A peine l'imprimerie est-elle introduite en Islande que le pays embrasse la religion réformée ; aussi les livres publiés en Islande au XVI[e] siècle depuis la traduction du Nouveau Testament de 1540 sont-ils tous, code de lois mis à part, des ouvrages de piété ou de théologie. M. Halldor Hermannsson en a fait minutieusement la bibliographie dans le volume IX d'*Islandica* (1916).

L'Islande avait depuis toujours des liens avec le continent et depuis longtemps avec les villes hanséatiques : bien des mots d'emprunt avaient dû, au cours du moyen âge, se glisser en islandais, mais le luthéranisme contribue à en apporter et à en fixer par écrit beaucoup d'autres. M. Chr. WESTERGAARD-NIELSEN a été bien inspiré en consacrant une importante étude aux mots d'emprunt dans la littérature imprimée en Islande au XVI[e] siècle (*LAANEORDENE I DET* 16. *AARHUNDREDES TRYKTE ISLANDSKE LITTERATUR*, Copenhague, Einar, Munksgaard, 1946, CVIII + 406 p., 24 cour.). Ce travail, qui repose sur un dépouillement direct, se présente sous forme d'un dictionnaire accompagné de citations abondantes et précédé d'une très copieuse introduction. C'est le bas-allemand qui fournit le contingent le plus important de ces termes, puis le danois et les autres langues scandinaves ; latin, anglais et français viennent en dernier.

Comme il s'agit la plupart du temps de mots savants empruntés par une langue germanique à une autre langue germanique, le procédé le plus courant est celui du calque. On fait *forstand, undirþrykkja, spursmál* sur le modèle du bas-allemand *vorstant, underdrucken* ou du danois *spörsmaal* « question ». Sous l'influence du nordique oriental on remplace *standa* par *stá, ganga* par *gá ;* le vha, *vleschmanger* avait déjà donné le dan. *kötmangere* que l'isl. décalque en *kjötmangari* « boucher ». On reconnaît là les procédés bien connus de l'emprunt, et le livre de M. Westergaard-Nielsen est très instructif à ce sujet. L'islandais moderne s'étant débarrassé de beaucoup de mots d'emprunt, il aurait été intéressant de donner dans ce cas le substitut moderne.

*
* *

M. Gudmund SCHÜTTE s'est fait un nom et une réputation dans la philologie germanique ; son manuel d'ethnographie germanique *Vor*

Folkegruppe Gottjod (édition anglaise : *Our Forefathers : the Gothonic Nations*) est un ouvrage solide et d'une grande objectivité. A l'automne d'une vie bien remplie et consacrée en grande partie à la science, M. Schütte vient de rassembler en un volume (*UDVALGTE EPISTLER*, 1893-1945, Copenhague, E. Munksgaard, 1947, 610 p.) un grand nombre d'articles qu'il a publiés dans des journaux et des revues, sur les sujets les plus divers et qui montrent sa très grande curiosité. Mais on serait heureux de voir M. G. Schütte recueillir ainsi ses articles proprement scientifiques ; il y en a assez pour remplir un autre volume.

*
* *

L'admirable collection *Islandica* (Ithaca, Cornell University Press) que dirige et publie depuis 1908 M. Halldór Hermannsson, continue son activité. Le volume XXXI a paru en 1945 ; c'est une édition de la saga de Thorgils et Haflidi (*THE SAGA OF THORGILS AND HAFLIDI*, edited with an Introduction and Notes by Halldor HERMANNSSON, XXX + 54 p., 2 doll.). Composée vers 1200, c'est la première saga qui traite uniquement d'événements postérieurs à ce qu'on appelle *söguöldin* « l'époque des sagas » ; elle figure dans la grande *Sturlunga Saga*. C'est un morceau d'histoire plein de vie et de couleur.

Les volumes XXXII-XXXIII, parus en 1948, sont les premiers de la collection qui ne soient pas de la plume de M. Halldór Hermannsson. Ils contiennent une histoire des prosateurs islandais de 1800 à nos jours et ont pour auteur M. Stefán EINARSSON, professeur à l'Université de Baltimore (*HISTORY OF ICELANDIC PROSE WRITERS 1800-1940*, XIII-269 p., 3.50 doll.). Laissant à M. Richard Beck le soin de traiter de la poésie, M. Stefán Einarsson nous donne un tableau très complet de la prose islandaise depuis le début du XIXe siècle et, en un sens, ce livre fonde l'histoire littéraire de l'Islande moderne. L'auteur retrace les débuts du romantisme et la création des sociétés pour l'étude du moyen âge islandais, Jón Sigurðson et son cercle, l'intérêt porté aux contes populaires que recueillent Jón Arnason et ses émules, les romanciers et les dramaturges romantiques. Ensuite le réalisme avec la revue *Verðandi* et le groupe du Thingeyjarsýsla à la fin du XIXe siècle. Avec le début du XXe siècle, l'Islande connaît une période de prospérité croissante qui se traduit en littérature par un mouvement à la fois idéaliste et nationaliste. Mais les écrivains islandais sentent que l'auditoire que leur donne leur langue maternelle n'est plus à leur mesure et ils se mettent à écrire directement en danois, quittes à traduire ensuite leurs œuvres en islandais : c'est le cas d'un dramaturge connu, Jóhann Sigurjónsson, ou de romanciers tels que Guðmundur Kamban et Gunnar Gunnarsson qui atteignent une réputation mondiale. La fin de la guerre de 1914-1918 coïncide avec une nouvelle vague de romantisme qu'accompagne bientôt une littérature d'inspiration socialiste et communiste dont le représentant le plus connu est H. K. Laxness. Enfin, il y a la littérature des émigrants islandais en Amérique qui n'est nullement négligeable.

M. Stefán Einarsson a écrit un livre très agréable à lire, très clair et bien fait, bourré de renseignements qu'on aurait toutes les peines du monde à trouver ailleurs. Ses prédécesseurs sont peu nombreux : Poestion avec ses *Isländische Dichter der Neuzeit* (1897), H. Hermannsson avec ses *Icelandic Authors of To-day* (1913), une ou deux études sur les débuts du roman et du drame, et c'est tout. On peut donc, sans exagérer, appli-

quer au livre de Stefán Einarsson l'épithète de « bahnbrechend ». Le jugement de l'auteur, serein et pondéré, fait de cet ouvrage un livre capital qui servira longtemps de modèle.

*
* *

Lorsque A. Walde mourut, ce fut M. Julius Pokorny qui édita son grand *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen* (Berlin 1930-1932), ouvrage indispensable, mais dont les défauts sont évidents. M. Pokorny entreprend maintenant une refonte de l'ouvrage (*INDOGERMANISCHES ETYMOLOGISCHES WOERTERBUCH,* Bern, A. Francke A. G. Verlag, 1948 et suiv., 10,80 suisses la livraison de 96 p. gr. in-8°). D'abord ce dictionnaire sera mis à jour jusqu'en 1947 ; ensuite il est d'un maniement plus commode parce que les racines sont classées dans l'ordre alphabétique et non dans l'ordre sanskrit des lettres. Enfin, on nous promet de faire un tri soigneux et d'abandonner les étymologies périmées qui encombraient l'ancienne édition. Souhaitons que l'impression du livre — dont la présentation est excellente — puisse progresser rapidement. L'ouvrage complet doit comporter dix livraisons ; trois ont déjà paru. Il ne faudrait pas qu'il fût dépourvu d'index.

*
* *

L'ouvrage de C. P. F. Lecoutere, *INLEIDING TOT DE TAALKUNDE EN TOT DE GESCHIEDENIS VAN HET NEDERLANDS* a rencontré un succès grand et mérité. La 5e édition, revue et remaniée par M. L. Grootaers (1942), rapidement épuisée, a nécessité une 6e édition parue en 1948 (Leuven, N. V. de Vlaamse Drukkerij ; Groningen, J. B. Wolters, IX-458 p., 150 fr. belges). Cette nouvelle édition a été soigneusement mise à jour par M. Grootaers et fait de ce volume un admirable précis comme introduction aussi bien à la linguistique générale qu'à l'histoire du néerlandais. La bibliographie très complète qui accompagne les différents chapitres est un modèle de clarté et d'exactitude.

*
* *

M. M. Schönfeld, le nestor des philologues néerlandais, vient de faire paraître récemment la quatrième édition de son *HISTORISCHE GRAMMATICA VAN HET NEDERLANDS* (Zutphen, W. J. Thieme et Cie, XLVIII-326 p., 10 fl., broché) : voilà encore un excellent ouvrage qui a rendu de grands services et qui était épuisé depuis longtemps ; la 4e édition qui était prête en 1944 fut détruite par un bombardement. Aussi bon linguiste que grammairien, M. Schönfeld fait à la phonologie une place importante dans son exposé qui traite de la phonétique, de la morphologie et de la formation des mots. La bibliographie est substantielle et le livre est pourvu d'un index très détaillé.

*
* *

On trouvera une très ample chrestomathie dans le *MIDDELNEDERLANDS LEERBOEK* de M. A. Van Loey (Antwerpen, De Sikkel, 1947, XVI-357 p., 360 fr. belges). L'auteur qui a conçu son ouvrage comme un livre d'étude *(leerboek)* sur le plan de la langue, l'a divisé en deux parties d'égale longueur. Dans la première, qui comprend vingt morceaux, on

trouve des extraits des principaux ouvrages littéraires en vers et en prose depuis les origines jusqu'à Ruusbroec et à Geert Groote en passant par les grandes œuvres célèbres comme *Walewein, Van den Vos Reynaerde* et *Beatrijs*. M. van Loey a soin d'imprimer côte à côte les manuscrits quand ils diffèrent beaucoup et de reproduire les sources françaises. Chaque extrait est précédé d'une courte introduction.

Mais la grande nouveauté de ce livre est constituée par la seconde partie où se trouvent imprimés soixante-six documents, actes de vente, règlements, pièces d'archives, etc., datés et classés d'après leur origine régionale. L'intérêt de ces textes pour la dialectologie et l'étude grammaticale du moyen-néerlandais est capital, et le livre de M. van Loey va rendre de très grands services. Bien imprimé, avec de belles marges, le livre est déjà fort gros. C'est peut-être la raison pour laquelle le glossaire réduit à huit pages, ne contient que les termes qui ne figurent pas dans le *Middelnederlandsch Handwoordenboek* ou n'y sont pas suffisamment expliqués.

Malgré les justes observations qu'il fait sur la nécessité pour l'étudiant d'apprendre à se servir d'un dictionnaire, M. van Loey devrait songer à confectionner un véritable glossaire tout comme il vient de publier le début d'une grammaire (*MIDDELNEDERLANDSE SPRAAKKUNST. I. Vormleer*, Antwerpen, De Sikkel, 1948, XVI + 104 p., 95 fr. belges) qui décrit le moyen-néerlandais du XIIIe au XVe siècle. Comme les ouvrages de van Helten et de J. Franck sont épuisés depuis longtemps et que le livre de M. Overdiep ne décrit que la langue du XIIIe siècle, la grammaire de M. van Loey comble une lacune et il faut souhaiter que la phonétique promise voie bientôt le jour. Le nom de l'auteur et ses travaux antérieurs sont un sûr garant de la qualité de l'ouvrage qui est tout à fait au courant des derniers travaux et qui a été établi directement d'après les sources.

*
* *

A qui voudrait prendre une connaissance rapide de la littérature néerlandaise, on peut conseiller la lecture des petits livres de M. CLOSSET, parus à l'Office de publicité, Bruxelles. *LA LITTERATURE FLAMANDE DU MOYEN AGE* (1946, 89 pages), *ASPECTS ET FIGURES DE LA LITTERATURE FLAMANDE* (2e éd., 1944, 111 p.), *NEDERLANDSE TAAL, LETTERKUNDE EN KUNST* (2e éd., 1948, 134 p.), ou encore *ESQUISSE DES LITTERATURES DE LANGUE NEERLANDAISE* (Bruxelles, M. Didier, s. d., 127 p.). On y trouvera, sous forme claire et agréable à lire, un aperçu de ces littératures, rapide certes, mais qui se lit avec plaisir.

Le même auteur vient encore de publier un très utile volume qui mettra les *JOYAUX DE LA LITTERATURE FLAMANDE DU MOYEN AGE* (présentés et traduits par Fr. CLOSSET, Bruxelles, Editions Lumière, 1949, 189 p.) à la portée du public qui ne lit pas le moyen-néerlandais. Après une introduction générale on y trouve en effet, traduits en prose, le plus ancien récit épique, *Charles et Elegast*, le chef-d'œuvre de la poésie religieuse, *Béatrice*, puis le *Roman de Renart*, l'œuvre maîtresse de Jacob van Maerlant, le *Wapene Martijn*, et enfin l'un des meilleurs « jeux d'art », celui de *Lancelot de Danemark*, drame symbolique qui repose sur le conflit entre l'amour et l'esprit de caste. Pour les lecteurs français, voilà une excellente initiation à cette belle littérature.

* *

Signalons ici quelques périodiques :

NOMINA GEOGRAPHICA NEERLANDICA (Leiden, E. J. Brill) qui n'est pas un nouveau venu, porte, comme son nom l'indique, sur l'onomastique néerlandais et vient de publier son douzième fascicule. Le onzième avait paru en 1938, on est donc heureux de voir reprendre cette publication qui a même élargi son champ d'investigation, puisqu'elle tiendra compte désormais non seulement des toponymes, mais des lieux-dits et se propose de publier des comptes rendus critiques.

TAAL EN TONGVAL (Antwerpen, De Sikkel), consacré à la dialectologie du néerlandais, celui du sud comme celui du nord, est une nouvelle revue trimestrielle dont les premiers numéros (48 p. chacun) portent la date du 1er janvier et du 1er avril 1949 (abonnt annuel : 120 fr. belges). Elle a pour rédacteurs MM. Willem PÉE et P. J. MEERTENS et espère toucher des lecteurs non seulement parmi les spécialistes, mais parmi tous ceux qui s'intéressent aux dialectes.

ENGLISH AND GERMANIC STUDIES est publié par l'Université de Birmingham, sous la direction de M. Alan S. C. Ross. Il paraîtra sous forme d'un volume annuel et le prix d'abonnement est d'une demi-guinée. Dans le premier volume (1947-1948), à côté d'articles consacrés à la philologie anglaise, on remarque un travail de M. E. Benveniste sur la famille de *lehren/lernen* qui aboutit à des conclusions étymologiques nouvelles.

Des *LONDON MEDIÆVAL STUDIES*, il avait paru, en 1937 et 1938, deux fascicules qui faisaient bien augurer de l'avenir de cette revue. Aussi est-on heureux de la voir reprendre son activité. Le fascicule 3 (pour 1939) vient de paraître et la revue est désormais dirigée par MM. F. NORMAN, G. KANE et A. H. SMITH (University College, London, souscription annuelle 12/6). Dans ce fascicule 3, on remarque les articles suivants . F. NORMAN : *Der von Kürenberg.* — M. O'C. WALSHE : *Notes on Parzival, Bk. V.* — Th. WEEVERS : *The Use of dietsch and deutsch in Middle Dutch Historical Works between 1280 and 1450.* — A. T. HATTO : *The Elephants in the Strassburg Alexander.*

On suivra avec intérêt le développement de cette revue à qui les *Etudes Germaniques* souhaitent succès et longue vie.

L'*ARCHIV FÜR DAS STUDIUM DER NEUEREN SPRACHEN*, fondé en 1846 par Ludwig Herrig — et longtemps appelé « Herrigs Archiv » — est une des plus anciennes parmi les revues allemandes qui soient encore vivantes. Après une interruption de trois années (1945-1947), l'*Archiv* vient de reparaître et de célébrer avec son 185e tome sa centième année. Il est placé sous la direction de MM. Wilhelm HORN et Gerhard ROHLFS (Braunschweig, Berlin, Hamburg, G. Westermann Verlag). Comme par le passé, on y trouve une grande variété d'articles et de notes ainsi qu'une abondante bibliographie.

Fernand MOSSÉ.

III

AUTOUR DU CENTENAIRE DE STRINDBERG

1949, année jubilaire, aura vu s'allonger sensiblement la liste déjà imposante des ouvrages consacrés à Strindberg. Les expositions, les fêtes, les représentations théâtrales ont provoqué la publication de textes inédits, d'études d'influence, d'articles de revue, d'hommages, de catalogues et de programmes qui supposent de véritables recherches scientifiques et contribuent en particulier à mettre au point la bibliographie et l'iconographie de Strindberg[1]. Sans quitter le domaine de l'iconographie, citons le bel album édité par la Société Strindberg qui suit la vie du poète du berceau jusqu'à la tombe. Nous accompagnons Strindberg dans ses divers domiciles, depuis la vieille maison de Riddarholm où il est né jusqu'à la « Tour bleue », l'immeuble de Tegnérgatan où se trouvait son dernier appartement, les paysages qui lui furent familiers défilent sous nos yeux, depuis Kymendö jusqu'à Berlin, en passant par Grez-sur-Loing, Chexbres en Suisse et par notre Jardin du Luxembourg à Paris, nous feuilletons son album de famille, nous revivons les diverses expériences sociales qu'il dut traverser, lui qui s'essaya dans tant de professions avant de se consacrer exclusivement aux lettres, nous saluons au passage ses principaux interprètes au théâtre et au cinéma et nous faisons un bref pélerinage au Théâtre Intime dont il fut pendant quelques années le directeur. Un texte sobre et plaisant accompagne ces images et le commentateur s'efface le plus souvent pour laisser parler Strindberg qui, dans ses lettres, ses confessions, son œuvre entière, sait si bien nous raconter sa vie[2]...

*
* *

A l'usage du plus vaste public qui soit, pour préparer les auditeurs de la Radio suédoise à mieux comprendre les pièces de Strindberg, le directeur des émissions théâtrales de Radiotjänst, Gunnar Ollén, président de la Société Strindberg et auteur d'une étude très remarquée sur Strindberg poète lyrique, a écrit une sorte de manuel (« en

1. Voir le programme du Théâtre royal dramatique de Stockholm pour la représentation jubilaire, contenant, outre une importante iconographie, de substantielles études de Torsten Eklund et de Gunnar Ollén et celui du Théâtre municipal de Göteborg, comportant aussi une belle documentation photographique. Le Musée National donne un très intéressant catalogue sur *Strindberg comme peintre et modèle.* La ville de Stockholm offrait, le soir du 22 janvier 1949, à chacun des invités du banquet Strindberg, un inédit de Strindberg : *En berättelse från Stockholms skärgård*, récit sur l'archipel stockholmien qui annonce les *Habitants d'Hemsö* et que Strindberg écrivit vers l'âge de 20 ans et laissa inachevé. Voir encore les numéros jubilaires des *Meddelanden från Strindbergssällskapet*, de la *Svensk litterär tidskrift* de Lund, de *Ord och Bild*, les nombreux hommages venus des quatre coins du monde et publiés par la presse suédoise, en particulier par le *Svenska Dagbladet.* Voir encore le recueil de portraits intitulé *Strindbergsansikte.*

2. *August Strindberg 1849-1949. Ett Minnesalbum*, Stockholm, Åhlén et Åkerlund 1949, publié avec la collaboration de la Société Strindberg et de son secrétaire, le Docteur Torsten EKLUND; le texte a été rédigé par Gösta TRANSTRÖMER.

handbok »), *Strindbergs Dramatik*, dans lequel il se propose avant tout d'informer le lecteur aussi complètement que possible sur les circonstances dans lesquelles chacun des drames fut écrit, sur le sens et l'importance relative qu'il faut lui attribuer, sur les acteurs qui l'ont joué tant en Suède que sur les scènes étrangères, sur l'accueil qu'a reçu chaque œuvre et sur l'influence qu'elle a pu exercer. L'ouvrage est conçu plutôt pour être consulté article par article, au gré des circonstances au moment où on doit se rendre au théâtre ou quand on va tourner le bouton de la radio et suivre un drame de Strindberg, plutôt que pour être lu tout d'un trait comme une étude d'ensemble. Le plan surprend d'ailleurs un peu : l'auteur expose dans ses grandes lignes dès le début de son introduction, l'esthétique théâtrale de Strindberg et donne un bref aperçu sur l'influence que son théâtre a exercée en Suède et dans le reste de l'Europe. A la fin de l'ouvrage nous découvrons une rapide notice biographique. Il nous eût semblé plus logique de placer en tête ces renseignements indispensables à l'intelligence d'une œuvre essentiellement autobiographique comme celle de Strindberg. Et les remarques générales qui figurent à l'Introduction n'eussent pas été déplacées dans une conclusion... Les drames sont étudiés un à un dans le corps du livre, d'après le genre auquel ils appartiennent ou sont censés appartenir (l'auteur reconnaît d'ailleurs que sa classification peut, par moments, sembler arbitraire) et non dans l'ordre chronologique, ce qui présente certains avantages, mais prive le lecteur d'une vue d'ensemble sur l'évolution spirituelle du poète au cours de sa longue et féconde carrière. Tel qu'il est, le livre de M. Ollén répond admirablement aux fins précises que lui a assignées l'auteur. Il contient nombre de renseignements forts utiles que l'on chercherait en vain ailleurs, mais il ne saurait faire oublier ni les importants travaux du Professeur Martin Lamm ni le bel ouvrage de M. Jolivet auquel les lecteurs français devront toujours se reporter.

*
* *

L'évolution de Strindberg n'intéresse pas seulement les historiens de la littérature, elle préoccupe aussi le psychologue et le philosophe et les placent devant une série de problèmes ardus. Naguère Jaspers s'était attaché à déchiffrer les énigmes posées par la vie de Strindberg et par celle de Van Gogh. Au seuil de l'année jubilaire, M. Torsten Eklund, le savant éditeur de la correspondance de Strindberg, fait paraître le *Fils de la Servante*, ouvrage qu'il venait de présenter comme thèse de doctorat à la Faculté de Philosophie de Stockholm. L'auteur, servi par une érudition sans défaut, s'appuie sur les théories psychanalytiques d'Adler et nous fournit une interprétation si cohérente des faits, qu'il réussit presque toujours à emporter notre conviction[1].

*
* *

Le lecteur français entend souvent citer le nom de Strindberg. Mais il éprouve les plus grandes difficultés à lire son œuvre, les traductions étant peu nombreuses, fort disparates et pour la plupart introuvables.

1. Torsten Eklund, *En psychologisk Strindbergsstudie*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag 1949. — Les *Etudes germaniques* publieront un compte rendu plus développé de cet important ouvrage.

On nous promet sans doute une réimpression des principales œuvres dramatiques et la publication du *Chemin de Damas* dont la première partie a récemment été jouée au Vieux-Colombier. Saluons en tout cas la réédition d'*Inferno*, épisode essentiel des mémoires de Strindberg que l'auteur écrivit directement en français, avec le secours de Marcel Réja. Une préface d'Adamov, sobre et juste de ton, prépare le lecteur français à mieux saisir le sens de ces pages émouvantes. Adamov insiste sur l'intérêt que le récit présente pour les psychiâtres et sur sa valeur magique. Il omet de dire qu'il est indispensable d'avoir lu *Inferno* pour comprendre tout ce que Strindberg a écrit depuis 1896, en particulier les chefs-d'œuvre du théâtre mystique, le *Chemin de Damas*, le *Songe* et *Pâques*[1].

*

* *

Après une très longue interruption, les Editions Stock reprennent, dans leur collection scandinave, la publication des Confessions de Strindberg, le *Fils de la Servante*. Les parties intitulées *Dans la chambre rouge* et l'*Ecrivain* ont été magistralement traduites et préfacées par M. A. Jolivet. *Dans la chambre rouge* évoque le temps où Strindberg fréquentait les peintres de plein air et aimait à boire le punch en compagnie de toute la bohême stockholmienne dans le fameux cabinet aux tentures rouges qui sert de décor aux scènes pittoresques de son premier grand roman, la *Chambre rouge*. On lira avec intérêt les chapitres du tome intitulé l'*Ecrivain*, mais on remarquera que Strindberg abandonne ici le ton du mémorialiste, on ne peut que donner raison à son éditeur Bonnier qui lui écrivait : « On y trouve des passages excellents, mais dans l'ensemble, avec ses raisonnements et ses analyses, cette partie donne plutôt l'impression d'un ouvrage de critique ou de polémique que d'un récit destiné à intéresser le lecteur. » En fait Strindberg nous livre ici le plus souvent le fruit de ses méditations et c'est dans le *Plaidoyer d'un Fou* qu'il nous contera plus tard ses expériences sentimentales de ce temps et l'aventure de son premier mariage. Pour l'instant, il s'attache à analyser les causes de la crise qu'il traverse, le divorce qui menace de séparer le moraliste utilitaire et l'artiste. Le Fils de la Servante considère l'art ou, comme il aime à dire en ce temps, l'esthétique, comme « un de ces raffinements de privilégiés qui nous éloignent de la nature et de la vérité ». Il veut désormais se consacrer exclusivement à la critique sociale[2].

Ainsi que le fait remarquer M. Jolivet, il faudra que le lien se rétablisse entre la vie sentimentale de l'auteur et sa vie intellectuelle pour que l'on assiste à l'éclosion de ses grands drames, *Père*, *Mademoiselle Julie*, *Créanciers*.

Maurice GRAVIER.

1. Auguste STRINDBERG, *Inferno*, préface d'Arthur Adamov, Le Griffon d'Or. Collection « Sources et feux », Paris, 1947.

2. Auguste STRINDBERG, *Dans la chambre rouge*, suivi de *L'Ecrivain*, Editions Stock, Collection scandinave, Traduction et préface d'A. Jolivet, Paris, 1949.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Collection « Mana ». — *Introduction à l'histoire des religions*. T. 2 : *Les Religions de l'Europe ancienne* (Paris, Presses Universitaires de France, 1948, 467 p., 500 francs).

Il est tout naturel que dans cette histoire des religions de l'Europe ancienne la partie consacrée à celle des Germains, par Ernest Tonnelat, retienne surtout l'attention des germanistes. Des voix autorisées ont déjà dit et diront encore le grand intérêt et la haute valeur de la collection « Mana », publiée par les « Presses Universitaires ». Pour ne parler que du tome 2, paru en 1948, les noms de MM. A. Grenier, J. Vendryes, R.-O. Unbegaun indiquent à eux seuls avec quelle science et quels dons il a été parlé là des religions des Etrusques et des Romains, des Celtes et des Anciens Slaves. Nous n'allons pas nous aventurer dans leurs domaines que nous connaissons trop mal, et resterons dans celui des Germains, qui nous est tout de même plus familier.

Ernest Tonnelat dont l'activité incessante s'étendit pendant des années à la philologie comme à l'histoire et à la littérature avait déjà écrit pour l'ouvrage collectif « Mythologie Générale » de la Librairie Larousse la partie relative à la mythologie germanique. Comme le volume était plutôt destiné au grand public il avait rédigé, avec son habituelle simplicité claire et vivante, des pages pittoresques qui racontaient les aventures légendaires des dieux du Walhalla, ainsi que d'autres divinités plus ou moins importantes et étranges. Ici le but fixé et le travail ont un caractère bien différent. Plus de récit, mais un exposé scientifique des données que nous pouvons posséder sur la, ou plutôt les mythologies germaniques, et de celles qui nous manquent, qui seront trouvées peut-être, ou manqueront toujours. Ernest Tonnelat établit une double division, d'une part entre l'époque préhistorique et la période suivante, qui s'étend parfois presque jusqu'au moyen-âge, d'autre part entre les croyances et les cultes dans la Germanie et dans la Scandinavie anciennes. Les bibliographies copieuses à la fin de chaque chapitre témoignent de l'ampleur et de la solidité des recherches sur lesquelles l'étude est fondée, sans que d'ailleurs des notes ou des renvois pédants viennent gêner la lecture aussi instructive qu'agréable du texte lui-même. Les faits attestés, les incertitudes, les lacunes possibles ou impossibles à combler, tout est dit avec autant de netteté que de prudence et de franchise. Pendant des années sans doute cette mise au point parfaite sera un guide inappréciable et indispensable. Elle ravive le chagrin qu'a causé la disparition prématurée d'un véritable maître comme Ernest Tonnelat. — Gaston Raphael.

J. FOURQUET. — *Les mutations consonantiques du germanique. Essai de position des problèmes* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 111). (Paris, Les Belles Lettres, 1948, III + 128 p., 600 fr.).

Chaque époque a son principe d'explication linguistique. La seconde moitié du XIXe siècle a vu se développer l'explication phonétique de l'évolution des langues. Notre temps dispose d'une nouvelle méthode d'investigation, la phonologie ou phonétique fonctionnelle, qui est en grande partie l'œuvre d'un linguiste, Troubetzkoy. Celui-ci a résumé ses idées dans les *Grundzüge der Phonologie,* livre paru à Prague en 1939, à la veille même de la seconde guerre mondiale. On sait ce que fut pour l'Université de Strasbourg la longue période d'épreuves qui suivit. Privé de livres et forcé de se replier sur lui-même, M. Fourquet s'est livré à « un effort lent, tâtonnant, une sorte de longue rumination » (p. 11) d'où est sorti ce livre où l'auteur nous offre une explication phonologique des « lois de Grimm ». Le lecteur qui l'aborderait sans une solide culture linguistique et sans être versé dans la pratique de la phonologie aurait bien du mal à le suivre. Je crains fort que la plupart des germanistes français ne soient pas encore au courant de cette discipline récente. Il faudrait pouvoir les renvoyer à un manuel élémentaire de phonologie et ce manuel n'existe pas encore (les *Grundzüge* de Troubetzkoy sont tout le contraire d'un manuel facile). M Fourquet écrit à la fin de sa préface : « Le présent ouvrage... prétend avoir quelque intérêt pour nos étudiants d'allemand » et il a parfaitement raison ; mais pour l'instant c'est à peine si ces étudiants ont des notions de phonétique, alors qu'il leur faudrait une formation de linguistique générale. Nous sommes donc bien loin de compte. Enfin, les hypothèses ingénieuses et séduisantes de M. Fourquet tendent, comme il dit, à « enlever leur auréole » aux lois de Grimm en les replaçant dans le cadre de l'indo-européen. Jusqu'ici on tenait les mutations consonantiques comme un des exemples les plus typiques des innovations — assez nombreuses, on le sait — par quoi le germanique se distingue du reste de l'indo-européen. Seul l'arménien offrait quelque chose d'approchant. A en croire M. Fourquet, la mutation consonantique du germanique commun serait « non pas le premier problème de phonétique germanique, mais un des derniers problèmes de géographie dialectale de l'indo-européen ». Dans ces conditions, ce problème intéresserait les indo-européanisants plus que les germanistes. Reste, il est vrai, la seconde mutation, celle du haut-allemand, que M. Fourquet étudie également en détail et qu'il soumet à l'analyse phonologique. Comme l'auteur, je crois que la phonologie offre des mutations une interprétation beaucoup plus satisfaisante que celles — nombreuses — que l'on a fournies jusqu'à présent. En termes de phonologie, M. Fourquet émet l'hypothèse que les mutations représentent une « évolution de corrélation » et non une « évolution de série », c'est-à-dire que le système d'oppositions que forme l'ensemble du consonantisme proprement dit aurait changé en bloc, passant d'une « corrélation de sonorité » *(p-b, t-d, k-g)* à une « corrélation d'aspiration » *(ph-p, th-t, kh-k).*

Ainsi que ses prédécesseurs, M. Fourquet est également préoccupé de déterminer la cause de ces mutations. Les hypothèses formulées jusqu'ici ne le satisfont point ; pour lui, la cause de la première mutation est un relâchement de l'articulation, celle de la seconde un renforcement de l'articulation. Pour une discussion sommaire de ces problèmes nous

renvoyons le lecteur au compte rendu que nous publions dans le tome XLV du *Bulletin de la Société de Linguistique*.

Le livre de M. Fourquet intéressera vivement les spécialistes pour lesquels, cependant, il restera un ouvrage difficile : mais il vaut la peine d'être lu et même relu. Je suis persuadé qu'il fournira l'occasion de discussions et de mises au point nombreuses. On pourra contester les hypothèses de l'auteur : mais on ne saurait y rester indifférent. — F. Mossé.

Maurice GRAVIER. — *Anthologie de l'allemand du XVIe siècle;* Introduction, textes, glossaire (Bibliothèque de philologie germanique, t. XI). (Paris, Aubier, 1948, 387 p.).

Par ses travaux antérieurs, sa thèse sur Luther et l'opinion publique, sa publication, dans la collection bilingue, des grands écrits réformateurs, Maurice Gravier était particulièrement qualifié pour nous donner cette anthologie de l'allemand du xvie siècle.

L'introduction retrace dans ses grandes lignes l'histoire littéraire de l'époque. Après avoir montré comment, dans les premières années du siècle, les formes littéraires traditionnelles résistent victorieusement à la poussée d'un humanisme s'exprimant surtout en latin, Gravier met en pleine lumière le rôle capital joué ensuite par la Réforme : écrits réformateurs, pamphlets pour ou contre la nouvelle doctrine, tout gravite autour des problèmes soulevés par Martin Luther. Ces indications générales sont complétées par de courtes notices placées devant les textes reproduits.

Ceux-ci sont nombreux, très variés, toujours choisis avec discernement. Certes Luther — et c'est normal — occupe la place d'honneur, Hans Sachs lui aussi est bien traité ; mais on est heureux de voir Gravier rendre justice au grand écrivain qu'était Murner, de trouver dans son recueil des passages souvent importants des pamphlets les plus célèbres, comme le *Karsthans*, des extraits du théâtre de Niklaus Manuel, etc...

C'est en bref une contribution précieuse que Gravier vient d'apporter à la Bibliothèque de philologie germanique. Nous lui ferons cependant un léger reproche : les textes du xvie siècle ne sont pas toujours d'une lecture très facile ; et pour les rendre plus accessibles aux lecteurs peu familiarisés avec la langue de l'époque, il y aurait eu intérêt à développer davantage la note sur l'allemand du xvie siècle qui suit l'introduction. — G. Zink.

Hans M. WOLFF. — *Heinrich von Kleist als politischer Dichter.* (University of California Publications in Modern Philology, Volume 27, n° 6, pp. 343-522. Berkeley and Los Angeles, 1947.)

Cet ouvrage, achevé dès 1939, se propose un but très précis : montrer l'évolution de Kleist dans son attitude à l'égard de l'Etat et de la société et rectifier chemin faisant des jugements erronés qui tiennent soit à l'étude trop superficielle de quelques œuvres seulement du poète, soit à des vues trop générales sur le problème en discussion. Kleist, en effet, a été réclamé comme un des leurs à la fois par les libéraux et par les nationalistes. Où est la vérité ? Telle est la question que se pose M. Wolff. Il s'attachera donc, non pas à écrire une biographie de Kleist, mais à examiner uniquement ses idées politiques, ou, comme il le dit encore en une image singulière, non pas à magnifier le feu du génie de

Kleist, mais plus modestement « nur den Brennstoff untersuchen, der diese Flamme nährt ». Ce qui importe à l'auteur, c'est de dégager « das Gedankliche » de l'œuvre de Kleist, étant entendu dès l'abord que l'on ne saurait considérer ses écrits comme des « ouvrages de tendance » ; à l'exception de la *Bataille d'Arminius*, précise-t-on, les œuvres de Kleist sont exemptes de tendance, mais « Tendenzlosigkeit darf jedoch nicht mit Abwesenheit einer gedanklichen Grundlage gleichgesetzt werden ».

Délaissant ainsi toute appréciation esthétique, concentrant son attention sur les seules œuvres — nouvelles ou drames — où le poète apparaît « comme un fils de son temps », M. Wolff procède selon le schéma bien connu : thèse, antithèse, synthèse.

La thèse est l'individualisme foncier du poète, présenté successivement sous trois aspects : l'individualisme antisocial, attesté par les lettres de jeunesse (où Kleist, après la lecture de Kant, défend le droit absolu de l'individu d'agir selon les propres décisions que lui suggère l'entendement), par *Die Familie Schroffenstein, Die Verlobung in St. Domingo, Das Erdbeben in Chili, Robert Guiscard, Amphitryon*. Vient ensuite l'individualisme libéral avec *Der zerbrochene Krug, Michael Kohlhaas* (! !) et *Der Findling*. Enfin *Penthesilea* illustre le développement intitulé « Individualisme et collectivisme ». Au total la « thèse », la partie la plus importante de tout le travail, occupe 112 pages. — L'antithèse est plus sommaire : le nationalisme de Kleist qui ne peut s'appuyer que sur la *Hermannsschlacht*, est épuisé en 30 pages —. Quant à la synthèse (« *Ausgleich* » de 32 pages), elle se fonde sur le *Prinz von Homburg*, à propos duquel M. Wolff découvre de grandes similitudes avec les *Elemente der Staatskunst* d'Adam Müller. On le savait sans doute déjà ; mais les très nombreux rapprochements établis ici sont en effet de nature à préciser la conception que Kleist s'est finalement faite d'un droit vivant et mobile opposé à la lettre morte d'un impératif sclérosé, et à définir la nouvelle idée de l'Etat, différente de celle qu'en avait Herrmann, différente des représentations que s'en faisait antérieurement Kleist, différente même de celle qui domine au début du *Prinz von Homburg*. — M. Colleville.

Harvey W. HEWETT-THAYER. — *Hoffmann : Author of the Tales.* (Princeton, University Press, 1948, 416 p., 6 dollars).

Un compte rendu paru dans *The New Statesman and Nation* du 15 janvier 1949 (communiqué par notre collègue Cros) affirme que ce livre n'est pas fait pour le « common reader » et donne à penser que E. T. A. Hoffmann n'intéressait plus les lecteurs de langue anglaise — alors qu'en France, les traductions, depuis Loeve-Veimars jusqu'à Béguin, se succèdent et se rééditent sans cesse. En fait, cette nouvelle étude présente Hoffmann comme un inconnu (cf. p. VII) au « general reader » et à l'étudiant : le biographe se croit obligé de raconter en détail la vie pittoresque de son auteur et presque tous ses récits en y mêlant des notions élémentaires sur les faits et les hommes les plus connus de l'Allemagne d'alors. C'est un manuel, un ouvrage d'initiation, clair, facile à lire, un peu superficiel, manquant d'imprévu.

Son grand mérite est sa richesse de documentation ; H.-Th. a lu tout ce qui a paru sur son sujet, il renvoie en note à quantité d'ouvrages et d'articles de revue ; en attendant une bibliographie exhaustive, qui reste encore à faire, cette monographie demeurera longtemps le compendium indispensable du germaniste et du comparatiste (Bonnes indications

sur l'influence de Hoffmann en Europe). En outre, H.-Th. donne son avis sur ses prédécesseurs : il se méfie, avec raison, des hypothèses aventureuses et remet, chaque fois, les choses au point; les solutions qu'il propose sont presque toujours acceptables.

Le plan est banal : la vie, l'œuvre; en fait, comme il fallait s'y attendre, la séparation est loin d'être rigoureuse; la deuxième partie, par exemple, revient sur certains épisodes comme l'activité politique de Hoffmann (ch. 6). Biographie alerte, humoristique parfois, fortement inspirée de Harich, psychologie sommaire, la personnalité de Hoffmann manque de relief, l'élément « vécu » dans l'œuvre ne se dégage pas assez, on se perd dans les détails. — La deuxième partie sacrifie l'étude des compositions musicales, une bonne partie des articles de critique (si utiles), le reste est classé, vaille que vaille, en : Märchen — Elixirs — Kreisleriana (+Murr) — Tales. Trop de place perdue à raconter toutes ces histoires : mieux valait les résumer en quelques lignes en renvoyant le lecteur curieux au texte — mais il paraît qu'en pays anglo-saxon les traductions de Hoffmann sont très rares ! (Entre parenthèses : pourquoi citer d'après Grisebach, édition vieillie, assez incorrecte, et sans notes ?) — L'ordre chronologique n'étant pas respecté, l'évolution de la pensée et de l'art de notre conteur ne ressort pas. Certains titres prometteurs déçoivent : le ch. 6 (philosophie) se ramène à des détails scolaires sur Kant, Fichte, Schelling; le problème religieux, à une oscillation de l'âme du poète entre protestantisme et catholicisme; à mon avis, il y a, outre les vestiges très nets d'une éducation fortement luthérienne, un amour d'artiste romantique pour la beauté du culte catholique romain; quant au merveilleux chrétien des *Elixirs*, Hoffmann n'y croit pas plus qu'aux salamandres et aux enchanteurs; jamais, dans son journal ou sa correspondance, un élan vers Dieu ! De même, le ch. 8 (Hoffmann and the Occult) n'apporte que l'inévitable développement sur le magnétisme animal, alors que l'occultisme, religion larvée, pose des problèmes autrement complexes, sans parler des doctrines hindoues, que H.-Th. semble dédaigner. Le chapitre 14, « Hoffmann as a Critic of Literature », examine les principales influences littéraires subies par lui et devrait venir avant — et non après — l'analyse des œuvres.

En somme, l'éminent spécialiste de Hoffmann a borné ses ambitions à résumer les travaux de ses prédécesseurs : faut-il lui en vouloir de tant de modestie ? Quel dommage que tant d'érudition n'aboutisse pas à des vues plus profondes, plus originales !

Très peu d'erreurs de détail. Voici quelques remarques : p. 32, une citation (elles sont trop souvent sans référence) provient, non d'une lettre à Hippel, mais du journal intime (du 8 oct. 1803), p. 72 : « un thermomètre vivant » au moindre changement de temps; Hoffmann et H.-Th. veulent dire sans doute : un baromètre; p. 140 : l'influence de Lewis est « slight ». Il faut préciser : les rapprochements de détail abondent, les deux œuvres, dans l'ensemble, divergent beaucoup; Ambrosio est un être veule, un vicieux, Médard est un Titan, un saint Antoine soumis à d'affreuses tentations; p. 339, en deux endroits, La Pivardière est écrit : Pivadière, ainsi que dans l'index et dans la liste des œuvres.

Je recommande les nombreuses traductions de l'allemand avec le texte original en note, excellent entraînement pour se perfectionner dans les deux langues; d'ailleurs, c'est l'idée même de l'auteur. — Jean F. A. Ricci.

Erwin ACKERKNECHT. — *Gottfried Keller, Geschichte seines Lebens* (Insel-Verlag, 1948, 394 p.).

Ce livre, dont la première édition remonte à 1939, porte un sous-titre qui doit être pris à la lettre et dans son sens le plus strict. L'auteur, jetant un regard en arrière sur le demi-siècle écoulé depuis la mort de Keller, constate que ces cinquante années ont apporté une telle abondance de documents sur la vie du poète qu'il est désormais possible de la reproduire dans le plus menu détail et de suivre l'homme pas à pas à travers l'existence; il précise d'ailleurs spontanément son dessein aux premières lignes de son *Nachwort* qui veut être un sommaire bibliographique sans prétention à être complet (il ne mentionne pas la thèse française de M. Baldensperger) : rappelant les travaux très importants de Baechtold et Ermatinger (dont l'ouvrage rédigé en commun était déjà à sa 6e édition en 1925), M. Ackerknecht déclare (dans le sentiment peut-être qu'il ne peut pas rivaliser avec ses devanciers) : « Es war nicht die Absicht des Verfassers, das Leben Gottfried Kellers in Form einer ausgesprochen *wissenschaftlichen* Biographie darzustellen » ; et pareillement il renonce à l'avance à toute « planmässige Erläuterung der einzelnen Dichtungen ».

Le livre de M. Ackerknecht, s'il est établi à peu près sur les mêmes bases que la grande monographie de ses prédécesseurs, s'il puise largement comme eux dans la correspondance du poète, s'en différencie cependant essentiellement en ce qu'il n'est pas une étude critique de l'œuvre de Keller et s'abstient à cet égard de tout jugement. On le devine déjà à l'absence d'un index des matières littéraires, à l'absence de notes et de tout appareil scientifique, de références précises pour la plupart des nombreuses citations. M. A... qui, après avoir été depuis 1907 « Direktor der Stettiner Stadtbücherei », est depuis 1946 « Leiter des Schiller-Nationalmuseums in Marbach », s'est seulement proposé — la chose est claire — de ne négliger aucune des circonstances de la vie de son héros et d'en élucider le moindre détail. Cette préoccupation se manifeste dès le début où nous est exposé comment fut choisi le prénom de Gottfried à sa naissance; puis c'est la description du portrait à l'huile de son père Rudolf Keller; voici encore la petite aquarelle du cimetière de Glattfelden où fut inhumée la grand'mère du poète. Ainsi ira tout le livre. Chaque fois le point est fait sans doute par la comparaison entre les circonstances réelles de la vie de Keller et leur transposition poétique dans le roman du *Grüner Heinrich* ou le reflet qu'en offrent les lettres et les *Tagebücher*. Mais, répétons-le, ce qui retient surtout l'attention de M. A..., c'est la petite anecdote que ses devanciers d'ailleurs ont parfois rapportée avant lui, ou le trait de caractère étayé sur de longues citations (celles-ci comportent souvent plus d'une grande page, ex. p. 44-45, 46-47, 47-48; l'extrait de la lettre à Johann Müller du 20 juillet 1839 occupe presque deux pages, 50 à 52; l'épisode de la *Glasharmonika* remplit de même deux pages de citation, 132-134, ainsi qu'une lettre à Luise Rieter, p. 139-141).

A mesure que, à travers les vicissitudes et les soucis divers, se construit l'image de Gottfried Keller, apparaissent chronologiquement les œuvres. M. Ackerknecht a noté avec grand soin les jugements que les contemporains ont portés sur les productions du poète; nous avons ainsi sous les yeux l'opinion de Richard Wagner sur le lyrisme de Keller, celle de Hettner sur le *Grüner Heinrich*, celle d'Auerbach sur le

premier volume des *Leute von Seldwyla* (l'éloge que lui décernait le grand maître des récits de la vie paysanne faisait dire à Keller qu'il pouvait désormais se considérer comme le « Auerbachs Keller »); mais nulle part on ne trouve une véritable étude développée sur Keller poète lyrique, sur Keller romancier ou sur Keller auteur de nouvelles. Tout ce qui peut être glané en tant qu'apports extérieurs a été diligemment colligé ici; mais on attendait d'un pareil livre quelque chose de plus. On peut même dire qu'on sent l'auteur dans un extrême embarras dès que ces documents extérieurs lui font défaut : le cas est particulièrement net pour le premier volume des *Leute von Seldwyla* dont il dit que sa genèse est une sorte de mystère incompréhensible dont ni les lettres, ni l'esquisse autobiographique ne font état. Sur quoi M. A. s'abstient de pénétrer plus avant dans chacun des récits. De même, à propos des *Sieben Legenden* qui occupent une place à part dans l'œuvre de Keller, M. A. se borne à rappeler le jugement de Vischer, sans y ajouter un seul mot de commentaire. La modification du dénouement dans la rédaction définitive du *Grüner Heinrich* est indiquée en quelques lignes, sans que soit mise en lumière l'importance de ce changement. En revanche, tout le côté anecdotique, pittoresque de la vie ou du caractère de Keller est longuement détaillé, qu'il s'agisse de la lettre adressée à Baechtold en un moyen haut-allemand quelque peu macaronique, ou de la première visite qu'Adolf Frey rendit au poète.

Sans doute rien de tout cela n'est indigne de figurer dans l'histoire littéraire, tous ces détails ont leur prix lorsqu'ils s'attachent à un écrivain de l'ordre de G. Keller. Mais le lecteur de M. Ackerknecht ne sera-t-il pas un peu déçu de ne pas trouver dans ces pages un aliment littéraire plus substantiel ? Et ne fera-t-il pas grief à l'auteur de ne pas lui faciliter l'accès et l'interprétation d'une œuvre souvent très nuancée ? — M. Colleville.

Friedrich Georg JÜNGER. — *Nietzsche* (Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1949, 172 pages).

Depuis avant la guerre, une servitude pèse sur la critique nietzschéenne : c'est d'avoir à défendre le philosophe contre l'abus qu'avait fait le national-socialisme de certaines de ses doctrines, et d'avoir à redécouvrir le fond authentique de l'expérience qui a inspiré des formules souvent équivoques. Fr.-G. Jünger reconnaît que son livre procède d'une intention apologétique. Il s'est mis à relire Nietzsche en réaction contre les attaques que lui ont values les applications trompeuses de sa pensée. Ce faisant, il nous donne un livre personnel et vivant : pas d'idées toutes faites, mais une méditation libre en contact direct avec l'évolution spirituelle du penseur.

Les sommets de cet itinéraire, il les place dans la *Naissance de la tragédie, Zarathoustra* et *La Volonté de Puissance*. Il s'attache ainsi aux thèmes fondamentaux du nietzschéisme, Dionysos, le surhumain, le retour éternel etc., et néglige à peu près complètement les œuvres intermédiaires, notamment les *Inactuelles* et *Humain, trop humain* par où Nietzsche se rattache à des courants de pensée plus généraux et, semble-t-il, plus valables. Aussi peut-on se demander quelle est la place de ce livre, abstraction faite de sa valeur de témoignage, dans le flot montant de la littérature nietzschéenne. Il ne semble pas dépasser, à notre avis, la méthode d'un Bertram qui consistait à approfondir et surtout

à amplifier la spiritualité de Nietzsche en se plaçant sur son propre terrain. Jünger fait figure de disciple et non pas œuvre de critique. Il faut excepter cependant trois chapitres où il se place quelque peu en dehors de la doctrine du maître : *Der Schauspieler* (p. 141), *Die Masse* (p. 150) et *Hölderlin und Nietzsche* (p. 27). Ce dernier chapitre surtout constitue la partie nouvelle et forte de cette étude. Le mythe d'Empédocle symbolise en effet le destin tragique de deux tempéraments avides d'absolu. Mais pour tirer la leçon qui se dégage de leur sacrifice, qu'il est convenu encore de considérer comme volontaire, il faut appliquer à leur cas étrange et difficile une réflexion où la sympathie même appelle la rigueur. — Louis LEIBRICH.

Richard OEHLER. — *Nietzsche-Register* (Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1948, Kröners Taschenausgabe, Band 170, 533 pages).

Le présent volume couronne la publication des œuvres de Nietzsche dans une collection qui se distingue par sa haute valeur scientifique alliée à une présentation matérielle parfaite. Cette édition comprend, outre les titres courants et les matériaux qui s'y rapportent immédiatement, deux forts volumes intitulés *Die Unschuld des Werdens*, qui contiennent les pages les plus substantielles choisies dans les notes posthumes de Nietzsche. L'ensemble constitue un instrument de travail suffisamment complet à un prix très abordable. Souhaitons toutefois que le reste du *Nachlass* trouve sa place dans la même collection.

C'est la première fois qu'une édition de ce genre est dotée d'un index développé, privilège qui était réservé jusqu'à présent aux deux éditions complètes de Nietzsche. L'éditeur n'a pas hésité à faire appel au spécialiste des tables analytiques de la pensée nietzschéenne : Richard Oehler. Fort de son expérience, ce savant a fondu en un seul répertoire l'index des noms propres et l'index des idées. Les raisons qu'il donne (Préface, p. VI) pour justifier cette procédure sont tout à fait probantes. Il est impossible de concevoir une méthode plus rationnelle pour localiser rapidement telle citation, ou pour établir sur une question quelconque une documentation de base qui ne laisse rien échapper d'essentiel.

Ce beau travail mérite par conséquent la reconnaissance de tous ceux qui pratiquent Nietzsche. Le spécialiste, bien entendu, sera amené à se composer progressivement un répertoire personnel des textes principaux dans la perspective particulière où il se place. Mais ce volume lui reste indispensable pour ne pas perdre le contact, ou pour le reprendre s'il l'a effectivement perdu, avec la totalité d'une pensée si riche et si diverse. Les trois ou quatre thèmes fondamentaux du nietzschéisme, essentiellement discutables, menacent en effet d'obscurcir les richessses réelles qui se trouvent parsemées à profusion dans cette grande œuvre. Etudier l'inventaire élaboré par Richard Oehler, c'est redécouvrir la fécondité humaine d'une expérience si tragiquement inhumaine. Remercions l'éditeur d'avoir mis à la portée du grand public cet excellent ouvrage. — Louis LEIBRICH.

Thomas MANN. — Joseph et ses Frères IV : *Joseph le Nourricier*. Traduit de l'allemand par Louise Servicen (Paris, Gallimard, 1948, 482 pages).

Nous aurons à revenir sur l'ensemble de la tétralogie biblique de Thomas Mann, dont Bermann-Fischer (Dépositaire pour la France :

Martin Flinker, 68, Quai des Orfèvres, Paris) vient de publier une nouvelle édition en trois volumes. Mais il convient, sans tarder, de rendre hommage aux Editions Gallimard d'avoir mené à bonne fin la publication de cette œuvre gigantesque, et à Mme Louise Servicen, d'en avoir assuré, sans défaillance, la difficile traduction. Disons tout de suite que celle-ci se distingue non seulement par cette aisance souveraine qui est la marque personnelle de la traductrice, mais par une grande rigueur alliée à une belle puissance expressive.

Nous ne tenterons pas, aujourd'hui, de décrire la structure d'une œuvre qui déborde si largement le cadre du roman. Elle ne semble avoir rien d'analogue dans la littérature contemporaine. C'est que notre romancier est également, et peut-être avant tout, un philosophe. Dans une reconstitution savante et combien documentée d'une civilisation disparue, il enferme toute la problématique de notre époque actuelle. Nous sommes frappés de voir Amenhotep, ce jeune souverain de l'ancienne Egypte, et son Premier ministre Joseph si près de nous par leurs préoccupations matérielles et spirituelles. Il apparaît ainsi que les difficultés inhérentes à la condition humaine ne relèvent pas de telle ou telle époque, mais du temps lui-même.

Pour parvenir à cette pure substance du récit, le lecteur devra s'initier à la mythologie et à l'histoire de plusieurs peuples du Proche et du Moyen Orient. C'est là un certain obstacle. Le rayonnement de l'œuvre serait facilité si l'auteur ou l'éditeur la faisait accompagner d'un Précis des notions scientifiques indispensables pour la comprendre dans tous ses détails Ce qui s'impose de toute évidence, c'est un index développé des noms propres avec leurs variantes, et quelques cartes qui permettraient de suivre les nombreux voyages dont l'itinéraire est toujours indiqué avec une grande précision géographique. De telles exigences n'ont rien d'excessif : on ne saurait demander, même à un public cultivé, de refaire l'énorme travail de documentation auquel s'est livré le romancier et que sa traductrice a su assimiler avec succès.

Pour n'être pas un roman comme les autres, ce livre étonne pourtant par sa puissance d'évocation plastique et par une imagination créatrice vraiment prodigieuse. On n'a pas l'impression que l'histoire de Joseph ait été allongée artificiellement et délayée à plaisir : par moments, c'est la sensation contraire qui s'impose, celle du raccourci qui laisse dans l'ombre des épisodes entiers de cette existence exceptionnelle et des aspects importants de l'évolution historique où elle plonge. La composition de l'ensemble est parfaite. Plus Thomas Mann introduit d'éléments divers dans la trame de son récit, mieux il s'entend à les y intégrer fortement. Des spécialistes de tous ordres, philosophes, sociologues, ethnologues, psychanalystes etc., sont émerveillés par la richesse de ce livre. Le lecteur moyen y trouve un plaisir continu et rare. — Louis LEIBRICH.

H. HESSE. — *Narcisse et Goldmund,* traduction de F. Delmas (Calmann-Lévy, 1948, 325 pages).

Après le *Loup des Steppes,* après le *Voyage en Orient* vient de paraître une troisième traduction de H. Hesse. C'est un récit et comme souvent chez Hesse les deux héros du livre sont plutôt que des personnages de roman la personnification d'idées chères à l'auteur ; ils symbolisent une des polarités qui se rencontrent et dans le monde et parfois dans un même individu. Le moine Narcisse est l'homme qui vit tout

entier dans le monde paternel. Si par ce terme on sous-entend comme Hesse, le monde de l'abstraction, de l'esprit. Il est donc tout intelligence et lucidité, tolérance et objectivité, il contemple la vie mais n'y a point part, à moins qu'elle ne soit spéculation intellectuelle. Or Narcisse, tout grand que Hesse ait voulu le rendre, n'est pas le vrai centre du roman. C'est Goldmund, son complémentaire, qui concentre la lumière : disciple de Narcisse jusqu'au jour où un traitement de psychanalyse le révèle à lui-même, Goldmund n'est qu'aspiration au monde maternel dont il a été brutalement séparé tout jeune. Or ce monde est celui des sens, de l'amour, donc de la vie. « Vous êtes, par votre origine du côté de la mère. A vous la plénitude de la vie, le suc des fruits, le jardin de l'amour, le beau pays de l'art ». Ainsi Goldmund s'en va-t-il à la recherche du monde de la mère dont il perçoit l'appel à tout heure et partout : dans les heures d'amour, comme dans ses expériences d'artiste, mais aussi dans la souffrance, et peut-être surtout dans la mort, sans que jamais se trouve achevé le visage de « l'Urmutter » qui toute sa vie l'a hanté. En apparence donc, il aura failli à sa mission, mais en réalité il meurt apaisé, dans les bras de son ami Narcisse, car il va retourner ainsi au monde de la mère, « dans le néant et l'innocence ».

Ce livre riche et séduisant bien qu'il soit parfois un peu artificiel dans l'opposition trop absolue de Narcisse et de Goldmund, est traduit d'excellente façon par F. Delmas qui n'a rien ôté à tout le chatoiement et aux beautés formelles du texte allemand. — Jeanne NAUJAC.

Gertrud von LE FORT. — *Der Kranz der Engel* (Franz Ehrenwirth Verlag, München, 1948, 314 pages).

Voici le deuxième livre du *Suaire de Véronique*, écrit à vingt ans d'intervalle du premier. Le premier livre analysait, avec une profondeur et une subtilité qui sont un véritable enchantement, l'envahissement d'une âme païenne par Dieu. C'est cette même jeune fille, convertie au catholicisme, que nous retrouvons dans l'Allemagne d'après la première guerre mondiale, à Heidelberg. Nous y retrouvons aussi son ami d'enfance « Enzio » et c'est alors que le drame se noue entre eux, un drame tout intérieur qui se déroule tout entier dans les âmes des deux jeunes gens et a quelques faibles répercussions sur quelques personnes de leur entourage. Déjà à Rome, dans l'année qui précède la guerre, Enzio et Véronique savaient — obscurément encore — qu'ils s'appartenaient. Ici, dès qu'ils se revoient, l'amour éclate entre eux, et s'il se jouait simplement sur le plan humain, comme le voudrait Enzio, ce serait tout simple, mais pour Véronique l'amour humain n'est qu'un reflet de l'amour divin ; la sanctification du sacrement lui est donc indispensable alors qu'Enzio la refuse. C'est que derrière les formes d'Enzio et de Véronique s'affrontent deux conceptions totalement différentes de la vie et du monde. Véronique, catholique de conviction, humaniste de tradition, symbolise la pérennité de la grande tradition occidentale et chrétienne, où le réel, l'éphémère acquiert valeur d'éternité parce qu'il est imprégné de divin. Enzio, le nietzschéen, se refuse à voir autre chose que le visage fugitif des réalités : de même que dans la Rome d'avant-guerre il ne découvrait que décadence, grandeur depuis longtemps évanouie, il ne voit dans cette Allemagne où il vit que défaite et trahison. Comme cette défaite est en lui. telle une intolérable brûlure, il ne rêve naturellement que d'une seule chose : restaurer une Allemagne matériellement forte. Il est donc le prototype de tous ceux qui ne faisant appel qu'aux forces ter-

restres ont été les instruments du terrible destin allemand ; et ces forces destructrices ne peuvent être vaincues que par les forces religieuses, comme finalement Enzio le sera, un peu arbitrairement, par Véronique.

C'est naturellement un peu systématiser, par cette analyse, ce qui se trouve masqué par les personnages eux-mêmes. Car ce ne sont pas des pantins destinés à démontrer une idée, mais ils ont un puissant rayonnement de vie intérieure. Il faudrait dire d'autre part la beauté formelle de cette œuvre, beauté qui vient en grande partie du pur classicisme de la langue (nous pensons ici à certaines pages sur Heidelberg, qui, comme Rome dans le premier volume, est étroitement liée à l'évolution du drame), de l'atmosphère délicate et limpide dans laquelle baigne tout le livre et de la pénétration des analyses de sentiment et d'états d'âme. — Jeanne Naujac.

Gertrud von LE FORT. — *Die Abberufung der Jungfrau von Barby* (Benziger Verlag-Einsiedeln, Zürich, Köln, 1949).

La grande romancière catholique se plait à insérer certaines de ses œuvres dans une large épopée à arrière-fond historique qui évoque les époques des luttes religieuses. Ainsi *Les Noces de Magdeburg* mettait en scène l'Allemagne de la guerre de trente ans, faisait revivre la lutte que se livrèrent Tilly et les Suédois pour s'emparer de Magdebourg. C'est aussi dans cette ville, au couvent de Sainte-Agnès qui, suivant la tradition, fut le refuge de Mechtilde de Magdebourg que se passe cette nouvelle. Alors que les iconoclastes font rage aux alentours et s'apprêtent à donner l'assaut au couvent, se déroule à l'intérieur de la clôture encore calme un drame poignant dans l'âme de l'une des nonnes, noble demoiselle de Barby. Entrée au couvent pour suivre les traces de Mechtilde, elle y fait, au milieu de l'incompréhension des autres nonnes et surtout de la mère Abbesse, l'expérience mystique la plus terrible : de même que les briseurs d'images dénudent les sanctuaires, elle sent Dieu se retirer de son être, jusqu'au moment où elle se trouve « rappelée » dans le vide absolu de l'amour divin. Ainsi, par la volonté divine elle se trouve reliée à ces pauvres égarés qui veulent délivrer leurs yeux de tout ce qui peut leur parler de Dieu. Mais elle a une consolation dans son désespoir ; elle a jusqu'au bout conscience de faire ainsi, malgré les apparences, la volonté divine et de suivre le chemin du Christ. Le centre de la nouvelle est la scène émouvante entre la nonne et la Mère supérieure qu'un obscur instinct pousserait à comprendre, mais qui s'y refuse car elle est tout entière encore occupée des choses de ce monde : elle repousse donc la nonne et contribue ainsi à achever le dessein divin. La religieuse meurt dans un complet abandon au moment où les briseurs d'images envahissent le couvent.

La nouvelle est écrite de main de maître avec ce secret qu'a Gertrud von Le Fort de suivre les moindres ressorts cachés des actes les plus mystérieux. — Jeanne Naujac.

Felix RIEMKASTEN. — *Solche und solche. Typen aus der Nazizeit* (Lahr, Verlag von Moritz Schauenburg, 1947, 123 p.).

De très courtes histoires traduisent sous une forme individuelle, vécue, concrète, des réflexions générales sur les origines psychologiques du succès national-socialiste. Les germanistes français trouveront dans ce petit livre une mine de versions à l'usage des grandes classes, de

la propédeutique ou de la licence, prêtant à de très intéressants commentaires; en particulier les pages 90-91, qui signalent le divorce, si fréquent en Allemagne, entre poésie et réalité, entre rêve et action, et qui voient dans l'idéalisme poétique à la Schiller et dans son mépris pour la vie une compensation au perpétuel refoulement du « sujet » astreint à l'obéissance et obligé par les nécessités du service de faire perpétuellement taire en lui la voix de l'être humain; ainsi que plusieurs passages mettant en évidence que le prétendu «peuple de maîtres» n'est en réalité qu'un « peuple de sujets » (Untertanenvolk), à mentalité féodale. Livre tout à fait salutaire en Allemagne, et fort intéressant pour les Français qui veulent analyser les causes psychologiques du IIIe Reich. — Max ROUCHÉ.

Hans OHLAVER. — *Der Bildermann* (Hamburg, H. Köhler Verlag, 1948, 130 p., illustrations et lettrines de Marianne RICHTER).

Les dix courtes nouvelles réunies sous ce titre évoquant un imagier d'Epinal ou une lanterne magique sont précédées d'une épigraphe de Hofmannsthal. Plusieurs d'entre elles rappellent plutôt les contes fantastiques de E. T. A. Hoffmann; mais c'est le côté « 18e siècle », « rococo tardif » de cet auteur (et la présence chez lui de cet aspect est indéniable) qu'elles évoquent surtout. Disons qu'elles sont d'un Hoffmann «linéaire»: à côté des peintures du maître ce sont des esquisses au fusain, délicates, un peu fugitives. Les aimables œuvrettes de M. Ohlaver ne sont parfois même que du Marcel Aymé moins l'humour. L'ensemble, qui n'est pas exempt d'un soupçon de préciosité et sans réminiscences, est agréable. On appréciera surtout un style très pur et ferme de contours qui tranche heureusement sur celui de beaucoup d'écrits contemporains. On aimera aussi l'excellente présentation typographique. Les dessins qui éclairent le texte, par contre, ne nous paraissent pas, du point de vue artistique, mériter une note supérieure à la moyenne. — J. MALOSSE.

Hermann KASACK. — *Die Stadt hinter dem Strom* (Berlin, Suhrkampf Verlag, 1947, 600 p.).

Felix BRAUN. — *Der Stachel im Herzen* (Wien, Amandus-Edition, 1948, 430 p.).

Il est assez étrange qu'à un an de distance aient paru deux romans dont le sujet soit aussi semblable, bien que la manière de le traiter diffère essentiellement. Il s'agit de la destinée des âmes après la mort. Le héros de Kasack débarque un jour dans une étrange ville aux façades béantes et sur laquelle règne une instance suprême, la préfecture : tous les morts y font nécessairement un stage avant de perdre complètement la notion de leur personnalité et de se fondre dans le néant. C'est là aussi le thème du livre de Braun, mais le problème, cette fois, est vu de l'intérieur : quelles épreuves l'âme humaine va-t-elle subir afin de se purifier du péché où toujours elle retombe jusqu'au moment où elle sera assez forte pour le rejeter et ainsi arriver à Dieu.

Dans les deux livres règne une atmosphère à la Kafka. La description de la ville chez Kasack fait irrésistiblement penser au *Château* et le lecteur, d'abord dérouté par l'étrangeté du décor et des larves humaines qui l'habitent, est vite pris par la puissance d'évocation de l'auteur. Nous n'en dirons pas autant du livre de Braun. Là aussi atmosphère étouffante,

éternelle grisaille, une description qui veut être cruelle des épreuves de l'âme après la mort et de ce cercle infernal vers lequel elle glisse toujours; malheureusement tout celà est recouvert trop souvent par d'interminables dialogues abstrus qui rendent le roman languissant — ou alors fallait-il l'appeler roman ? — d'autant plus qu'on craint que ce qui veut sembler profondeur de pensée ne soit qu'arbitraire obscurité. — Jeanne Naujac.

C. G. JUNG. — *Symbolik des Geistes* (Zürich, Rascher Verlag, 1948, 500 pages).

Recueil de quatre articles de C. G. Jung, auxquels est ajouté un essai du docteur Riwkah Schärf sur Satan dans l'Ancien Testament; ce livre étudie certains des symboles sous lesquels se manifeste ou se cache l'activité de l'esprit. Il ne faut naturellement pas oublier ce qu'est l'esprit pour C. G. Jung : quelque chose d'aussi réel que la matière, situé au-delà du bien et du mal, qui prend possession de l'homme intérieur et se révèle de lui-même dans les rêves sous des formes à peu près constantes. Or cet esprit que le primitif sentait encore en lui comme un être autonome, nous en sommes à le nier, alors qu'il nous faudrait enfin pour l'amour de nous-mêmes admettre comme réel cet inconscient qui s'exprime en nous. Le plus important des quatres articles de Jung est celui qui traite du dogme de la Trinité. L'auteur se défend de l'étudier en théologue, mais uniquement en « Geistesphilosoph » et il n'est pour lui, comme les contes, les rêves et l'alchimie — sujets des autres articles — qu'un de ces précipités où s'est cristallisée la conscience collective. C'est que le dogme trinitaire condense trois des stades de cette conscience : le stade du « Père » né de l'unité primitive, du « Fils » ou celui de la prise de conscience, puis de l' « Esprit » ou retour conscient à l'unité. Mais en réalité ce dogme devrait être quaternaire, s'exprime d'ailleurs sous des symboles quaternaires, comme la croix, et l'était chez certains philosophes tels que Pythagore. Car, à côté des trois fonctions connues de l'âme en existe une quatrième, inconsciente d'habitude, mais face d'ombre des autres, celle que les religions symbolisent sous la forme du diable.

C'est par ce point que l'essai du docteur R. Schärf s'insère dans la ligne générale de l'ouvrage; avec toute l'érudition désirable et toutes les preuves qu'on peut souhaiter, R. Schärf démontre que le Satan du livre de Job est, au même titre que le Christ, fils de Dieu — le premier — ou, traduit en langage philosophique, la première prise de conscience de Dieu, qui connaît maintenant sa face sombre et l'extériorise sous le visage de Satan.

Ce sont là des thèmes qui semblent loin de notre réalité présente. En fait, jamais Jung, au contraire, ne perd de vue nos problèmes les plus modernes, et parmi eux le plus grave, le plus urgent : la ruée, l'épanouissement du mal en notre ère; il est vrai, il est surtout dangereux de ne pas vouloir le regarder en face, de refuser d'admettre que toute lumière ait une face d'ombre. Nous serons sauvés quand enfin chacun en aura pris conscience. — Jeanne Naujac.

Sören KIERKEGAARD. — *Sur une tombe* (I vol. 34 pages, 80 fr.). *La Répétition* (I vol. 116 pages, 200 fr.). *L'Instant* (1 vol. 222 pages, 300 fr.). Traduit du danois par P.-H. Tisseau (Bazoges-en-Pareds, Vendée, Editions Tisseau, 1949 et 1948).

Ce n'est qu'à la veille de la dernière guerre que Kierkegaard a trouvé en France la grande notoriété. Il avait fait, cependant, l'objet d'une étude sérieuse dès 1897 de la part de V. Deleuran. Deux hommes, principalement, ont assuré la diffusion de son œuvre et la connaissance de sa pensée : ce sont P.-H. Tisseau et Jean Wahl. M. Tisseau est le premier et reste le plus important traducteur de Kierkegaard. Son entreprise, interrompue du fait de la guerre, entre dans une nouvelle phase. Chacun des volumes de la présente série est précédé d'une solide introduction historique et philosophique.

Sur une tombe (1845) est une méditation éminemment caractéristique de la mentalité de Kierkegaard. Sous l'influence de son père, et dès sa prime jeunesse, toute sa vie était orientée vers la contemplation de la mort. Ce fascicule ne semble devoir intéresser, outre les théologiens, qu'un nombre limité de philosophes : ceux pour qui la vie est avant tout un acheminement vers la mort.

La Répétition (1843) est une des œuvres inspirées par l'amour du philosophe pour Régine Olsen. Ses fiançailles en 1840 et leur rupture un an plus tard ont déterminé dans la vie de Kierkegaard une crise dont le caractère déconcertant reste encore à élucider. Une impression de malaise se dégage de ces réflexions subtiles et embrouillées, destinées sans doute à masquer le vrai problème et à épaissir le mystère. Elles constituent en tout cas un document capital pour la pénétration de la psychologie kierkegaardienne.

L'Instant (1855) se compose des articles écrits par Kierkegaard l'année de sa mort et publiés dans l'organe de combat du même nom par lequel le penseur solitaire se dresse contre le christianisme officiel de son pays. Au nom d'une conception intransigeante de la religion, il réclame la séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'est dans ce volume qu'apparaît le plus nettement, malgré la différence de leur idéal positif, la parenté spirituelle entre Nietzsche et Kierkegaard. C'est la même qui unit Nietzsche et Pascal. Bernanos, pour prendre un exemple plus récent, fait partie de la même famille d'esprits. Nietzsche n'a pas connu Kierkegaard. La similitude de leur structure mentale n'en est que plus frappante, et Karl Jaspers, dans *Vernunft und Existenz*, a pu associer leurs noms de la façon la plus probante. Il faudrait pouvoir citer par exemple l'article intitulé : Sois plat, et tu verras toutes les difficultés s'évanouir (pp. 159-161) où s'exprime un mépris typiquement nietzschéen de la vie facile et du bonheur. Au point de vue littéraire, cette œuvre se distingue par une vigueur exceptionnelle de l'idée et du verbe. — Louis LEIBRICH.

Peter RASSOW. – *Der Historiker und seine Gegenwart* (München, Verlag H. Rinn, 1948).

Professeur d'histoire à l'Université de Cologne, auteur de travaux sur Charles-Quint, M. Rassow ne croit pas manquer à la discipline de distance qui s'impose à une science devant, selon lui, déceler et jauger des forces plutôt que les juger s'il s'adresse directement à ses contemporains pour les éclairer et les conseiller : c'est le dessein de cet opuscule où sont repris une conférence sur l'*Historien et son temps* (1947) et six causeries radiodiffusées sur l'*Unité historique de l'Occident* (1946-1947).

On ne saurait douter de la sincérité de la foi personnelle de M. Rassow en l'unité culturelle, plutôt que politique, de l'Occident et en la vertu de cet idéal pour son époque. Mais, dans son analyse des éléments constitutifs et des formes successives de cette unité, sa ferveur nous semble parfois lui faire oublier la dure et triste réalité : l'*historisme* du XIXe siècle et sa contre-partie concrète, le principe des nationalités, furent-ils vraiment générateurs d'une vision unitive de l'Occident et d'une pratique diplomatique où les compromis l'emportèrent sur les guerres (p. 57 sq.) ? est-ce que les Allemands de 1947 peuvent accepter d'être pour la postérité seulement le peuple de Luther, Bach, Kant, Mozart et Goethe (p. 68) ? M. Rassow n'ajoute-t-il pas lui-même un peu étrangement à cette liste le nom de Bismarck ? est-ce que, au point où nous en sommes, il est encore possible de faire ainsi abtraction des facteurs politiques et économiques ? à mettre trop d'espoir, voire tout son espoir dans des organismes culturels comme l'O. N. U. (p. 64), dont on ne sait si les Etats accueilleront les suggestions, ne risque-t-on pas de dangereuses, de fatales déceptions surtout quand on s'adresse à un peuple enclin aux compensations catastrophiques ? — J.-J. ANSTETT.

Benno von WIESE. — *Die deutsche Tragödie von Lessing bis Hebbel; I : Tragödie und Theodizee; II : Tragödie und Nihilismus* (Hamburg, Hoffmann und Campe, 1948, 2 volumes de 350 et 504 pages).

Dix ans de travail furent nécessaires pour mener à bien cet ouvrage dont les 800 pages méritent d'être suivies de près, d'abord à cause des écrivains qui y sont étudiés mais aussi de la manière dont l'étude est faite. Les titres de chacun des deux volumes donnent une indication sur le but que se propose l'auteur et qu'il définit naturellement dans un chapitre d'introduction : il s'agit de montrer dans le domaine de la tragédie un progressif éloignement du divin (« eine Entgöttlichung ») pour en arriver à l'épanouissement du nihilisme au milieu du siècle dernier. Les deux pôles extrêmes, Lessing et Hebbel, n'ont pas été choisis arbitrairement; le drame, avant Lessing, le drame baroque par conséquent, était encore théodicée : malgré toute l'intensité de sa souffrance le héros baroque n'est pas tragique, car il est tout entier centré sur l'au-delà. Le théâtre ne devient tragique qu'à l'instant où le drame terrestre est vécu comme tel et non plus considéré comme une transition à une félicité surnaturelle. Ce qui ne veut d'ailleurs nullement dire que les arrière-plans métaphysiques disparaissent aussitôt : Dieu n'est pas absent de la tragédie allemande, mais se fait de plus en plus inabordable et lointain, et par cela même il devient une des incidences du tragique humain, car « dans la tragédie il s'agit toujours des rapports de l'homme avec le divin. Là où l'autorité divine ou l'autonomie humaine ne sont pas mises en question il n'y a pas tragédie ». Mais parallèlement à cette lutte fondamentale se développent d'autres conflits : le heurt entre l'éthique et l'individu chez Lessing, la révolte de l'individu, surtout de l'homme de génie contre le monde qui l'entoure — d'où l'importance de plus en plus grande de la tragédie historique depuis Schiller — et enfin les luttes de l'individu avec lui-même. Il serait trop long de suivre dans le détail le déroulement de la pensée de Benno von Wiese; chaque auteur est l'objet d'une étude très minutieuse qui forme un tout par elle-même et ouvre sur bien des points des perspectives nouvelles. Il y a là comme une concentration de lumière sur quelques faits saillants qui fait

immédiatement apparaître tout autres des écrivains allemands dont le moins qu'on puisse dire est qu'on ne pensait pas qu'ils puissent encore se révéler, tant ils ont été étudiés. Je n'en veux comme exemple que l'étude du « démonique » chez Goethe ou l'analyse de la vie et de l'œuvre de Kleist. Il arrive aussi que Benno von Wiese réhabilite certains dramaturges allemands injustement traités, tel Grabbe en qui on n'a voulu voir jusqu'à lui qu'un des épigones du classicisme et dont il fait un des plus intéressants tenants de la tragédie historique.

Le seul reproche que l'on pourrait exprimer c'est que malheureusement très souvent la langue manque de simplicité. Il semble qu'une expression plus directe, plus dépouillée, n'aurait rien enlevé à la richesse des données et aurait allégé un tant soit peu la tâche du lecteur. On en prend d'ailleurs très vite son parti, car ce livre est capital pour l'intelligence de la tragédie allemande. — Jeanne NAUJAC.

F. STRICH. — *Der Dichter und die Zeit* (Bern, A. Francke Verlag, 1947, br. 14 fr. 50, rel. 17 fr. 80).

Cet important volume réunit des conférences faites par le germaniste suisse sur des sujets fort variés : *Das Symbol in der Dichtung, Dichtung und Sprache, Der europäische Barock, Zu Lessings Gedächtnis, Goethe und unsere Zeit, Goethes Faust, Goethe und Heine, Der junge Schiller, Zu Hölderlins Gedächtnis, Byrons Manfred, A. Stifter und unsere Zeit, Wagner und Nietzsche, R. Huch und die Romantik, Dank an H. Hesse.*

Ces conférences ne pouvaient pas ne pas porter la trace de leur époque (1929-1947) : on ne s'étonnera donc pas que leur auteur, angoissé par les événements contemporains, ne manque pas d'y dénoncer l'infidélité de l'Allemagne à sa vraie tradition, d'inviter les philosophes, à propos de Nietzsche, à ne pas formuler des théories ambivalentes ; bref, on ne sera pas surpris d'entendre tout au long de cet ouvrage une confession de foi humaniste en un classicisme qui, d'ailleurs, sait faire sa place au romantisme. Mais nous avons affaire surtout à des études littéraires.

F. Strich a prononcé ces conférences non pas devant des spécialistes, mais devant un public de gens cultivés. Son but et sa tâche ne consistaient dès lors pas à apporter avant tout des conclusions ou des conjectures neuves après une exploration exhaustive d'une question étroitement délimitée ; son propos devait être davantage tantôt de faire le point — quand il s'agissait d'auteurs déjà longuement et souvent examinés (Goethe, Schiller, Hölderlin, par exemple) —, tantôt de tenter une première synthèse — quand étaient en jeu des écrivains plus récents (R. Huch, H. Hesse, par exemple). Ici et là, ces conférences devaient être des présentations, des introductions qui familiariseraient les auditeurs avec l'ensemble d'une production, les éclaireraient sur certains moments d'une existence ou certains aspects d'une œuvre, les initieraient a certains problèmes d'esthétique, en un mot leur donneraient le goût de lire ou de relire poèmes ou romans et les mettraient à même de le faire avec un esprit plus averti et mieux informé.

Cette vulgarisation — nous ne mettons rien de péjoratif dans ce mot et nous ne voulons pas insinuer qu'idées, résultats, théories soient ici seulement « classiques » — est toujours menée de main de maître par F. Strich. Evidemment, sa longue expérience des recherches d'histoire

littéraire lui permet de disposer avec aisance et sûreté des données nécessaires pour traiter ses sujets et d'en dominer et organiser avec clarté la matière. Mais à ces connaissances, si amples et minutieuses soient-elles, s'ajoutent d'autres qualités que, faute de pouvoir rendre compte de chaque conférence en particulier, nous voudrions signaler ici.

F. Strich témoigne d'un sens littéraire aussi délicat qu'exigeant : pour s'en convaincre il suffit d'examiner le choix des citations dont il illustre ses exposés et, mieux encore, de se reporter à ses explications de poèmes de Goethe (*Meeresstille*, p. 22; *Ueber allen Gipfeln ist Ruh*, pp. 16, 56, 60), de Hölderlin (*Hälfte des Lebens*, pp. 51, 58), de C. F. Meyer (*Der römische Brunnen*, p. 24). Son inclination le porte certes à apprécier surtout une certaine beauté classique, mais des œuvres du baroque, du romantisme ou de Verlaine sont analysées avec plus que l'impartialité : la sûreté de sa sensibilité lui permet quelque peu d'électisme. Il éprouve certainement une joie haute et pure à refaire en quelque manière le travail créateur de l'artiste dont il ne croit pas qu'il puisse être simple élaboration inconsciente. Aussi prend-il position contre C. G. Jung, qui fait du symbole un archétype, résultat d'expériences millénaires de l'inconscient collectif élevé progressivement à l'éternel et à l'universel, alors que le symbole est, pour lui, une création poétique procédant de la connaissance des essences, comme l'exige le monisme inhérent à la notion goethéenne d'*Urphänomen*, « *bildhafte Gestaltung der der Wirklichkeit immanenten Wahrheit* » (p. 29). Mais la part que reconnaît ainsi F. Strich à l'esprit, à sa clarté, à son ordination dans la création poétique, ne lui fait pas méconnaître l'importance du sensible et de ses exigences dans l'œuvre d'art — cf. les pages (37 sq.) où est examiné, à propos des dernières œuvres de Goethe, si un effort mystique pour atteindre l'*Urbild* pur et le révéler sans vêtement sensible est conciliable avec les prémisses de tout art — ni mépriser l'apparente spontanéité inconsciente d'un Heine, « *der virtuose Meister der Nachlässigkeit* » (p. 222).

Esthétique, histoire littéraire même ne sont pas négligées dans ces conférences; mais plutôt qu'à ces deux sciences, c'est à la psychologie que F. Strich nous semble devoir ces conclusions les plus intéressantes, surtout quand il compare deux hommes, deux artistes. Il ne fait pas de doute, croyons-nous, que le comportement de Heine à l'égard de Goethe s'explique par son nazaréisme fondamental qu'il compense par son prétendu hellénisme, et cette interprétation n'est pas sans apporter un peu plus de lumière dans la psychologie et la conduite si complexe du poète juif. De même, il nous paraît assez juste ou, du moins, fort suggestif, de voir dans les relations de Wagner et de Nietzsche une manifestation de *Bruderhass*, le musicien philosophe et le philosophe musicien étant comme atteints d'une semblable tendance à la *Selbstverneinung*, à la *Selbstübertäubung*, à la *Selbstkreuzigung* qui peut bien aboutir chez l'un au *Wille zur Nacht*, chez l'autre au *Wille zur Macht*, mais rend compte de cette *Sternenfreundschaft* (Nietzsche) qui les lie par une affinité éternelle. Appliquées avec un tact qu'un compte rendu ne peut avoir, les découvertes de la psychologie moderne permettent ainsi à F. Strich de fructueux approfondissements.

C'est en recourant à la psychologie religieuse que F. Strich étudie le baroque européen, style de vie et style d'art où il se refuse de voir comme un premier classicisme allemand, ne serait-ce qu'à cause de ses origines espagnoles. Le baroque a, pour lui, partie liée avec la Contre-

Réforme, mais non pas au sens communément admis : la Contre-Réforme aurait ouvert à nouveau entre l'homme et Dieu, le temps et l'éternité, le corps et l'esprit la déchirure que, par sa notion du sacerdoce universel, la Réforme tendrait à fermer et elle aurait ainsi ravivé en l'homme un sentiment de tension, de tragique que le luthéranisme aurait adouci, voire endormi ; la dominante de la *Welt-* et *Kunstanschauung* baroques serait alors la conscience d'une universelle vanité et fugitivité, la vie serait un rêve, l'homme, ballotté, déchiré, se jouerait son existence ou la supporterait avec constance. F. Strich déploie une subtilité et une science séduisantes pour réduire les manifestations les plus contradictoires du baroque à ce qu'il tient pour leur dénominateur commun et son enquête est menée dans tous les domaines et dans tous les pays. Cependant, quelle que soit son ingéniosité, il ne nous convainc pas pleinement : elle rend malaisément compte, à notre gré, de l'exultation qui éclate dans les arts plastiques baroques, de cette joie effrénée que paraît ressentir et clamer la matière à se savoir transsubstantiée, libérée de ses lois, affranchie de toute loi ; il n'y a là, nous semble-t-il, aucun tragique, aucun sentiment de vanité. L'insuffisance de cette interprétation ne viendrait-elle pas, d'une part, de ce que F. Strich n'a pas assez aperçu que, pour faire pièce à la Réforme, le catholicisme jésuite a dû consentir d'accommodantes concessions au monde et un répit, une détente à la nature, et, d'autre part, de ce qu'il ne perçoit pas dans toute la Réforme la survivance du tragique qui marque l'expérience religieuse originelle de Luther et qui se perpétue chez ses descendants spirituels sans que la certitude de la grâce offerte une fois pour toutes à tous et du salut par la foi puisse jamais pleinement le surmonter ? Telle quelle cependant, cette conférence sur le baroque mérite, par son ampleur et sa minutie, d'être rapprochée des études d'E. Friedell et d'E. d'Ors.

Ainsi, moins sèches que *Die Mythologie in der deutschen Literatur,* moins systématiques que *Deutsche Klassik und Romantik,* où trop souvent F. Strich s'effaçait entièrement, les conférences du présent recueil gardent les qualités de ces précédents travaux ; mais elles nous permettent aussi de constater que, chez leur auteur, le savant n'a pas refoulé l'homme et l'artiste. — J.-J. ANSTETT.

Der neue Herder (Freiburg/Breisgau, Verlag Herder, deux fascicules parus, 1948).

La maison d'édition Herder réédite une encyclopédie dont les deux premiers fascicules, de *A à Farbensymbolik,* et de *Farbenwahl* à *Kleidung* viennent de paraître, en tout 704 pages. La présentation est bonne. Photographies et dessins illustrent abondamment le texte, ainsi que des planches pour toute grande question artistique ou scientifique. A côté des multiples renseignements qu'on demande à un dictionnaire, le *Nouveau Herder* donne des articles de fond, documentés et objectifs sur tout ce qui en vaut la peine, que ce soit l'énergie atomique, le christianisme ou chaque grand état. Lorsque l'ouvrage sera complet (il doit comprendre cinq fascicules) il sera un instrument de travail non négligeable qu'il faudra fréquemment consulter. — Jeanne NAUJAC.

REVUE DES REVUES

(MM. Angelloz, Leibrich, Mossé)

REVUES FRANÇAISES

CRITIQUE n° 32. E. Vermeil : *Goethe et la littérature de son temps à la lumière du marxisme* (3-23).

N° 34. P. Bonnel : *Hegel et Marx* (221-232).

N° 36. J.-F. Angelloz : *L'œuvre de Hermann Hesse* (387-400).

N° 37. E. Weil : *Guillaume II et la détermination de l'histoire* (546-551).

MERCURE DE FRANCE n° 1027 (1er mars 1949). J.-F. Angelloz : *Goethe face à la vie* (526-530).

N° 1028 (1er avril 1949). L. Maury : *Gobineau et la Suède* (627-637). — J.-F. Angelloz : *Grandeur et souffrances du poète* (chronique consacrée à l'ouvrage de Muschg : *Tragische Literaturgeschichte*).

N° 1029. J.-F. Angelloz : *Une explication marxiste de la littérature* (la *Brève histoire de la littérature allemande*, de Lukacs).

N° 1030 (1er juin 1949). J.-F. Angelloz : *Poésie de l'Apocalypse* (d'après le petit livre de L. Forster : *German Poetry*, 1944-1948).

N° 1031 (1er juillet 1949). J.-F. Angelloz : *Charles du Bos face à Goethe.*

REVUES ALLEMANDES

FRANKFURTER HEFTE, Januar 1949. Clemens Münster und Rüdiger Proske : *Was geschieht an der Ruhr ?* Etude très documentée sur la situation juridique, économique et sociologique du bassin de la Ruhr.

Februar 1949. Karl Thieme : *Die Christen, die Juden und das Heil.* Essai pénétrant sur l'anti-sémitisme théologique.

MERKUR n° 14 (1949-4). A. Huxley : *Die zweifache Krise* (313-329). — Max Rychner : *A. Kerr* (330-341). — P. Jordan : *Der Ursprung des organischen Lebens* (342-354). — R. A. Schröder : *Karsamstag* (355-356). — A. J. Toynbee : *Deterministische Geschichtsauffassungen* (357-365). — St-Andres : *Das Antlitz.* Erzählung. II (366-382).

N° 15. E. R. Curtius : *Ortega* (417-429). — W. Grewe : *Ueber Verfassungswesen in unserer Zeit* (430-446). — L. Ziegler : *Die dritte Offenbarung* (447-462). — R. A. Schröder : *Shakespeare-Sonette* (463-467). — A. Kolb : *Klosterleben* (468-474). — G. Benn : *Kunst und*

Prosperity (475-481). — K. LANGEN : *Es war ein grasgrüner Schirm* (482-486).

Dans chaque numéro, des chroniques, des critiques et des notes intéressantes.

UNIVERSITAS, 1948, Heft 9. Eduard SPRANGER : *Kulturbegegnungen als philosophisches Problem.* La fin de cette étude se trouve dans le numéro suivant. Considérations de tout premier ordre. — Carl Wilhelm von SYDOW : *Märchenforschung und Philologie.*

Heft 10. Günther RAMIN : *Joh. Seb. Bachs Kantaten in heutiger Sicht.* — Ernst SCHÖNWIESE : *Film und Literatur.*

Heft 11. Max BENSE : *Ueber Philosophiekritik.* — Willi SCHUH : *Hugo von Hofmannsthal und Richard Strauss.* — Jan Hendrik SCHOLTE : *Grimmelshausens Simplicissimus.* — Ludwig KLAGES : *Vom Tränenvergiessen und vom Weinen.*

Heft 12. Hans HALM : *Geschichtsschreibung im neuen Russland.* — Erich RUPRECHT : *Romantikforschung und Romantikproblem.* — Geneviève BIANQUIS : *Die germanistische Forschung in Frankreich.*

1949, Heft 1. Friedrich HIRTH : *Neue französische Biographien über Heinrich Heine.* — Peter R. HOFSTATTER : *Die Tiefendimension der Sprache.* — Anton BURGHARDT : *Gütermangel und menschlicher Arbeitseffekt.* — Pascual JORDAN : *Das Problem der Gesetzlichkeit und die moderne Physik.*

Heft 2. Helmut THIELICKE : *Das Menschenbild des Marxismus.* — Donald BRINKMANN : *Was ist Relativismus ?* — Gertrud HERDING : *Die neuere Theodor Fontane-Literatur.* — Ludwig KLAGES : *Die Handschrift Beethovens.*

ZEITSCHRIFT FÜR DEUTSCHE PHILOLOGIE, Bd. 70, Heft 3. F. RANKE : *Etwas vom Bärenfang im Mittelalter.* — Karl VIETOR : *Luthertum, Katholizismus und Deutsche Literatur.* — A. LANGEN : *Verbale Dynamik in der dichterischen Landschaftsschilderung des 18. Jahrhunderts.* — A. LEITZMANN : *Märkische Präpositionalrektion.* — E. HOCK : *Grillparzers Zusammentreffen mit Longfellow.* — W. NIEKERKEN : *Conrad Borchling.*

REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

GERMAN LIFE AND LETTERS, January 1949. F. STRICH : *Europe and the Romantic Movement* (85-90). — R. A. SCHRÖDER : *On the Vocation of the Poet in the World of Time* (91-101). — L. FORSTER : *R. A. Schröder and Hans von Savigny* (102-113). — Nora WYDENBRUCK : *H. E. Holthusen, A Note and a Translation* (114-121). — I. MORRISS : *G. Trakl* (122-137). — D. F. S. SCOTT : *Sarah Austin and Germany* (138-148).

April 1949. J. LESSER : *Thomas Mann's Change of Mind* (165-171). — G. POHL : *Recollections of G. Hauptmann* (172-178). — E. PETERS : *W. Bergengruen, Realist and Mystic* (179-187). — W. BERGENGRUEN : *Poems*, translated by E. Peters (188-193). — G. H. THEUNISSEN : *The Way out of the Wilderness* (194-200). — E. ALKER : *German Book*

Production 1946-1948 (201-204). — A. WERNER : *Austrian Literature : The and Now* (205-213). — K. W. MAURER : *Some Reflections on A. Schnitzler* (214-221).

THE GERMAN QUARTERLY. A signaler dans les derniers numéros : J. R. FREY : *E. Wiecherts Werk seit 1945* (January 1949, 37-46). — M. LEDERER : *Deutsche Bücher in the Library of Congress* (May 1949, 152-158). — F. E. WALL : *Ed. Sprangers « Lebensformen » Applied to the Literary Characters of G. Keller* (May 1949, 164-169).

P.M.L.A., March 1949. E. ERMATINGER : *G. Keller und Goethe* (79-97). — H. BLUHM : *Herders Stellung zu Luther* (158-182).

June 1949. Fr. E. CŒNEN : *Death in Theodor Storm's Novellen* (340-349). — G. C. L. SCHUCHARD : *The Last Scene in Goethes Faust* (417-444). — Clive H. CARDINAL : *Polarity in Goethes Faust* (445-461). — O. SEIDLIN : *Is the Prelude in the Theatre a Prelude to Faust ?* (462-470).

Comme en 1948, *P.M.L.A.* a publié un très important volume (294 pages) qui contient pour 1948 une bibliographie américaine (89 pages) et, sous le titre : *Research in Progress 1949*, la liste des travaux en cours dans le monde.

THE JOURNAL OF ENGLISH AND GERMANIC PHILOLOGY, XLVII (1948 n° 3). Carl SELMER : *The Poem « Von dem tod und sterben dess menschen », an unpublished MHG Planctus.* — Wayne WONDERLEY : *The Concept of Seclusion in German Literature and its Cultural Background in the Eighteenth Century.* — William F. ROERTGEN : *The Sources of the French Reviews in the « Frankfurter Gelehrte Anzeigen » of 1772.* — Lawrence M. PRICE : *Anglo-German Literary Bibliography for 1947.*

N° 4. Felix GENZMER : *Ist die Skaldendichtung übersetzbar ?* — Siegfried B. PUKNAT : *The Volksbuch and the Intellectual Temper of the Fifteenth and Sixteenth Centuries.* — Arno SCHIROKAUER : *Die Wortbildung « Zirlin-mirlin ».* — Archer TAYLOR : *Some Recent Books on the Folktale.*

REVUES BELGES

REVUE DES LANGUES VIVANTES, XIV (1948-6). H. UYTTERSPROT : *Het Heine-Beeld in de Franse en Nederlandse Letteren.* — E. BLANQUAERT : *Huidige Stand en Toekomst van de Nederlandse Taalkunde (Naschrift).*

XV (1949-1). F. L. SACK : *The Problem of an International Language.* — Léon POLAK : *En nogmaals Heine's Buch Legrand.* — Fr. CLOSSET : *Bij een roman van Louis Couperus.*

(1949-3). A. NIVELLE : *Die Auffassung der Poesie in den « Fragmenten » von Novalis.* — Fr. CLOSSET : *Nog een Vertaling van Guido Gezelle's « Dien Avond en die Roze ».* — A. BOLCKMANS : *Kaj Munk als Dramaturg.*

(1949-4). (Numéro consacré à Goethe) : Fritz STRICH : *Goethes Vermächtnis.* — Oliver EDWARDS : *Aspects of Goethe's Poetry.* — Herman MEYER : *Goethes Prometheusode in ihrem zyklischen Zusammenhang.* — A. L. CORIN : *L'idée génératrice du « Faust » de Goethe.* — P. WESTRA :

De scene « Wald und Höhle » uit Goethes Faust. — Ph. DEVAUX : *Goethe savant.* — J.-F. ANGELLOZ : *Goethe et la France.* — S. DEBRUGE : *Goethe en France.*

LEUVENSE BIJDRAGEN, XXXVIII (1948, 1-2). J. HENDRICKX : *Fragmenten van oude Leuvense stadrekeningen over de bouw van het stadhuis (1448).* — J. L. PAUWELS : *De alfabetische rangschikking der VAN-namen.* — L. van de KERCKHOVE : *De namen van de merel in de Zuidnederlandse dialecten.*

(3-4). W. A. GROOTAERS : *Problems of a Linguistic Atlas of China.* — P. D'HAENE : *« Ikjen » in de Zuidnederlandse dialecten.* — E. OCHS : *Staimbortchudun.* — C. MINIS : *Heinrich von Veldekes und der « Roman d'Eneas ». Textkritik.*

REVUES SUISSES

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU, janvier 1949. Emil BRUNNER : *Menschheit, Technik — Wohin ?* (515-526). — R. KASSNER : *Aus « Erinnerungen an England »* (527-542). — R. ALEWYN : *Der Tod des Aestheten* (Hofmannsthal) (543-554). — Margarete SUSMAN : *Karl Wolfskehl* (555-562).

Février 1949. N. BERDIAJEV : *Der dritte Weg* (579-588). — P. TOERNE : *Es gibt keinen dritten Weg* (589-592). — A. NOEL : *La trêve de Queuille* (593-601). — R. KASSNER : *Aus « Erinnerungen an England »* (602-616). — E. WÖLFFLIN : *Persönliche Erinnerungen an Max Planck* (617-627).

Mars 1949. P. REIWALD : *Die Masse in unserer Zeit* (643-655). — August STRINDBERG : *Mystik der Weltgeschichte* (656-663). — *Chinesische Bilder* (664-671). — B. von BRENTANO : *Charlotte Constant, Benjamin Constants zweite Frau* (672-677). — Fritz STÖRI : *Ariels Echo* (678-681). — H. A. BRUNNER : *Nach Spengler — Toynbee* (682-687). — E. BROCK : *Walter Muschgs « Tragische Literaturgeschichte »* (688-691).

Avril 1949. A. NOEL : *Vers une union européenne* (707-719). — L. SCHWARZSCHILD : *Das alte Stück neu inszeniert* (720-733). — F. WANNER : *Der Offizier als Bürger* (734-740). — ST-ANDRES : *Wie Noah hundert Jahre alt wurde und Tali zum Weibe nahm* (741-749). — E. KÄSTNER : *Epigramme* (750-755).

Mai 1949. H. HESSE : *Glück* (3-11). — M. AMSTEIN : *Gedanken, zum Werk Thomas Manns* (12-28). — E. CERRUTI : *Moskauer Erinnerungen* (29-41). — A. KIVI : *Die Freiersfahrt* (42-50). — E. KÄSTNER : *Epigramme* (II) (51-53).

Juin 1949. Urs SCHWARZ : *Amerika in seinen neuen Beziehungen zur Umwelt* (67-78). — E. CERRUTI : *Moskauer Erinnerungen* (II) (79-85). — ISAR-PRÉ : *Psychologie vestimentale* (86-97). — E. BROCK : *Der junge Hegel und der Fall Lukacs* (98-102). — *Aus dem Kopfkissenbuch der Sei Shonagon* (103-108). — A. MAHL : *Begegnung mit Wölfflin* (109-110). — R. HAGELSTANGE : *Und wieder diés...* (Gedicht) (111-112).

Dans chaque numéro figurent également des chroniques et une « Discussion avec des revues » de Felix Stössinger, qui est fort intéressante, car il envisage un ou plusieurs sujets traités par diverses revues. Signalons dans le n° d'avril : *Autour du Dr Faustus.*

SCHWEIZER MONATSHEFTE, Februar 1949. Wolfgang MÜLLER : *Die Wahrheit über das Hindenburg-Vermächtnis.* Une mise au point extrêmement précise au sujet du prétendu testament d'Hindenburg.

März 1949. Ernst WIECHERT : *Gedichte.* Lyrisme apparenté à la poésie de Heine.

April 1949. Anni CARLSSON : *Rainer Maria Rilkes Kindheit als Schicksal.* Début d'un livre sur Rilke, *Gesang ist Dasein,* qui marque une intelligence pénétrante du destin du poète. — Ernst WIECHERT : *Der Vater* (Gedicht).

TRIVIUM, VII. 1. Fritz SCHAUFELBERGER : *Kafkas Prosafragmente* (1-15). — G. ZELTNER-NEUKOMM : *Zur Lyrik Federigo Garcia Lorcas* (14-43). — Max WEHRLI : *Zum Problem der Historie in der Literaturwissenschaft* (44-59). — W. SCHADEWALDT : *Das Goethe-Wörterbuch* (60-69). — Fritz MEYER : *Zur Diagnose der zeitgenössischen Literatur in Frankreich* (70-73). — G. ZELTNER-NEUKOMM : *Neuer Malraux* (74-81).

VII. 2. Francis PONGE : *My Creative Method* (en français) (85-113). — E. BROCK : *Die ideengeschichtliche Bedeutung von Thomas Manns « Doktor Faustus »* (114-143). — H. U. ASEMISSEN : *Notizen über den Aphorismus* (144-161).

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

NOTES ET DISCUSSIONS

CHRONIQUE

INDEX DES AUTEURS

D'ARTICLES ET DE COMPTES RENDUS

SOMMAIRE
(suite)

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Collection « Mana », *Introduction à l'histoire des religions.* T. 2 : *Les Religions de l'Europe ancienne* (G. Raphaël). — J. Fourquet, *Les mutations consonantiques du germanique* (F. Mossé). — M. Gravier, *Anthologie de l'allemand du XVIe siècle* (G. Zink). — H.-M. Wolff, *Heinrich von Kleist als politischer Dichter* (M. Colleville). — H.-W. Hewett-Thayer, *Hoffmann : Author of the Tales* (J.-F.-A. Ricci). — E. Ackerknecht, *Gottfried Keller, Geschichte seines Lebens* (M. Colleville). — F.-G. Jünger, *Nietzsche* (L. Leibrich). — R. Œhler, *Nietzsche-Register* (L. Leibrich). — Th. Mann, *Joseph et ses Frères* IV : *Joseph le Nourricier*, trad. L. Servicen (L. Leibrich). — H. Hesse, *Narcisse et Goldmund*, trad. F. Delmas (J. Naujac). — G. von Le Fort, *Der Kranz der Engel* (J. Naujac). — G. von Le Fort, *Die Abberufung der Jungfrau von Barby* (J. Naujac). — F. Riemkasten, *Solche und solche. Typen aus der Nazizeit* (M. Rouché). — H. Ohlaver, *Der Bildermann* (J. Malosse). — H. Kasack, *Die Stadt hinter dem Strom* (J. Naujac). — F. Braun, *Der Stachel im Herzen* (J. Naujac). — C.-G. Jung, *Symbolik des Geistes* (J. Naujac). — S. Kierkegaard, *Sur une tombe*, trad. P.-H. Tisseau (L. Leibrich). — P. Rassow, *Der Historiker und seine Gegenwart* (J.-J. Anstett). — B. von Wiese, *Die deutsche Tragödie von Lessing bis Hebbel. I. Tragödie und Theodizee. II. Tragödie und Nihilismus* (J. Naujac). — F. Strich, *Der Dichter und die Zeit* (J.-J. Anstett). — *Der Neue Herder* (J. Naujac).

Imp. Artist. Couleurs, Lyon - Dép. lég. : 1949-4 - Imp. : 389 - Edit. : 162. *Le Gérant,* Louis SIBERT.